

YVAN LAMONDE

Avec un essai de Marc Angenot

LE DÉPARTEMENT DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES
DE L'UNIVERSITÉ MCGILL DE 1853 À NOS JOURS

Université McGill
Département de langue et littérature françaises

À madame Gretta Taylor Chambers,
Chancelière de l'Université McGill (1991-1999),
Qui écoute aussi attentivement qu'elle parle franchement.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos.....	6
Chapitre premier : Montréal et McGill avant et au moment de la création du Département (1829-1860).....	7
Une ville démographiquement et économiquement anglophone	
Chapitre 2 : L’essor de la Faculté des Arts, la création du Département et le professorat de Pierre Jacques Darey (1853-1900).....	11
Les professeurs et leurs publications; la consolidation de la Faculté des Arts et l’arrivée de chargés de cours.	
Chapitre 3 : McGill et l’essor de la littérature française à Montréal (1896-1923).....	16
Ferdinand Brunetière et la Chaire de littérature française de l’Université Laval à Montréal; la Chaire de littérature française de l’Université Laval à Montréal (1898-1923); René du Roure à la Chaire de littérature française de l’Université Laval à Montréal (1909-1912); la transition vers l’Université de Montréal.	
Chapitre 4 : Le professorat de Walter Hermann et le personnel des « lecteurs » (1900-1923)....	32
Une émeute étudiante en 1900; un Department of Modern Languages; le corps professoral; quelques « lecteurs » ou chargés de cours; René du Roure; le contenu de l’enseignement; les premiers mémoires de maîtrise en littérature française; McGill French Summer School/L’École française d’été	
Chapitre 5 : Les directorats de René du Roure (1923-1940) et de Jean-Louis Darbelnet (1940-1946).....	51
Le corps professoral; l’enseignement au premier cycle; l’enseignement au deuxième cycle; les mémoires de maîtrise; McGill French Summer School/L’École française d’été	
Chapitre 6 : Les directorats de Jean Launay (1947-1965) et de Georges-Paul Collet (1966-1970).....	65
Le corps professoral sous le directorat de Jean Launay (1947-1965); le corps professoral sous le directorat de Georges-Paul Collet (1966-1970); l’enseignement au premier cycle; l’enseignement aux 2 ^e et 3 ^e cycles; mémoires de Maîtrise et thèses de Doctorat; le Québec à l’extérieur de Roddick Gates : mai, juin, octobre	

1968, et avant; McGill regarde au-delà de Roddick Gates; devant Roddick Gates, le 28 mars 1969; 1969-1970 au Département.

Constantes et innovations.....	96
Marc Angenot, « Le Département au tournant des années 1960-70 : ruptures et mutations »	101
Sources et études	129

NOTE : LES ANNEXES ET HISTOGRAMMES SE TROUVENT SUR LE SITE DU DÉPARTEMENT DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES À L'ADRESSE :
<http://litterature.mcgill.ca>

Table des annexes

- 1 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, professeurs du Département, par année (1854-1970)
- 2 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, professeurs du Département, liste alphabétique et date d'entrée
- 3 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, publications de professeurs du Département
- 4 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, mémoires et thèses (1906-2010) : liste chronologique
- 5 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, mémoires et thèses (1906-2010) : liste alphabétique des auteurs
- 6 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, mémoires et thèses (1906-2010) : nombre annuel de mémoires et de thèses
- 7 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, mémoires et thèses (1906-2010) : index des auteurs étudiés
- 8 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, Directeurs (1902-2013)
- 9 Université McGill, École française d'été, chargés de cours (1947-1969)

Table des histogrammes

- 1 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, mémoires et thèses, total (1906-2010)
- 2 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, mémoires et thèses (1906-2010)
- 3 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, thèses de doctorat (1956-2010)
- 4 Université McGill, Département de langue et littérature françaises, mémoires de maîtrise (1906-2010)

AVANT-PROPOS

Je veux remercier le personnel des Archives de McGill et en particulier Theresa Rowat, l'actuelle archiviste, et Gordon Burr sur qui j'ai pu compter dès le début du projet. Je suis redevable à Peter F. McNally, directeur du McGill History Project, et à mon collègue Michel Biron de leur lecture attentive du manuscrit.

Il y a bien une douzaine d'années, j'ai bénéficié de l'assistance de Pierre-Luc Beauchesne, maintenant avocat, qui a fait un remarquable et fort utile travail de dépouillement des archives et des séries d'imprimés officiels de l'Université.

Mariève Isabel, doctorante au Département, a numérisé les données sur les mémoires et les thèses et conçu les histogrammes des annexes.

C'est ici le lieu de reconnaître le travail indispensable des adjointes administratives du Département : Françoise Desroches, Paule Finidori Samson, Jocelyne Régner, des secrétaires aux différents cycles Marie Robillard, Monique Malbranque et de l'adjointe Lucie Marion.

On notera que compte tenu de la masse documentaire disponible et de la diversité des activités de l'École d'été de McGill associée au Département, j'en ai limité l'histoire de 1904 à 1946, alors qu'elle prend un essor remarquable. Pour donner une idée de cette présence, j'ai mis en annexe 9 la liste de ses professeurs et chargés de cours de 1947 à 1970.

Chapitre premier : Montréal et McGill avant et au moment de la création du Département (1829-1860)

McGill College date officiellement de 1821. Mais l'institution d'enseignement universitaire mettra un certain temps à organiser ses activités d'enseignement. C'est la médecine qui donne à McGill sa première forme en 1829 avant que la Faculty of Arts ne lui trace son destin d'université en 1843.

Le legs laissé par James McGill (1744-1813) en vue de la fondation d'un collège avait été le geste d'un homme d'affaires dont les activités économiques, de la traite des fourrures au commerce colonial en passant par l'investissement immobilier, décrivaient bien les tendances fortes de l'époque. Élu député en 1792, dès l'octroi d'une Chambre d'assemblée, McGill fut aussi nommé au Conseil exécutif, signe de sa proximité du pouvoir colonial. C'est sur le site de sa résidence d'été, « Burnside », alors éloignée du Vieux Montréal riverain, que fut construit le premier collège et que ses restes furent transférés en 1875¹.

C'est dans la Faculty of Arts qu'apparaît l'enseignement de la littérature française en 1853, au moment où de nouveaux statuts et une nouvelle Charte (1852) donnent une impulsion irréversible au « College » et à la Faculté des Arts, en particulier. L'arrivée de John William Dawson comme Principal assure son véritable décollage à l'Université. À Québec, le clergé catholique et le Séminaire de Québec ont fondé l'Université Laval en 1852 et on se sent légitimé à McGill de promouvoir une université anglophone et protestante. McGill se veut officiellement

¹ John Irwin Cooper, « McGill, James », *Dictionnaire biographique du Canada [DBC]*, www.biographi.ca.

non-confessionnelle tout en étant, de facto, protestante². Si McGill est alors déjà une institution-phare de la communauté anglo-montréalaise, c'est que cette communauté a les moyens économiques et démographiques de sa culture.

Une ville démographiquement et économiquement anglophone

La victoire militaire de l'Angleterre sur la France et la cession par celle-ci de sa colonie entraînent l'établissement d'un nouveau pouvoir métropolitain et colonial. Ce pouvoir change la donne : la monarchie constitutionnelle se substitue à la monarchie de droit divin de la France, l'anglais a préséance sur le français, le protestantisme supplante en principe le catholicisme, les corridors du commerce passent de La Rochelle et des ports français atlantiques aux ports anglais et écossais.

L'immigration en provenance des îles britanniques, et en particulier en provenance de l'Irlande vers 1840, modifie la composition démographique de Montréal qui devient, de 1835 à 1865, une ville faiblement mais majoritairement anglophone. L'activité des marchands écossais et anglais locaux a tôt fait de donner un pouvoir économique et social à la communauté³.

D'immigration récente, la population coloniale britannique s'installe surtout dans les agglomérations, là où elle peut se doter des institutions et des moyens culturels qu'elle a connus en métropole. C'est parce qu'ils sont principalement regroupés dans les villes, à Montréal et à Québec, qu'ils arrivent avec un bagage culturel et qu'ils ont les moyens de leurs ambitions

² Stanley B. Frost, *McGill University for the Advancement of Learning*, vol. I, p. 149-152, 157-158, 173. On trouvera la description complète des ouvrages dans la section « Sources et études ».

³ Y. Lamonde, « La sociabilité montréalaise au XIXe siècle : la présence des cultures francophone et anglophone », dans Dany Fougères (dir.), *Histoire de Montréal et de sa région*, Québec, INRS/PUL, 2012, tome I, p. 747-774; « Naissance et affirmation de la culture commercialisée », *ibidem*, p. 777-799.

sociales inspirées par des modèles métropolitains que les anglo-protestants sont davantage alphabétisés et instruits que les francophones.

De 1770 à 1900, les anglophones peuvent majoritairement signer au registre des mariages – d'où l'on déduit une capacité de lire et d'écrire -, sauf pour les trois décennies de 1830, de 1840 et de 1850 durant lesquelles l'immigration irlandaise vient infléchir la courbe. De 1770 à 1779, 61% des anglophones sont alphabétisés, 57% encore durant la décennie 1820. La reprise s'effectue avec la décennie 1860 (57,6%) et la progression est continue à 74,4%, 82,9% et 89,9% jusqu'à la décennie 1890⁴.

Alors que la centralisation monarchique française avait bloqué tout projet d'établissement d'une imprimerie en Nouvelle-France, le nouveau pouvoir colonial britannique se dote d'une gazette dès 1764, à Québec même⁵. À Montréal, la francophone *Gazette du commerce et littéraire* (1778) de Mesplet devient bilingue en 1785 et *The Montreal Gazette* dure 1785 à nos jours. Suivent, parmi les plus durables, le *Canadian Courant and Montreal Advertiser* (1807-1830) et le *Montreal Herald* (1811-1957), puis les deux premiers quotidiens, le *Daily News* (1833-1834) et le *Daily Advertiser* (1835-1874). La communauté des marchands greffe au système de l'« échange », de la bourse, un système d'échange de l'information et de la nouvelle en créant des « newsrooms » et des « circulating libraries », librairies de prêts tarifés, qui seront suivies par les premières et nombreuses librairies anglophones avant 1860, celles de Cunningham, de Merrifield, de Laughlin, de Nickless and McDonell, de Starkes, de Dougall, d'Armour and Ramsay, de Dawson ou de McCoy, à titres d'exemples⁶.

⁴ Michel Verrette, *L'alphabétisation au Québec, 1660-1900*, p. 127, tableau 21.

⁵ Trevis Decook, « La diffusion des journaux en Amérique du Nord britannique » et Gérard Laurence, « Les journaux dans la 'Province de Québec' et au Bas-Canada », vol. I (Des débuts à 1840), p. 244-252.

⁶ Pour plus de détails, Y. Lamonde, *La librairie et l'édition à Montréal (1776-1920)*.

La sociabilité des familles, de la chambre de commerce, du « stock exchange » et des confessions religieuses suscite sur le modèle des institutions métropolitaines une sociabilité associative savante (Montreal Natural History Society, 1827-) ou patriotique (St. George, St. Andrew, St. Patrick societies du milieu de la décennie 1830). C'est dans le creuset de cette sociabilité que se fondent des bibliothèques de souscription (Montreal Library, 1796-), de professions (Montreal Medical Institution, 1823-; McGill College Medical Library, 1829-; Advocates' Library, 1828-), de sciences (Montreal Natural History Society), d'artisans encadrés par la bourgeoisie marchande et proto-industrielle (Mechanics' Institute, 1828-), de marchands (Mercantile Library, 1842-)⁷.

McGill College est ainsi un point d'orgue vers 1850 de l'état d'avancement démographique, économique et culturel de la communauté anglo-protestante de Montréal. C'est dans la Faculty of Arts de ce « college » que s'amorce l'enseignement du français et de la littérature française.

⁷ Y. Lamonde, *Les bibliothèques de collectivités à Montréal (17e-19e siècle)*, p. 35-67; Gillian I. Leitch, « The Importance of Being English: Identity and Social Organisation in British Montreal, 1800-1850 ».

Chapitre 2 : L'essor de la Faculté des Arts, la création du Département et le professorat de Pierre Jacques Darey (1853-1900)

Deux « teachers of French » avaient donc assumé l'enseignement du français vers 1844 et 1846, mais c'est bien l'essor de la Faculté des Arts qui entraîne la fondation d'un Département de français.

La nomination de quelques professeurs de théologie, de philosophie morale, de langues et de littératures (anglais, français, allemand), l'offre d'une vingtaine de bourses à des étudiants – ils sont 38 en 1856, 50 en 1860, 68 vers 1864 -, l'organisation d'une bibliothèque, l'arrivée en 1855 du nouveau Principal, William Dawson, balisent l'essor de la Faculté et de l'Université qui passe d'un régime d'études classiques à un régime d'études libérales. Une chaire Molson d'enseignement en Littérature anglaise est créée en 1860. Un premier bibliothécaire, W.T. Leach, professeur de philosophie morale, est nommé en 1845; le professeur Charles F.A. Markgraf lui succède de 1857 à 1882. Des bibliothécaires temporaires assurent la relève avant que ne soit nommé en 1892 le premier bibliothécaire professionnel, Charles Henry Gould. La bibliothèque compte environ 3000 volumes en 1862, 12000 en 1875, 16500 en 1878, 19000 en 1881, 25705 en 1883, 35000 en 1895 alors que la bibliothèque Redpath a ouvert ses portes en 1893. Les premiers cours offerts aux femmes datent de l'année 1884 et celles-ci constituent près du tiers des étudiants en Arts en 1889¹.

Les professeurs et leurs publications

¹ S.B. Frost, *Ibidem*, I, p.157-158, 244-251, 177, 186-187, 202; Peter F. McNally, « Gould, Charles Henry », *DBC*, www.biographi.ca; *Library of McGill College. Catalogue of Authors*, 1876 et *Supplement*, 1877.

Le premier professeur de français nommé est Charles F. A. Markgraf, responsable de l'enseignement de l'allemand et du français et bibliothécaire. Il assume cette tâche de 1853-1854 à 1856-1857 alors qu'un certain Léon G. Fronteau, qui se présente comme détenteur d'un Baccalauréat ès Arts, enseigne de 1857-1858 à 1859-1860, jusqu'à l'arrivée de Pierre Jacques Darey en septembre 1860. Le professorat de Darey de 1860 à 1894 constitue le premier long règne d'un professeur, caractéristique de l'enseignement du français à McGill jusqu'aux années 1960². On sait peu de choses à propos de l'homme, de son origine et du lieu d'obtention de son baccalauréat et de sa maîtrise; il assume seul l'enseignement du français pendant près de 35 ans et il est nommé par la France Officier d'académie en 1886-1887, au moment où il ajoute à la mention M.A., celles de B.C.L. et de L.L.D. Soucieux de garantir la disponibilité d'un manuel et de moyens pédagogiques aux étudiants, Darey fait paraître quatre ouvrages en une vingtaine d'années. Il publie d'abord, en 1863, *The Student's Companion, or, Elementary Lessons and Exercices in Translating from English into French*³. L'ouvrage, publié à Toronto, chez R. Miller, et à Montréal, chez John Lovell, l'imprimeur par excellence du lieu⁴, est une adaptation d'un ouvrage intitulé *Young Student's Companion*, publié à Philadelphie dix ans plus tôt par Mary Anna Longstrech et que Darey a utilisé pendant deux ans avant de le remanier. Centré sur les exercices, l'ouvrage compte onze chapitres sur l'article, le pluriel des noms, l'adjectif, l'adjectif pronominal, démonstratif et indéfini, le pronom possessif, démonstratif, personnel, relatif, interrogatif et indéfini et sur le verbe.

Le professeur, qui se présente comme Maître ès Arts, prépare un autre manuel; il publie, en 1871, chez le libraire montréalais Dawson Brothers, spécialisé dans l'édition scolaire, *The*

² Voir les annexes 1 et 2.

³ Copie dans la Collection des livres rares de la bibliothèque McLennan de McGill.

⁴ Peter F. McNally, « Lovell, John », *DBC*, www.biographi.ca.

Dominion Phrase Book, or, The Student's Companion for Practically Acquiring the French and English Languages, un volume de 123 pages divisé en trois parties : le vocabulaire de base, des exemples de dialogues et une dernière partie, originale et audacieuse, d'expressions idiomatiques et de proverbes⁵.

Il récidive l'année suivante avec un *Cours de lecture française* de 359 pages, qui sera réimprimé en 1874 et en 1885. Ce *Cours* est en fait un choix de textes très brefs de la littérature française, conçu principalement pour les étudiants de la McGill Normal School. Deux parties d'égale importance – environ 230 pages chacune – sont annoncées pour couvrir les domaines de la prose et de la poésie. Cette dernière ne semble pas avoir été publiée, mais elle est remplacée par une importante section (p. 267 à 359) de vocabulaire utile à la compréhension de la lecture des textes retenus⁶. L'auteur a pris la peine de mettre sur la page de couverture le mot de La Fontaine : « Diversité, c'est ma devise »; il suit ce précepte et la diversité des auteurs et des sujets prévaut sans qu'on puisse voir une ligne éditoriale.

Il publie, enfin, en 1883 chez Dawson Brothers, à nouveau, ses *Principes de grammaire*, ouvrage de 204 pages⁷. Les étudiants y trouvaient, en anglais, une définition de la grammaire, quelques paragraphes sur la prononciation et les accents et une dizaine de chapitres sur les éléments de la langue : l'article, le nom, l'adjectif, le pronom, le verbe, les participes, l'adverbe,

⁵ Copie dans la Collection des livres rares de la bibliothèque McLennan de McGill ou *Notre mémoire en ligne*, www.canadiana.org, #05414; George L. Parker, « Dawson, Samuel Edward », *DBC*, www.biographi.ca. Sur l'ampleur du manuel pré-universitaire et de l'édition scolaire au 19^e siècle, Paul Aubin, www.bibl.ulaval.ca/ress/manscol.

⁶ Copies dans la Collection des livres rares de la bibliothèque McLennan de McGill et dans *Notre mémoire en ligne*, www.canadiana.org, #06039 et #54465. L'édition de 1885 est identique à celle de 1872.

⁷ Copie dans la Collection des livres rares, à la bibliothèque McLennan de McGill et dans *Notre mémoire en ligne*, www.canadiana.org, #06538.

la préposition, la conjonction et l'interjection. Une seconde partie abordait la syntaxe appliquée à chacun des éléments de la première partie.

La consolidation du baccalauréat (1890) et l'arrivée de chargés de cours

La Faculté des Arts consolide au début de la décennie 1890 une quarantaine d'années d'expérience et structure le curriculum des études des quatre années du baccalauréat. En première année, l'étudiant fait du latin et du grec, de la littérature anglaise; il a le choix entre l'étude du français ou de l'allemand, et suit des cours de mathématiques et de chimie. En deuxième année s'ajoute la psychologie ou la botanique, au choix. En troisième, l'étudiant choisit une langue ancienne, et poursuit l'étude de la physique, des mathématiques ou d'une science expérimentale. En dernière année, l'étudiant peut ajouter l'Histoire au tronc commun. Il n'y a pas alors pour les étudiants de langue et de littérature françaises de programme « Honours », de concentration pour les étudiants avec une moyenne supérieure⁸. Tel est donc le programme d'études d'un étudiant qui choisit la langue et la littérature françaises.

Un premier chargé de cours occasionnel en français (*sessional lecturer*) arrive à McGill en 1892-1893 pour épauler Darey; il s'agit de Joseph Luther Morin dont l'histoire est dans ses prénoms. Né à Saint-Roch-des-Aulnaies en 1854, Morin obtient un baccalauréat à McGill en 1885 et un M.A. l'année suivante, avec la mention « French Literature in Canada ». Il devient alors ministre à la St. John's United Church, sise au 100 rue Sainte-Catherine. Pasteur presbytérien, Morin est le beau-père de Charles Chiniquy dont la renommée tient tout autant à son éloquence à titre de prêtre catholique promoteur de la tempérance qu'à son apostasie de la

⁸ S.B. Frost, *McGill University for the Advancement of Learning*, I, p. 265-266.

religion catholique et à sa percutante dénonciation du confessionnal comme instrument de contrôle⁹. Proche de Louis-Joseph-Amédée Papineau, passé au presbytérianisme en janvier 1894, Morin fut omniprésent dans le micro milieu du protestantisme canadien-français.¹⁰

Occasionnel de 1892 à 1901, il sera chargé de cours (*lecturer*) de 1902 à 1906, puis professeur adjoint (*assistant professor*) de 1907 à 1921, époque où il connaît, on le verra, quelques démêlés dans le Département. Pendant quelques années, le pasteur Morin côtoie un autre chargé de cours, M. Ingres, bachelier ès Lettres, qui enseignera de 1895 à 1900.

⁹ Yves Roby, « Chiniquy, Charles », *DBC*, www.biographi.ca; Morin préfaça l'édition de 1900 de l'ouvrage de controverse de son genre, *Forty Years in the Church of Christ, Notre mémoire en ligne*, www.canadiana.org, #11861.

¹⁰ R.-P. Duclos, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, tome II, p. 116-121, 176, 305; sur le sujet, Jean-Louis Lalonde, *Des loups dans la bergerie: les protestants de langue française au Québec (1534-2000)*.

Chapitre 3 : McGill et l'essor de la littérature française à Montréal (1896-1923)

Il faut brosser l'histoire de l'essor de la littérature française à Montréal pour trois raisons : son établissement est en partie suscité par un personnage, le comte G. des Étangs, lié, semble-t-il, à McGill; le premier grand professeur de littérature française à McGill, René Desroys du Roure, viendra de la filière des grands conférenciers français de la Faculté des Arts de l'Université Laval à Montréal; tout comme le premier professeur permanent de littérature française à la nouvelle Université de Montréal, Henri Dombrowski.

L'Université Laval de Québec date de 1852 et sa Faculté des Arts du tournant de la décennie 1880. Celle-ci n'a eu pendant longtemps que la fonction de chapeauter les collèges classiques de la région de Québec et du Bas Saint-Laurent et d'administrer les examens du baccalauréat¹. Même si l'abbé Michel-Édouard Méthot est parfois présenté comme professeur de littérature, il semble d'abord et avant tout professeur de théologie à Québec. L'annuaire de l'Université reconnaît en 1876 : « L'enseignement complet de la Faculté des Arts, conduisant à la Maîtrise ès Arts, n'est pas encore organisé, faute d'élèves. Vu le peu de ressources que présente le pays comme encouragement à la recherche de ce grade, il est peu probable que cet enseignement soit organisé de sitôt de manière sérieuse². »

Contrecarrant un projet d'université des Jésuites à Montréal appuyé par Mgr Bourget et suite à une saga de conflits idéologico-religieux, l'Université Laval fonde une « succursale » à Montréal en 1876, qui se limite d'abord à une Faculté de Médecine et à une Faculté de Droit³. Il n'y a pas non plus de Faculté des Arts véritable à Montréal ni d'enseignement de la littérature française avant 1897. Celui-ci apparaît alors à la confluence de trois acteurs : le comte G. des

¹ Honorius Provost, *Historique de la Faculté des Arts de l'université Laval*.

² *Annuaire de l'Université Laval pour l'année académique 1876-1877*, p. 39.

³ André Lavallée, *Québec contre Montréal. La querelle universitaire (1876-1891)*.

Étangs, le supérieur de Saint-Sulpice à Montréal, Monsieur Louis Colin et le consul de France à Montréal, Alfred de Kleczkowski.

Ferdinand Brunetière et la Chaire de littérature française de l'Université Laval à Montréal

On sait peu de choses de ce comte des Étangs sinon des choses paradoxales. Le premier, il aurait écrit au grand critique français **Ferdinand Brunetière** à la fin de 1896, connaissant peut-être le projet de celui-ci de se rendre aux États-Unis. Celui qui se présente alors comme le « seul professeur de Littérature française » à Montréal et lauréat de la Société nationale d'encouragement au bien, a publié en 1893 un ouvrage polémique... sur la betterave à sucre !⁴ Émissaire de la centaine de « dames » qui suivent son cours dans le cadre des « Conférences Saint-Georges », il désire se renseigner « sur ce qui [lui] serait agréable, quant à la forme et quant aux conditions de l'invitation qu'elles désirent vous adresser ». Le nom de des Étangs n'apparaît pas dans les archives de McGill; il est vraisemblable que sa présence aux St. George Lectures ait été le lieu de l'activité qui le rapprochait de McGill et qu'on y ait trouvé opportun d'y avoir Brunetière du même coup.

Brunetière lui répond le 25 janvier 1897 et des Étangs lui précise son projet dans une lettre du 15 février : « j'ai l'honneur de vous adresser deux requêtes : l'un des Dames Patronnesses des Conférences Saint-Georges – l'autre de l'université McGill dans les luxueux édifices de laquelle ces Dames se proposent de vous recevoir. » Sa présentation de McGill indique bien la dynamique des perceptions du triangle français-britannique-canadien : « L'Université McGill est une des plus florissantes de l'Amérique du Nord, essentiellement anglaise et protestante. Plusieurs de nos compatriotes y enseignent, notamment les langues

⁴ Comte G. des Étangs, *L'assolement sidéral de M. G. Ville et la betterave à sucre au Canada : petit précis d'agriculture à l'usage spécial de la Province de Québec*; Georges Ville (1824-1897) dont des Étangs entend publier les découvertes, avait fait en 1879 des conférences à la ferme expérimentale de Vincennes, près de Paris.

orientales et la philosophie. Au reste, on y est très tolérant et très bien disposé pour les Français, même canadiens. Le principal, dont la lettre est ci-jointe, est anglais, venu d'Angleterre depuis deux ans et docteur ès lettres. » Un postscriptum à sa lettre ajoute : « j'apprends que l'Université Laval, ecclésiastique et canadienne française, va, de son côté, se préparer à vous recevoir en grande pompe, ici et à Québec, son quartier général. C'est M. Colin, Supérieur général de Saint-Sulpice, qui vient de me dire cela. Tout sera donc complet et vous pourrez voir sous ses deux faces l'œuvre des colons français depuis leur séparation de la mère patrie⁵ ».

Deux autres acteurs entrent alors en scène. Le consul Alfred de Kleczkowski, qui appartient au service consulaire français depuis 1879, a été en poste à Alexandrie et à Dublin et connaît bien les milieux britanniques. En poste à Montréal de 1894 à 1906, c'est un franc républicain et laïque, peu sympathique aux débordements cléricaux et parfois excédé par les campagnes de la presse canadienne-française contre « la France persécutrice et maçonnique » : « Le progrès philosophique qui permet aux esprits cultivés de tout envisager en dehors des points de vue personnels et exclusifs, est presque lettre morte pour ces cerveaux sans souplesse. » Commentant en 1896 la victoire électorale récente du libéral Wilfrid Laurier, le consul déplore que « le clergé, dont l'action après la conquête a tant contribué à maintenir une nationalité sur les bords du Saint-Laurent, compromette, par des excès de pouvoir que le progrès des idées rendra de plus en plus intolérable, l'influence légitime qui devrait rester la meilleure sauvegarde de cette nationalité⁶. »

⁵ Comte des Étangs à F. Brunetière, 28 décembre 1896 et 15 février 1897, cité dans Antoine Compagnon, « Brunetière au Québec », p. 118-119. A. Compagnon utilise 22 lettres de Kleczkowski dans le fonds Brunetière à la Bibliothèque nationale de France, correspondance, NAF 25039, f. 345-388.

⁶ Correspondance consulaire, 2 juillet 1895 et 31 décembre 1896, cité dans Pierre Savard, *Le consulat général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914*, p. 21 et 54.

Brunetière (1849-1906) est alors au sommet de sa carrière. Professeur à Louis-le-Grand à Paris en 1876-1878, il collabore à la *Revue des deux mondes* dont il devient secrétaire en 1877 et directeur de 1893 à sa mort. Auteur de nombreux ouvrages de critique et d'histoire littéraires depuis 1880, il s'est fortement opposé au naturalisme de Flaubert, de Zola et à Baudelaire. Professeur à l'École normale supérieure à compter de 1886 où il développe une théorie de l'histoire littéraire à l'enseigne du darwinisme, il est élu contre Zola à l'Académie française en 1893. Son cours *libre* à la Sorbonne en 1893 porte sur l'évolution de la poésie lyrique en France au XIXe siècle⁷; celui de 1894 sur Bossuet, dont il est le spécialiste, est hué par des étudiants tout en étant fort fréquenté par le tout Paris. C'est alors qu'il se rapproche du catholicisme, adhésion qu'il rendra publique en 1900. C'est à son retour d'Amérique en 1897 qu'il s'engagera contre Dreyfus, contribuant à fonder la Ligue pour la patrie française, conçue pour faire pièce à la Ligue des droits de l'homme des socialistes, des radicaux et des anticléricaux⁸.

Le lendemain même de la dernière lettre du comte des Étangs à Brunetière, Kleczkowski fournit à celui-ci une perspective possible à sa venue; « nous avons si fort à faire pour déraciner les préjugés trop répandus ici à l'égard de la France contemporaine ! Et d'autre part, le clergé canadien est, en général, animé de sentiments si exclusifs que je regarderai comme une sorte de victoire la décision qui permettra qu'un écrivain français éminent, mais considéré comme étant en dehors de l'orthodoxie catholique, soit reçu et fêté par l'Université Laval. » Le consul estime que les intérêts de M. des Étangs sont « un peu étroits et trop personnels », mais il n'exclut pas que son concitoyen vienne aussi à McGill qui devra occuper « un rang subsidiaire », Laval « ne

⁷ Le cours deviendra un ouvrage en deux volumes chez Hachette en 1894.

⁸ Antoine Compagnon, *Connaissez-vous Brunetière ? Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*; John Clark, *La pensée de Ferdinand Brunetière*.

devant cesser d'occuper la première place dans vos préoccupations aussi bien que dans vos intentions⁹ ».

Kleczkowski réitère sa perception d'une invitation à McGill au « caractère artificiel » et insiste diplomatiquement sur le plaisir que Brunetière aura « à la visiter en détail, et à entrer en relations avec les professeurs distingués qui assurent la prospérité de son enseignement ». Bien au fait de la rivalité entre Québec et Montréal, des « petites jalousies », il dit savoir passer par dessus ces traits : « Nous devons aimer quand même ce petit peuple canadien français, et montrer que nous lui savons gré d'avoir conservé, à travers tout, notre langue française, dans un coin de l'immense Amérique¹⁰. » Le consul suggère au conférencier deux sujets possibles, Bossuet en prose et Lamartine en poésie, ces deux noms étant « magiques au Canada ».

Le 13 avril, le sulpicien Colin invite formellement Brunetière à « notre université à Montréal » et celui-ci, suite à son passage aux États-Unis, arrive à Montréal le 2 mai et y fait une conférence le 3 sur Bossuet et une autre à Québec, le 5, sur la littérature classique du XVIIe siècle français. C'est ainsi que grâce à Brunetière, les Sulpiciens inaugurent une Chaire de littérature française à l'Université Laval à Montréal¹¹.

La Chaire de littérature française de l'Université Laval à Montréal (1898-1923)

Jusqu'à la mort de Brunetière, les conférenciers de la Faculté des Arts de l'Université Laval à Montréal sont des suggestions faites par lui aux Sulpiciens de Montréal. Le premier à le suivre à cette Chaire est **René Doumic**, au printemps 1898. Normalien et professeur au Collège

⁹ A. de Kleczkowski à F. Brunetière, 16 février 1897, cité dans A. Compagnon, « Brunetière au Québec », p. 120.

¹⁰ Même au même, 5 avril 1897, *ibidem*, p. 122.

¹¹ À l'occasion du décès de M. Colin, *Paris-Canada* du 15 décembre 1902 empruntera au *Gaulois* un texte de Brunetière évoquant l'initiative de Monsieur Rolin en 1897; il faut savoir pour comprendre la part importante des Sulpiciens dans l'établissement de l'Université Laval à Montréal que les anciens seigneurs de l'île de Montréal doivent dépenser leurs revenus exclusivement au Canada; Kleczkowski à Brunetière, 13 avril 1897, cité dans *ibid.*, p. 124.

Stanislas de 1883 à 1897, Doumic (1860-1937) est aussi de la *Revue des deux mondes* à compter de 1893 et il en sera directeur à compter de 1916. Élu à l'Académie en 1910, il en sera le secrétaire perpétuel de 1923 à 1937. Ses conférences de Montréal sont publiées la même année et elles portent sur Lamartine, Hugo, Musset, de Vigny, Gautier, de Lisle, de Hérédia, Coppée, Prudhomme, Mallarmé et Verlaine¹². Ses positions sur Verlaine froissent un certain nombre de membres de l'École littéraire de Montréal et le conférencier n'emporte pas l'enthousiasme de tous les auditeurs et auditrices. C'est le cas de Joséphine Marchand-Dandurand (1861-1925), fille du Premier Ministre Félix-Gabriel Marchand et épouse du futur sénateur Raoul Dandurand, qui y trouve « plus de plaisir que d'instruction » : « M. Doumic ne me paraît pas être un philosophe. Il s'attache facilement aux petits côtés et glisse volontiers vers la charge. La conséquence est qu'il amoindrit ses personnages. Dans ses peintures, le dessin est vague et les couleurs pâles. Ses portraits n'ont pas de relief et ne donnent pas une idée nette du personnage. Au lieu de s'attacher à tracer les grandes lignes de son sujet, il s'arrête fréquemment pour ciseler un détail¹³. »

Doumic est aussi l'hôte de l'Université Laval et de l'Institut canadien de Québec en avril et dans ses impressions de voyage, il salue son maître Brunetière et avoue avoir « reconnu la patrie » au Canada français¹⁴.

Pierre de Labriolle (1874-1940) lui succède de 1899 à 1902 à Montréal et fait au moins une conférence à l'Institut canadien de Québec sur la légende napoléonienne au XIXe siècle¹⁵.

¹² R. Doumic, *La poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle*. Conférences faites les 12, 13, 14, 15, 16 avril 1898 à l'Université Laval à Montréal.

¹³ Paul Wyczynski, « René Doumic à Montréal », p. 215-220; Joséphine Marchand, *Journal intime (1879-1900)*, p. 203-204.

¹⁴ R. Doumic, « Impressions du Canada », p. 97-106.

¹⁵ J'ai établi la liste des conférenciers à partir de *l'Annuaire de l'Université Laval* (1852-) et de *l'Annuaire de l'Université Laval à Montréal [AULAM]* (1902/1903-); il est parfois difficile de déterminer si l'annuaire fait rapport des activités de l'année précédente ou décrit celles qui auront cours durant l'année. Voir aussi Edmond de Nevers, *À propos de culture*, p. 261-262 et 61. L'histoire de la littérature française à l'Université Laval de Québec reste à faire et la même

Labriolle a alors 25 ans et sera d'abord et avant tout un latiniste, traducteur de Plutarque et de Juvénal. Intéressé par les débuts du christianisme, il traduira les *Confessions* de saint Augustin. La rencontre du conférencier que fait Joséphine Marchand-Dandurand lui fait écrire dans son journal : « Ce bienfait d'une chaire de littérature est l'un des symptômes du mouvement intellectuel qui se produit actuellement chez les Canadiens français qui en ont rudement besoin. L'Université Laval ou plutôt, je crois, le supérieur de Saint-Sulpice, M. Colin, en a pris l'initiative. Ce que cela va nous *désencrouter* ¹⁶ ! »

L'université Laval de Québec a aussi alors ses ambitions. L'abbé Camille Roy, qui est aux études à Paris de septembre 1898 à juillet 1900 y obtient une licence en littérature française auprès de ses maîtres, Brunetière, Émile Faguet, Charles Nisard et Gustave Lanson¹⁷. En 1900, il prend l'initiative de conférences publiques sur la littérature française à l'Université Laval, conférences qui, pour la première fois, porteront sur la littérature canadienne-française en février 1906¹⁸. L'année précédente, le professeur de sciences lui avait écrit : « Les sulpiciens sont en train de nous inonder d'importés qui donnent des cours de littérature sur grand renfort de réclame. Et je vous assure que je rirais au-dedans, peut-être même en dehors si les iroquois indigènes pouvaient un jour les égaler. Et, entre nous, ça ne sera pas trop difficile. Tout de même, un parchemin aiderait rudement à cette besogne, surtout du côté des badauds. Et, vous le savez,

histoire à l'Université de Montréal gagnera à une exploration des archives de Saint-Sulpice à Montréal.

¹⁶ J. Marchand-Dandurand, *Journal intime*, p. 224.

¹⁷ Dans ses « Souvenirs » non publiés, Roy écrira : « Il y a dans Brunetière des perspectives admirables, et des leçons utiles. Certaines déclarations du conférencier touchant l'incapacité du rationalisme pour résoudre la question sociale, le caractère moral et chrétien des œuvres classiques ont été une surprise sur les lèvres de cet homme qui lui-même n'est pas chrétien ». Lors de la venue de Brunetière à Montréal, l'abbé Roy, qui sera le maître d'œuvre de l'enseignement de la littérature à Québec et le promoteur d'une « littérature canadienne en 1904, avait publié un article sur lui dans *L'Événement* du 6 mai 1897, cité dans Jane Everett, « Camille Roy : formation et ascension d'un critique, 1870-1912 », p. 104.

¹⁸ Fannie Godbout, « Camille Roy et les débuts de l'enseignement universitaire de la littérature canadienne-française, 1902-1912 », p. 32-39.

c'est le grand côté de la question¹⁹ ». À Québec, l'Université Laval demande aussi à Brunetière de lui suggérer le nom d'un possible professeur. Le maître français propose celui de Louis Allard, qui donnera des cours publics et des cours didactiques de novembre 1902 à mai 1905.

L'expérience est difficile et pour l'Université qui voit d'un mauvais œil la valorisation du lyrisme romantique et pour le professeur français, qui n'apprécie guère les pressions de la direction et le fait de lui avoir fait miroiter un poste permanent.

Parallèlement à de Labriolle, **François Laurentie** (1874-1915), spécialiste de Barbey d'Aurevilly, assume le cours du lundi en 1900/1901 et en 1901/1902 traitant de la « plastique de l'art » et insistant « autant sur l'élégance de la forme que sur l'importance des idées²⁰ ». Les conférenciers invités sont en effet assignés à donner une dizaine de conférences tous les deux mercredis et une vingtaine de leçons sur l'art d'écrire le lundi.

De 1902 à 1905, le relais est pris par **Augustin Léger**, normalien et agrégé de Lettres, et par un sulpicien, **Pierre-Auguste Fournet**, qui semble assurer le suivi. De novembre 1903 à avril 1904, la série des conférences de Léger porte sur la poésie française de 1850 à 1900. L'annuaire décrit ainsi le syllabus des rencontres : « Le déclin du Romantisme; la poésie objective et impersonnelle : Leconte de Lisle et José-Maria de Hérédia. L'évolution de Victor Hugo : la *Légende des siècles* et l'épopée du Moyen-Âge. La poésie philosophique, d'Alfred de Vigny à Sully Prudhomme. La Poésie des humbles : Eugène Manuel et Théodore de Banville. La Poésie morbide : Charles Baudelaire, Verlaine. Réaction contre l'école du Parnasse et de l'art pour l'art; réhabilitation du mystère : le Symbolisme. Influences étrangères : poètes anglais; Richard

¹⁹ Abbé J.-C.-K. Laflamme à abbé C. Roy, 9 mars 1899, cité dans *ibidem*, p. 126-127.

²⁰ *AULAM* (1903-1904), p. 131.

Wagner; les légendes celtiques. Symbolistes et décadents : Stéphane Mallarmé. Retour à la clarté de l'inspiration et à la sobriété de la forme; l'humanisme et le néo-classicisme contemporains²¹. »

Léger assume aussi le cours sur « L'avenir de la poésie » qu'il aborde en décrivant les causes qui la menacent. À propos de la science, il écrit dans son rapport sur le concours final : « L'analyse spectrale, qui nous révèle la composition des astres, ne nous en gêne-t-elle point l'éclat ? et comment serions-nous émus par des larmes, dont on prend soin de nous rappeler la formule chimique ? » Le critique est certain que « nul poète ne célébrera le télégraphe, le téléphone, les chemins de fer ou les bateaux à vapeur » et au matérialisme pratique il dit préférer l'école de Le Play, alors bien connu à Montréal, car « la beauté artistique ne se sépare point de la vie morale supérieure, non plus que l'instinct religieux²² ». Le cours de Léger porte sur « le plaisir de la critique²³ » et l'allocution du doyen de la Faculté des Arts, l'abbé Gustave Bourassa, fils du député Henri Bourassa, indique que d'autres conférenciers viennent ponctuellement s'ajouter aux critiques célèbres. C'est le cas d'Edmé Rameau de Saint-Père, ami de longue date des Canadiens français, qui fait une conférence sur le génie comparé de Hugo et de Lamartine.

En 1904/1905, Léger traite de « l'histoire du roman français, depuis l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé au début du 17^e siècle, jusqu' à l'œuvre toute contemporaine de M. René Bazin²⁴ ».

Louis Arnould (1864-1949), qui occupe la Chaire en 1905/1906 et en 1906/1907, est agrégé de Lettres et Maître de conférences à l'Université de Poitiers. À son premier séjour, les conférences tous les deux mercredis portent sur « L'histoire critique du drame chrétien français du Moyen Âge à nos jours » et le cours « didactique » du lundi sur « les principes de la composition et du style » appliqués à la narration. La deuxième année, il aborde *La légende des*

²¹ *Ibidem*, p. 89.

²² *Ibid.*, p. 139, 140, 141.

²³ Résumé in *AULAM* (1904-1905), p. 174-181

²⁴ *AULAM* (1905-1906), p. 167; sur le cours et sur les étudiantes, p. 176-181.

siècles de Victor Hugo et fait son cours didactique devant une vingtaine de ces « travailleurs du lundi ». Comme la plupart de ses collègues, Arnould fait des suggestions pour améliorer la qualité de la Chaire de littérature française; il constatera, par exemple, les lacunes de la bibliothèque de l'Université, lacunes qu'on cherchera à combler dans les années suivantes²⁵.

Peu de temps après ses passages au Canada français, Arnould publie en 1913 un fort volume de 365 pages sur *Nos amis les Canadiens. Psychologie et colonisation*, avec une longue préface sur Louis Arnould d'Étienne Lamy, pilier avec Guillaume Hanotiaux de l'intensification des relations franco-canadiennes au tournant du siècle²⁶. Arnould met son étude à l'enseigne de l'histoire, de la psychologie et de la littérature et scrute « l'âme canadienne » façonnée par une triple influence : française, anglaise et « américaine ». À propos du catholicisme au Canada, il se permet des commentaires sur la foi peu approfondie des Canadiens français, sur les exagérations à l'égard de la France et déplore qu'on ne parle guère de la France chrétienne, préférant reconduire le discours d'une France déchristianisée. Après les *Études de littérature canadienne-française* (1907) de Charles ab der Halden, Arnould plaide en faveur d'une littérature « canadienne » et publie la liste des leçons publiques qu'il a lui-même faites à Poitiers en 1910 et en 1911 sur « l'école épique de Québec » et « l'école lyrique de Montréal ». L'homme est bien informé de la politique canadienne à propos de l'émigration française et prend un parti clair en faveur du Bourassa du discours de Notre-Dame de 1910 à propos du « péril irlandais ». Apprécié du public montréalais, Arnould fut à leur requête l'auteur d'une adresse au consul Kleczkowski au moment du départ du Canada de celui-ci en novembre 1906.

L'ouvrage n'eut pas que des lecteurs sympathiques chez des Français d'Amérique toujours un peu susceptibles face aux commentaires de Français de France. Face à des critiques

²⁵ AULAM (1906-1907), p. 169-171, 179-188; (1907-1908), p. 176-180.

²⁶ Sylvain Simard, *Mythe et reflet de la France : l'image du Canada en France (1850-1914)*.

sur sa vision de « l'âme canadienne », Arnould se dit d'accord avec le point de vue d'Hector Garneau, qui lui écrit : « Vous avouerais-je de nouveau mon étonnement à l'endroit de ceux des nôtres qui ont pris si vite la mouche ? Votre analyse de l'âme canadienne me semble très élogieuse. Si vous vous étiez contenté de nous vanter, vous auriez été insupportable. Quant à moi, j'estime qu'en montrant nos défauts, nos faiblesses, nos fautes à corriger, vous avez fait œuvre de bon Français et de patriote en même temps que de psychologue averti²⁷. »

Louis Gillet (1876-1943), collègue de Péguy et de Romain Rolland à l'École normale supérieure (1896), fait porter son premier cycle de conférences en 1907/1908 sur la comédie (Molière, Regnard, Dancourt, Lesage, Marivaux, La Chaussée, Beaumarchais, Scribe, Émile Augier et Dumas fils, Antoine Becque, et les très parisiens Lavedan, Capus, Hermant et Donnay) et ses leçons du lundi sur la prose. L'année suivante, paradoxalement, le cours du lundi porte sur les historiens français. Le long résumé fait du cours permet à L. Gillet de revenir sur l'importance de la bibliothèque et sur ses espoirs pour cette « France d'Amérique » qu'est le Canada français qui incarnera face à l'utilité et au matérialisme l'idée « qu'il n'y pas de France sans désintéressement²⁸ ».

En 1926 au congrès des Sociétés romandes à Saint-Lo, Gillet fera sur le Canada une communication bien sentie sur Montréal et Québec. Le neveu de Max Doumic alimentera la vieille rivalité franco-britannique et développera la formule d'Henry Bordeaux selon lequel le Canada est une France sans la Révolution²⁹.

²⁷ L. Arnould, *Nos amis les Canadiens. Psychologie et colonisation*, p. 338.

²⁸ *AULAM* (1908-1909), p. 214-223 et *La Patrie*, 5, 10, 17, 19, 21 novembre 1908; *AULAM* (1909-1910), p. 260-280, citation p. 278.

²⁹ L. Gillet, « Vieille France d'outre-mer », p. 253-269; en 1934, Gillet appuie la publication des *Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey, *L'Ordre*, 28 septembre 1934 (tiré de *L'Écho de Paris* du 23 août).

René du Roure à la Chaire de littérature française de l'Université Laval à Montréal (1909-1912)

L'agrégé de Lettres qui deviendra professeur à McGill en 1912 et directeur du Département de 1923 à 1940 est le titulaire de la Chaire de littérature française de l'Université Laval à Montréal durant trois ans : 1909/1910, 1910/1911 et 1911/1912.

Descendant d'une petite noblesse provinciale et fils d'un inspecteur des Finances, **René Desroys du Roure** (1881-1940) fait ses études à Massillon, chez les Oratoriens, et participe, au temps de l'Affaire Dreyfus, à l'action catholique au Patronage Olier qui relève de la paroisse de Saint-Sulpice de Paris. Il fait son service militaire à Argentan, dans un régiment d'infanterie et est nommé caporal en septembre 1903. Reçu à l'agrégation en 1907, il est nommé au lycée de Bourg-en-Bresse en 1907 et à Cherbourg en 1909 alors qu'en octobre de la même année il est mis à la disposition du ministère des Affaires étrangères, condition de sa venue et de son arrivée à Montréal en novembre³⁰.

À peine a-t-il commencé ses conférences sur les poètes lyriques et la société au XIXe siècle que dans *Le Nationaliste* Jules Fournier demande : « Pourquoi pas un Canadien ? ». Fournier regrette « que cette chaire, à Laval, ne soit pas occupée par un Canadien au lieu de l'être par un Français ». Sans être gallophobe ou présomptueux de la valeur de ses compatriotes, Fournier estime qu'en littérature, on doit tenir compte de « la psychologie du public auquel on s'adresse » et de la formation culturelle du conférencier. Il faut un enseignement « adapté aux exigences particulières de notre esprit », mais le journaliste « ne connaît personne parmi les nôtres qui pourrait entreprendre aujourd'hui cet enseignement difficile » sans passer par « les sources de l'enseignement ». En réponse à des critiques, Fournier ajoute : « Le temps est venu de

³⁰ Brigitte Olivier-Cyssau, « René du Roure, Versailles 9 mai 1881-Montréal 15 octobre 1940 ».

montrer à nos amis de France que la sympathie ou l'admiration que nous leur portons ne nous rend pas complètement aveugles ou imbéciles³¹. »

Les cours du lundi de du Roure porte sur « L'image de la France dans la littérature », l'image construite dans le roman et les pièces de théâtre, chez les poètes lyriques et dans les écrits des étrangers de passage. De ceux-ci du Roure retient *La France d'aujourd'hui* de Barrett Wendell de l'Université Harvard et *La France des Français* du professeur Barker de l'Université d'Édimbourg. Attentif aux questions de Fournier, il ne néglige pas de mentionner Fréchette et ces vers d'Alfred Garneau : « Terre de science/La plus féconde en bons labours, /Ô sainte terre des Pasteurs, /France ! ». Dissertant lui-même dans son rapport d'enseignement sur une phrase fameuse de La Bruyère sur les enfants, il écrit à l'adresse de celui-ci : « Vous êtes bien excusable d'avoir médité de l'enfance : vous ne connaissiez pas le Canada ! Si vous aviez vu les rues de nos villes, les prés de nos campagnes grouiller de la foule innombrable de ces jolis petits êtres, si vous les aviez vus, sachant à peine marcher, lancer hardiment leur traîne-sauvage sur les pentes abruptes de nos montagnes, ou bien le torse moulé dans leur chandail, la tuque sur l'oreille et les mains dans les poches, marcher crânement à travers les traîneaux, à travers les tramways et à travers la vie, vous auriez deviné tout ce qu'ils renfermaient d'énergie, de confiance, d'espérance et de gaîté [...] ».

Le professeur nouvellement arrivé trouve que ses élèves « ne sont pas aussi canadiens » que lui : « Permettez-moi de vous le dire, très franchement, ni dans votre art ni dans votre littérature je ne vous trouve assez fiers de votre pays, assez désireux d'en traduire la physionomie si personnelle, les traits si caractéristiques, assez jaloux d'en mettre en valeur toutes les richesses intellectuelles et artistiques, aussi bien que les richesses de son sol. » Il estime que les poètes du

³¹ Articles de Fournier dans *Le Nationaliste* des 21 et 28 novembre 1909 repris dans *Mon encrier*, II, p. 44-52 et 53-57.

terroir sont dans la bonne voie et que la langue « possède un vocabulaire archaïque et pittoresque digne de revivre au grand jour³² ».

En 1910/1911, les conférences faites surtout à des femmes explorent le thème de « la vie de société et son influence sur la littérature française » et, en particulier, le monde des femmes et des salons littéraires avant et au moment de la Révolution. L'annuaire de la Faculté des Arts indique un certain essor des études et des conditions de travail. Presque qu'une cinquantaine de certificats d'études littéraires ont été décernés depuis 1903-1904; parmi les récipiendaires, le futur historien-archiviste Gustave Lanctôt, le futur recteur de l'Université de Montréal, le sulpicien Olivier Maurault. Quatorze d'entre eux ont obtenu le diplôme d'études littéraires dont Marie Gérin-Lajoie et la future féministe Florence Fernet. La bibliothèque, jugée lacunaire en 1906 par Louis Arnould, compte maintenant 13000 volumes grâce à l'aide de l'ex-consul Kleczkowski, de dons du Ministère français de l'Éducation, d'éditeurs français, de lady Chapleau qui a cédé les 4000 volumes de la collection de son mari³³.

La première des onze conférences de du Roure de 1911/1912 fut publiée; elle porte sur les origines « des prédicateurs de la chaire chrétienne et leurs qualités », titre général de la série. Du Roure y aborde saint François de Sales, Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Massillon, la chaire au XVIIIe siècle, Lacordaire et son siècle, la chaire de Notre-Dame après Lacordaire (les pères Ravignan, Félix et Monsabré) et la prédication dans la société contemporaine³⁴. Du Roure souligne le retour des écrivains sur « le chemin de la croyance » et cite l'*Anticléricalisme* d'Émile Faguet qui voit dans le phénomène un indice de la vivacité du sentiment religieux.

³² *AULAM* (1910-1911), p. 303-315, citations, p. 309 et 313; *La Presse* et *La Patrie* (12 octobre, 3, 11, 12, 16 novembre 1909) annoncent et rendent compte des conférences.

³³ *AULAM* (1911-1912), p. 187-188, 192, 193-198.

³⁴ [René du Roure], *Université Laval. Faculté des Arts. Année académique 1911/1912. Conférences de littérature française.*

Dans son rapport sur les cours du lundi sur l'histoire littéraire, du Roure rappelle le sujet de la composition finale tiré d'une lettre de Crémazie de 1867 : « Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions iroquois ou huron, notre littérature vivrait... Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire qu'une simple colonie. 'Que pensez-vous de cette opinion de Crémazie ?' » Du Roure est dans un premier temps d'accord avec Crémazie en faisant la comparaison avec l'expérience de la Suisse et de la Belgique dont les écrivains illustres « sont à proprement parlés des déracinés ». Mais l'expérience de la littérature américaine indique comment on peut se différencier d'une littérature métropolitaine et le mouvement régionaliste dans des provinces de France peut encourager les écrivains du terroir à exploiter les sujets locaux – immensité des fleuves, des montagnes, des forêts, histoire du peuple. Connaisseur des écrits de l'abbé Camille Roy, du Roure est d'avis que les maîtres des écrivains canadiens ne doivent pas être uniquement les écrivains classiques du XVIIe siècle français, mais que l'écrivain canadien « ne devra pas rester étranger au mouvement des idées qui s'est poursuivi en France depuis les deux derniers siècles et qui se poursuit encore ». Il sait alors qu'il ne remontera « plus dans cette chaire³⁵ » et qu'il traversera sur l'autre versant du Mont-Royal.

La transition vers l'Université de Montréal

C'est **René Gautheron** dont on sait peu de choses qui montera dans la Chaire en 1912/1913 pour y parler des mémorialistes français. L'année suivante, l'annuaire de l'Université mentionne laconiquement que le sujet des conférences de l'année précédente n'était pas assez

³⁵ *AULAM* (1912-1913), p. 210-218.

connu du public³⁶. Gautheron est présent auprès des écrivains locaux, principalement d'Albert Ferland et de Michelle Le Normand, à laquelle il écrit des pages et des pages de commentaires sur ses écrits³⁷. Mais la guerre le ramène « sur l'autre front de bataille » en septembre 1915³⁸ et à pied levé, le remplacent l'abbé Émile Chartier et le jeune abbé Lionel Groulx du Séminaire de Valleyfield, qui amorce alors son enseignement universitaire de l'Histoire du Canada³⁹.

Gautheron poursuivra sa carrière à Antigonish University (Nouvelle-Écosse), à titre de Carnegie Professor à St. Francis Xavier University, à compter de 1921⁴⁰.

La période qui va de 1915 à 1921 en est une de transition vers l'autonomie de l'Université de Montréal; la guerre interrompt en partie la venue de professeurs français qui reprendra en 1926 sous la forme de l'Institut scientifique franco-canadien. Le nom du titulaire de la Chaire de littérature française n'apparaît plus à l'annuaire, ce qui n'empêche pas une certaine continuité d'enseignement avec celui qu'on appelle ça et là « le vieux Le Bidois », Georges de son prénom⁴¹. La situation se stabilise dans la nouvelle Université avec l'arrivée en septembre 1921 d'un professeur permanent, Henri Dombrowski⁴².

³⁶ « René Gautheron. Le nouveau professeur de littérature de l'Université Laval à Montréal », *L'Action sociale*, 28 octobre 1912; *AULAM* (1913-1914), p. 203-205; *AULAM* (1914-1915), p. 208-209.

³⁷ Voir le fonds de l'écrivaine à BAnQ, ceux de Roger Duhamel et d'Albert Fernand dans lequel se trouve une contribution de Gautheron à une *Histoire de la littérature française* intitulée « Les lettres aux XIXe siècle dans les pays étrangers de langue française ».

³⁸ *AULAM* (1916-1917), p. 220; R. Gautheron, « Trois professeurs soldats », p. 401-420.

³⁹ L. Groulx, « Henri Bourassa et la Chaire d'Histoire du Canada à l'Université de Montréal », p. 430-439.

⁴⁰ Voir *Le concours littéraire des provinces maritimes du Canada* (Paris, 1934).

⁴¹ *Annuaire de l'Université de Montréal* (1920-1921), p. 95, 105-106, 111.

⁴² *Ibidem* (1922-1923), p. 86-87; (1923-1924), p. 109-110.

Chapitre 4 : Le professorat de Walter Hermann et le personnel des « lecturers » (1900-1923)

Un monde étudiant émerge à Montréal depuis la fondation de McGill College en 1829 et de la succursale de l'Université Laval de Québec à Montréal en 1876. À l'initiative du Principal William Peterson, McGill adopte le modèle allemand de l'université qui valorise les études de premier cycle dans les arts libéraux, les humanités, les sciences sociales et les sciences et les études de 2^e et 3^e cycles par l'organisation d'une Faculté propre à ce niveau.

À McGill, les étudiants se dotent d'un premier journal, le *McGill Outlook*, publié de 1898 à 1907. La Faculté des Arts connaît un essor depuis la décennie 1860 et le nombre d'étudiants y est de 490 en 1912-1913; 292 viennent du Québec, 148 d'autres provinces du Canada (57 de l'Ontario et 38 de la Colombie britannique), 21 d'Angleterre, 7 des États-Unis. À Laval à Montréal, la Faculté des Arts perce à peine avec, on l'a vu, la venue de grands conférenciers français invités depuis 1897; mais les Facultés de Médecine et de Droit accueillent un bon nombre d'étudiants¹.

Une émeute étudiante en 1900

Avec l'Affaire Riel de 1885, avec le cumul des cas de pertes des droits scolaires des catholiques canadiens-français au Nouveau-Brunswick (1877), au Manitoba (1890), la guerre de l'Angleterre dans sa colonie d'Afrique du Sud en 1899 suscite au Canada une nouvelle vague nationaliste et un mouvement d'opposition à l'impérialisme dont Henri Bourassa sera, au Canada français, la grande figure².

C'est dans ce contexte qu'éclate une émeute d'une semaine au début du mois de mars 1900 qui oppose les étudiants des deux universités. L'occasion en est les premières victoires,

¹ Karine Hébert, *Impatient d'être soi-même. Les étudiants montréalais (1895-1960)*; McGill University, *Annual Report*, 1912-1913, p. 32-33.

² Y. Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, p. 21-23.

enfin, de l'armée anglaise en Afrique du Sud et la libération de Kimberley par les lords Roberts et Kitchener et la levée du siège de la ville de Ladysmith par Buller³.

Des étudiants de forte conviction impérialiste de McGill prennent l'initiative de faire partager leur allégeance et leur contentement suite à ces victoires. Ils marchent sur l'Hôtel de ville et demandent au maire Préfontaine de hisser le drapeau anglais, ce à quoi il consent. Ils font de même auprès de trois journaux francophones, sans succès; des vitres sont brisées. Devant l'immeuble de l'Université Laval à Montréal, les étudiants « du McGill » foulent aux pieds et déchirent le drapeau tricolore français – le fleur de lys ne sera adopté qu'en 1948 – et l'échauffourée où l'on entend des coups de feu fait des blessés dont un étudiant qui reçoit un coup de couteau au bras. L'escalade prend diverses formes : manifestation des étudiants de Laval devant le *Star* de Graham Hughes, figure par excellence du conservatisme impérialiste, et devant le monument Chénier au square Viger; piétinement du drapeau britannique par des étudiants de Laval; retranchement des étudiants de McGill derrière des fortifications de neige sur le campus; chant d'hymnes patriotiques des deux côtés. Des unités de soldats sont détachées à Montréal pour venir en aide aux constables municipaux et les événements envahissent la Chambre des Communes à Ottawa où Wilfrid Laurier dénonce l'impénitent *Star* et tente de calmer le jeu. À Montréal, Mgr Bruchési fait de même et entreprend une démarche auprès du Principal de McGill, William Peterson qui, s'excusant de le faire en anglais, présente les regrets de McGill. *La Patrie* du 3 mars fait état de ce « traité de paix » et publie les lettres de regrets d'étudiants de McGill. La presse francophone et anglophone rend compte d'un certain apaisement en rapportant que des

³ *La Vérité* de Québec du 10 mars 1900 en fait un bref historique. J'ai consulté *La Patrie* (1^{er} et 14 mars), *La Presse* (2-14), *Les Débats* (4-18), le *Montreal Star* (1^{er}-10), *The Gazette* (2-15) et le *Montreal Herald* (1-7); le spécialiste de la participation canadienne à la guerre des Boërs, Carman Miller, de McGill, évoque rapidement cette émeute, *Painting the Map in Red. Canada and the South African War, 1899-1902*, p. 443-444.

résidences ou des immeubles d'entreprises d'anglophones arborent le drapeau tricolore et que les francophones font de même avec le drapeau britannique.

Invités par les étudiants de McGill à célébrer le passage d'effectifs du régiment de lord Strathcona à Montréal, les étudiants de Laval déclinent poliment et cérémonieusement l'offre d'endosser la guerre impérialiste.

L'avertissement d'un certain Jules Vernier dans *Les Débats* donne le ton : « Si c'est la guerre que vous voulez, vous l'aurez et dure. Si les boers sont trois cent mille, nous sommes trois millions. Nos frères des États-Unis feront cause commune avec nous, et la France dont vous insultez le drapeau, a encore des *Mareuil* prêts à jouer les *Lafayette* sur le sol de la libre Amérique⁴ ».

La voix de l'évêché de Montréal déplore les troubles tout en précisant, à la décharge de McGill, qu'il n'est venu « à la pensée de personnes de mêler le nom de ses directeurs et de ses professeurs aux turbulentes manifestations » de quelques élèves. La revue de l'évêché, *La Semaine religieuse*, insiste sur le fait que les étudiants de l'Université Laval « n'oublieront jamais la démarche du digne président, M. Peterson, ses sympathiques paroles, les regrets sincères qu'il leur a exprimés ». Mais la revue ajoute : « le mal était fait alors » et elle résume les faits avec ces exemples : « Pénétrer dans la cathédrale pour en sonner les cloches, aller dans les bureaux publics et privés pour donner des ordres, et s'attaquer même sans nulle raison à une Université sœur, ainsi que des soldats qui voudraient prendre d'assaut une forteresse, - étaient des actes inconnus jusqu'ici parmi nous, de véritables violations de domicile, contre lesquelles on avait le droit de protester au nom même de la liberté que le drapeau britannique nous garantit⁵ ».

Un Department of Modern Languages

⁴ « Aux Anglais », *Les Débats*, 4 mars 1900.

⁵ « Les troubles à Montréal », *La Semaine religieuse de Montréal*, 10 mars 1900, p. 147-148.

Les « Départements » d'Anglais et de Français existent depuis 1853. À compter de 1896, l'enseignement du français et de l'allemand se fait dans un Département de langues « modernes » où l'on offre aussi des cours d'italien et d'espagnol⁶. Le Bureau des Gouverneurs de l'université commence en 1907 à penser à une consolidation du Département de Français par l'embauche de nouveaux professeurs et la mise sur pied éventuelle d'études de 2^e cycle, « a French atmosphere in Quebec » plaidant en faveur d'une telle initiative. Ce ne sera qu'en 1922 qu'on créera un 2^e cycle en Français et seuls deux professeurs, René du Roure et Lucie Touren, sont autorisés à y être actifs. Un certain scientisme préside à la création d'un cours de phonétique française avec l'objectif « to affect the correct pronunciation of French through physiological methods⁷ ».

Le corps professoral

Entre 1900 et l'année académique 1923-1924, douze professeurs, dont quatre femmes et un Canadien français, assument l'enseignement. Ce sont par ordre d'arrivée : le pasteur Joseph Luther Morin, originaire du Québec et déjà au Département depuis 1892, Leigh R. Gregor, H. Walter, E.T. Lambert, Louise-Marie Milhau, Geneviève Blanquis, René du Roure, Louis Perdriau, mademoiselle G. Grétérin, le pasteur Paul Villard, Lucie Touren (annexes 1 et 2).

Le professeur Gregor et le patriotisme canadien-français

Leigh R. Gregor arrive à McGill avec un doctorat; il est « lecturer » de 1900 à 1905 et sera « Associate Professor » de 1906 à 1911, tout en enseignant le français, à l'occasion, au High School. Il enseigne le français et l'allemand tout comme Walter et Lambert. Il s'inscrit dans la tradition du département en publiant avec un collaborateur le premier tome d'un *Progressive French Reader* en 1890 et un deuxième en 1893. L'anthologie comprend des textes d'une très

⁶ S.B. Frost, *McGill University for the Advancement of Learning*, II, p. 28.

⁷ McGill University, *Annual Report*, 1907-1908, p. 11.

grande variété d'auteurs plus ou moins classiques, selon le motto que les auteurs citent en avant-propos : « je prends mon bien où je le trouve »⁸.

Bien de son temps, Gregor fait une conférence devant la Quebec Literary and Historical Society en avril 1898 sur « The New Canadian Patriotism ». Il récuse un certain type de patriotisme qui ne se retrouverait jamais dans la République Idéale. Depuis le Jubilé de 1897 qui soulignait les 60 ans d'accession au trône de la reine Victoria, un nouveau nationalisme s'exprime avec « a splendid explosion of loyalty and national solidarity ». Aux portes du XXe siècle, Gregor pose à ses auditeurs la question du rôle du Canada : « Why should not Canada play it in to the music of a grand imperial overture ? » Il présente deux patriotismes, un canadien et un britannique qui est aussi impérial et qui incite à hausser les esprits « to the height of a patriotism which would be co-extensive with Anglo-Saxondom itself ». Décivant le Canada par ses ressources, sa double littérature, sa double histoire, il souligne le loyalisme des Canadiens français malgré une littérature « of one idea », une « concentration of national energy on the conservation of national characteristics ». Comme selon le conférencier, il n'y a plus de divisions, il en appelle aux Canadiens français : « We call on the French Canadian to abandon his provincial patriotism, his village pride, to rise to the conception of a Canada which extends from the rock-bound shores of Cape Breton to the land of primroses and larks and open harbours by the far Pacific. » Les Canadiens ne seront pas des « Americans » mais des « Britishers » et il voit « a true British patriot like Sir Wilfrid Laurier takes the initiative in Imperial legislation »; il le voit même « to sitting as representative of a Canadian constituency in the Parliament at Westminster⁹ ».

⁸ H.H. Curtis et L.R. Gregor, *Progressive French Reader*. Part II Containing Selected Pieces, Questions, Notes and Vocabulary. La première partie a bien été publiée; je n'ai pu en localiser une copie.

⁹ L.R. Gregor, *The New Canadian Patriotism*, p. 6, 7, 8, 17, 19, 29, 31.

Le professeur Gregor reprend son propos patriotique devant les membres de l'Alliance française de Montréal en février 1906, co-conférencier ce même soir avec Henri Bourassa.

Gregor affirme sa « conviction que nos deux races marchent ensemble » dans « une entente cordiale », dans une « véritable communauté de sentiments ». C'est à cette enseigne qu'il présente son Département :

Le département français pourrait être – et je crois qu'il l'est – un trait d'union entre les deux races de notre province; il pourrait tenir le public anglais au courant de ce qui se passe au Canada français dans les domaines de la langue, de la littérature et des idées; il pourrait également expliquer aux Canadiens-Français ces aspirations nationalistes qui nous sont aussi chères que le sont aux Canadiens-Français leur nationalité et leurs institutions. Je crois qu'il pourrait même devenir le point de départ d'une organisation composée d'un petit nombre de patriotes déterminés, Français et Anglais, dont le but consisterait à éliminer tout ce qui pourrait causer des froissements entre races, et à préparer, pour ces moments critiques qui surgissent inopinément dans nos rapports, un fonds de tolérance réciproque. [...] On pourrait même formuler une politique de bonne entente qui montrerait à chaque section de notre population ce qu'on a le droit d'attendre d'elle, et ce qui serait injuste de lui demander¹⁰.

Au moment où les milieux nationalistes discutent du projet d'un monument à Octave Crémazie, *Le Nationaliste* d'Olivar Asselin publie un texte de Gregor sur le poète. Celui-ci y propose d'abord d'imiter la littérature américaine, émancipée de la littérature anglaise : « Car on ne s'émancipe pas en littérature comme en politique. En politique, on se grandit par l'indépendance. En littérature, on descend par là au rang de provinciaux. » La littérature ne doit pas être celle d'une seule idée, comme vient de le proposer l'abbé Camille Roy dans un texte programmatique sur la canadianisation de la littérature :

Allons donc ! cesser de lutter et de réagir contre la tyrannie du destin; accepter d'être lu par patriotisme, se borner à un seul thème, ignorer l'immensité, l'inépuisable variété de la vie afin d'atteindre un but politique si noble qu'il soit; renoncer à affronter le seul public qui vaille – tous ceux qui lisent la langue française ! [...] La littérature ne saurait sous peine d'extinction, se résigner à l'état colonial. La langue française ne sera digne de se propager sur le continent américain qu'à la condition d'y représenter ce que la culture

¹⁰ L.R. Gregor, « Les universités canadiennes », p. 1, 4, 8-9.

française produit de plus libre, de meilleur et de plus progressif, d'y être employée par des gens qui pensent et qui donnent à leur pensée une forme supérieure et nouvelle¹¹.

Le professeur de McGill rappelle ce credo esthétique à une jeune auteure française qui vient tout juste d'arriver au Québec, Marie Le Franc : « ne vous laissez pas égarer par ceux qui voudraient vous détourner de votre voie de prédilection et de faire de votre talent une arme de combat dans la guerre pour la conservation des caractéristiques nationales ». Il lui suggère qu'elle n'est pas faite pour faire rimer « gloire » avec « victoire », mais plutôt pour observer sa vie intérieure. Asselin est poli dans son commentaire sur le texte de Gregor, tout en précisant que les écrivains canadiens-français « n'ont pas non plus besoin de désavouer Crémazie pour bien servir leur plus grande patrie¹² ».

Aussi détenteur d'un doctorat, **Hermann Walter** est le seul à être professeur titulaire à la section française du Département de langues modernes entre 1901 et 1922. Tout comme Gregor et le professeur E.T. Lambert, il y enseigne aussi l'allemand et c'est dans ce domaine qu'il se fera connaître par deux ouvrages, l'un sur *Heinrich Heine : a Critical Examination of the Poet and his Works* (1930), l'autre sur *Moses Mendelssohn : Critic and Philosopher* (1930).

Sa carrière au Département s'achève sur une sombre histoire, celle d'un contentieux avec le professeur Joseph Luther Morin, arrivé au Département, on l'a vu, en 1892. Suite à une initiative du fils de Walter de ne pas inviter Morin au Cercle français de McGill, la situation dégénère et aboutit à un procès au civil pour calomnie et un procès au criminel suite à de supposées accusations de menace de meurtre de la part de Walter. Le litige qui prend forme en février 1921 se règle hors cour le 24 octobre 1924. Entretemps Walter a été suspendu et Morin est

¹¹ L.-R. Gregor, « Les idées de Crémazie I et II », *Le Nationaliste*, 24 juin et 1^{er} juillet 1906.

¹² L.-R. Gregor, « Mlle Le Franc jugée par M. Gregor », *Le Nationaliste*, 10 juin 1906; O. Asselin, « La lettre de M. Gregor », *Le Nationaliste*, 10 juin 1906.

sur le point de prendre sa retraite depuis 1920¹³. C'est dans ce contexte que s'opérera une réorganisation du Département qui verra croître l'importance du professeur René du Roure.

Quelques « lecturers » ou chargés de cours

Une première femme entre au Département, Marie-Louise Milhau, d'abord « tutor » au Royal Victoria College [RVC] en 1901 et « lecturer » en Français de 1902-1908. L'y suivent **Geneviève Bianquis**, docteure de l'Université de Paris, aussi tutrice au RVC, chargée de cours de 1910 à 1912 et auteure de *Caroline de Günderode, 1780-1806* (Paris, Alcan, 1910); **G. Grétérin**, tutrice au RVC et chargée de cours de 1913 à 1918; **Lucie Touren Furness**, tutrice au RVC et qui fera une longue carrière au Département de 1919 à 1954¹⁴.

Marie- Louise Milhau fait aussi une conférence à l'Alliance française en mars 1905 sur les jeunes poètes canadiens-français. Elle se dit fière que ce soit un professeur de McGill qui prenne cette initiative, « suivant les principes de progrès que s'est tracée cette université ». Son propos porte essentiellement sur les Soirées du Château de Ramezay et les poètes montréalais. La conférencière décèle cinq genres pratiqués dans cette jeune poésie : une poésie « de circonstance », fréquente, médiocre, « abus qui nous vient d'Angleterre » et qui porte tout autant sur un enterrement de vie de garçon que sur une prise de voile. La poésie « sentimentale », « empreinte d'un mysticisme » où l'amour trouve peu de place et quand il s'y trouve, c'est un amour « indéfini, blanc, où l'amante se confond avec la sœur; on n'y trouve ni l'angoisse qui torture, ni la passion qui affole ». La poésie « descriptive » néglige la nature, la poésie

¹³ Au moins un des deux procès est tenu dans le district judiciaire de Montmagny devant le juge Belleau (1922, dossier 783).

¹⁴ Ses mémoires, *Je me souviens*, sont décevants; on y apprend son enfance au Tonkin, son embauche « au dessert » lors d'une rencontre en France avec sir William Peterson et son mariage avec le docteur A.W. Furness.

« historique et patriotique » est plutôt « abandonnée des jeunes » qui préfèrent la poésie « philosophique¹⁵ ».

Dans la tradition du Département, M.-L. Milhau publie aussi une anthologie de poésie qui fait place à Ronsard, Musset, Hugo tout autant qu'à Paul Déroulède, Béranger et Louis Fréchette (« La Forêt »)¹⁶.

Serait-ce mademoiselle Milhau qu'un ami français des Canadiens décrit ainsi :

« Reconnaissons franchement que dans les carrières libérales il y a peu à faire pour un Français. Les professeurs ne doivent pas se présenter au Canada, à moins d'être appelés dans l'un des postes spéciaux qui s'y trouvent. Nous avons connu une jeune fille de France qui fut, bien des années, professeur de langue et littérature françaises à l'Université anglaise de Montréal : il fallait voir son autorité sur ces jeunes anglais et de quel air elle entraînait, toge courte et barrette plate juchée sur ses cheveux, dans les salles de cours où le silence s'établissait comme par enchantement. Elle descendit de sa chaire, pour épouser, à Paris, un avocat, et il est à craindre qu'elle n'ait été remplacée là-bas par quelque Belge, nationalité de l'un des distingués professeurs de science, nommé depuis quelque peu à cette même Université¹⁷ ».

Louis Perdriau ne sera à McGill que de 1912 à 1915, mais il suivra aussi le chemin de ses collègues dont la presse rend compte des conférences ou des cours. C'est Victor Barbeau, qui le présente comme professeur de littérature française au Collège Royal Victoria, qui rend compte de ses cours sur « la prose lyrique contemporaine », cours qui aborde successivement Sully

¹⁵ Compte rendu de la conférence par Cyrano, « Les Jeunes Poètes Canadiens-Français », *Le Nationaliste*, 2 avril 1905.

¹⁶ M.-L. Milhau, *Choix de poésies. A Collection of French Poetry for Memorizing. Selected for the Use of Schools and Colleges*.

¹⁷ Louis Arnould, *Nos amis les Canadiens. Psychologie et colonisation*, p. 259.

Prudhomme, François Coppée, José-Maria de Heredia, Jean Richepin et la comtesse de Noailles¹⁸.

Lorsqu'il arrive au Département en 1915, le pasteur **Paul Villard** a été fort actif parmi les méthodistes anglophones et francophones. Détenteur d'une maîtrise ès Arts et d'une autre en Théologie, il a publié, entre autres ouvrages, *Preparing the Way. Our French Methodist Institute* qui fait l'historique de cet institut, fondé en 1889, qui fut une suite de la tradition protestante francophone de la Grande Ligne¹⁹. Chargé de cours de 1915 à 1919, « assistant professor » de 1920 à 1923, il devient « associate professor » de 1924 à 1935. Historien de l'Alliance française de Montréal (1902-), son ouvrage est riche d'enseignements sur les relations entre McGill et le mouvement de promotion de la culture française à l'étranger. On y apprend que l'Alliance montréalaise a été fondée à l'invitation du comte des Étangs, qui avait été le délégué du Comité de Paris et, on s'en souvient, le promoteur d'un enseignement de la littérature française à Montréal au moment même de l'arrivée des grands critiques et conférenciers français en 1897. On voit bien que l'Alliance française est identifiée au milieu libéral et anticlérical montréalais (Honoré Beaugrand; le sénateur Béique, époux de Caroline Dessaulles, fille de Louis-Antoine; le sénateur Raoul Dandurand) et québécois (Louis Fréchette). L'Alliance est fort active : en 40 ans, on y présente 406 conférences et les conférenciers canadiens-français y sont nombreux : Josephine Marchand-Dandurand, Madeleine Huguenin, Henri Bourassa, Laurent-Olivier David, Honoré Beaugrand, Gonzalve Désaulniers, Louvigny de Montigny, Jean Charbonneau, Louis Fréchette, Olivar Asselin, entre autres.

Les professeurs Gregor, Milhau, Morin, Villard, le doyen de Droit, le professeur Walton, le principal Peterson y sont associés de quelque façon. Les conférences ont lieu au RVC, aux

¹⁸ *Le Nationaliste*, 8, 15, 22 février et 1^{er} et 22 mars 1914.

¹⁹ P. Villard, *Preparing the Way. Our French Methodist Institute*.

Union et Convocation halls de McGill, au Fraser Institute, signe que l'Alliance propose la culture et la langue française là où celles-ci peuvent attirer des adhérents²⁰.

En 1928, le pasteur-professeur publie un ouvrage au prosélytisme évident : *Up to the Light. The Story of French Protestantism in Canada* dans lequel on trouve un remarquable aperçu de la tradition des colporteurs de bibles protestants. Villard y consigne un historique du French Methodist Institute dont il a été l'une des chevilles ouvrières et confie quelques « personal reminiscences²¹ ».

René du Roure

René du Roure arrive à McGill en septembre 1912 par l'Université Laval à Montréal où, on l'a vu, il a fait conférences et cours de 1909 au printemps 1912. C'est un fils de famille aristocrate, un ancien du Patro catholique de Saint-Sulpice de Paris, un agrégé de lettres et un militaire au titre de caporal (1903). C'est un professeur qui a été confronté à la question de Jules Fournier : « Pourquoi pas un Canadien ? » à la Chaire de littérature française de l'Université Laval à Montréal. Le professeur qui entre sur le campus s'était montré curieux de la littérature canadienne-française, de Crémazie dont il avait fait un sujet de dissertation, de l'intérêt d'une prise en compte du contexte américain pour une littérature qui cherchait à se différencier de la littérature française de la « métropole ».

De 1912 à 1924, du Roure est « associate professor » et il prendra la direction du Département à l'automne 1923, suite aux péripéties de l'affaire Walter-Morin. Il sera en poste au Département jusqu'à son décès en 1940.

²⁰ P. Villard, *Alliance française. Comité de Montréal, 1902-1942*, p. 63 pour les noms des conférenciers canadiens-français. Peu après la fondation de l'Alliance française en France en 1883, les milieux cléricaux canadiens-français dénonçaient ses « visées » anticatholiques et maçonniques; voir les positions de Louis Fréchette en 1893 et 1894, *Satires et polémiques ou l'École cléricale au Canada*, I, p. 577-600.

²¹ P. Villard, *Up to the Light. The Story of French Protestantism in Canada*, p. 127-151, 169-173, 183-192.

Dès le mois d'août 1914 et jusqu'à la fin de la guerre, le professeur de McGill est intégré à la 17^e compagnie du 315^e régiment français d'infanterie. Porté disparu dans la Meuse, il est prisonnier et transféré à Mayence puis à Heidelberg²². Édouard Montpetit qui, en 1913, a connu son frère Henry, tué à la guerre, écrit en 1915 : à côté de lui, « quatre frères ont combattu, suivis dans les batailles par le cœur ému, palpitant de leur noble père. Ils ont fait tout leur devoir. René du Roure, qui fut des nôtres, gît maintenant blessé, derrière les lignes allemandes. Il fut tour à tour repris et perdu par les armées françaises. Il reviendra sans doute reprendre sa place au milieu de nous, le sourire un peu plus triste, le cœur un peu plus vieux; mais avec quel orgueil nous saluerons son retour, lui que la victoire aura grandi et qui aura connu la gloire d'être de la grande lignée des soldats de France²³ ». À son retour à McGill à la rentrée de 1919, du Roure aura été nommé capitaine de réserve.

Avec les professeurs Gregor et Villard qui ont annoncé des couleurs intellectuelles par des interventions sur le patriotisme ou une proximité de l'Alliance française, René du Roure, qui se fait « critique littéraire » à la *Revue moderne* en 1922, s'attaque de plein fouet au symbole même du nationalisme canadien-français en rendant compte d'un roman d'Alioné de Lestres dont on sait alors qu'il est le nom de plume de l'abbé Lionel Groulx, historien et directeur de *L'Action française* de Montréal. *L'appel de la race* est l'histoire d'un héros francophone, Lantagnac, qui choisit de s'angliciser en faisant entre autres son Droit à McGill, en mariant une anglophone protestante et en pratiquant auprès des milieux anglophones d'Ottawa et qui, à l'occasion de la

²² Brigitte Olivier-Cyssau, « René du Roure, Versailles 9 mai 1881-Montréal 15 octobre 1940 ».

²³ É. Montpetit, « Mort au champ d'honneur. Le sergent Henry du Roure », p. 30.

perte des droits scolaires des catholiques francophones de l'Ontario en 1912, reprend du service francophone, « se réforme brusquement »²⁴.

Pour du Roure, le roman à thèse « porte de violentes attaques à ses concitoyens de l'une et l'autre race, et ces attaques sont de nature à contrister de forts honnêtes gens et à faire à la cause qu'il prétend défendre beaucoup plus de mal que de bien ». Il voit bien que ni Sir Wilfrid avec sa « politique de soumission » ni la bourgeoisie anglophone des salons de Montréal n'y sont appréciés. Selon le professeur de McGill, Alosnié de Lestres trahit sa méconnaissance des patronymes aristocratiques sans doute parce qu'il « n'a pénétré dans les salons que par l'escalier de service ». Ses personnages positifs sont tous francophones, ses personnages négatifs anglophones. La consultation incessante par Lantagnac du père Fabien donne l'impression « que le Canadien-français est mené par ses prêtres, *priest-ridden* ! » et que chacune des paroles de ce peu charitable oblat « est une excitation à la haine ». La France n'y est pas mieux traitée que les Anglais; l'Alliance française y est déconsidérée et l'action du roman qui se déroule durant la guerre donne à penser qu'un « vrai nationaliste est fidèle à sa race; mais sa fidélité a ses limites²⁵ ».

Les répliques, plus souvent caustiques que généreuses, ne tardent guère, évoquant le traitement que le professeur reçoit de McGill et le supplément qu'il va chercher comme critique. On estime que le professeur n'a pas de leçons de patriotisme canadien-français à donner, lui fort retenu dans les salons anglais de Montréal : « M. du Roure nous fait savoir qu'il n'ignore pas les

²⁴ Pierre Hébert, avec la collaboration de Marie-Pier Luneau, *Lionel Groulx et « L'appel de la race »*, p. 148-154 et 195-201; Jean-Christian Pleau, « Polémique sur un 'mauvais livre' : *L'appel de la race* de Lionel Groulx », p. 138-159.

²⁵ R. du Roure, « *L'appel de la race*. Critique littéraire », *La Revue moderne*, décembre 1922, p. 8-9; la directrice de la revue, Madeleine [Huguenin], présentera du Roure dans la revue du 14 avril 1922 (« Un beau geste ») et le défendra en février 1923 (« Les injures n'ont jamais rien prouvé »).

salons. Si l'endroit lui va pour faire la cour à nos anglicisateurs et y pratiquer les courbettes et les révérences dont il semble avoir l'habitude, nous lui saurions gré de n'en pas sortir²⁶ ».

Le même jour, dans *Le Devoir*, Léo-Paul Desrosiers répond longuement à quelques affirmations du critique du Roure pour finalement déclarer que « les idées de M. du Roure sur le nationalisme canadien-français ne nous importent peu. Nous pouvons simplement lui répondre que ce n'est pas de ses affaires²⁷ ».

Chicanant sur la « chaire bien dotée » de du Roure et sur les compléments indirects, Jean Bruchesi, homme d'Action française de Paris et de Montréal, éclaire un peu l'incompréhension qui perdure entre Français et Canadiens français : « M. du Roure n'a pas encore saisi, depuis le temps qu'il est au Canada, et ne saisira sans doute jamais le sens de nos luttes. Il n'a pas encore su distinguer notre âme de celle de ses compatriotes. Comment l'aurait-il fait d'ailleurs ? Certes pas en fréquentant les salons anglais et ceux de nos 'snobs anglicisés' ! ». Bruchesi enfonce le couteau : « M. du Roure a-t-il seulement daigné s'apercevoir que nous avons, nous Canadiens français, une vie à nous ? Trop occupé à faire des mamours à nos concitoyens anglais, il n'a pas eu le temps de penser à nous ». Et transposant la situation canadienne-française, il écrit : « Je ne crois pas que M. du Roure eût pensé de la même façon si l'auteur avait été un Français mettant ses compatriotes d'Alsace-Lorraine ou d'ailleurs, en garde contre le danger de l'assimilation, les conjurant de rester fidèles à eux-mêmes et fustigeant ceux qui trahissent, ou fléchissent²⁸ ».

Collaborateur de *L'Action française* de Montréal, l'avocat Antonio Perrault parle de du Roure comme d'un « importé », passé de la catholique et pauvre Université Laval à Montréal à la protestante et riche Université McGill : « Ses prosternements d'aujourd'hui veulent faire oublier

²⁶ Ferdinand Bélanger, « *L'appel de la race* », *L'Action catholique*, 21 décembre 1922, p. 3.

²⁷ L.-P. Desrosiers, « Sur un article de M. du Roure », *Le Devoir*, 21 décembre 1922, p. 1-2.

²⁸ J. Bruchesi, « Un livre que M. du Roure n'a pas compris », *Le Devoir*, 26 décembre 1922, p. 1-2.

ses génuflexions d’hier à. Il le voit flagorner à ses nouveaux maîtres en attaquant les Canadiens français qui ont le sens trop vif des exigences de notre race. Il est de ces Français qui vivant parmi nous demeurent étrangers à nos meilleurs sentiments nationaux et ne s’y intéressent que pour en rire ou les combattre²⁹.  

Asselin, qui travaille au bistouri, connaît et aime la France; il écrit :   Professeur de français à l’Université McGill, M. du Roure a perdu dans ce milieu le sens des proportions. L’essentiel à ses yeux n’est pas tant de conserver à trois millions de Canadiens le droit de parler français, que d’enseigner la langue et la littérature française à une cinquantaine de jeunes *gentlemen* et de jeunes *misses* qui aimeront ensuite la France par-dessus nos têtes, avec un beau mépris pour les *pea-soups* d’Ontario. Dans le particulier, le plus charmant homme du monde.  

Après une allusion ironique au café quotidien que du Roure prend avec Stephen Leacock, il s’explique l’admiration qu’a le premier pour Laurier en comprenant que le Français d’immigration récente à ne s’est pas encore aperçu que sur la fin de sa carrière M. Laurier, renonçant de plus en plus aux balançoires de *Bonn Aunntannt*, se rangeait dans le même groupe parlementaire que Lantagnac. Notre question nationale le dépasse et l’ahurit. Ce n’est pas de sa faute. Regrettons seulement qu’il n’ait pas senti la nécessité – voire la simple convenance – de se tenir à l’écart de débats où il n’entend goutte et dans lesquels rien ni personne ne l’avait mis en cause³⁰.  

Quant au principal intéressé, l’abbé Groulx alias Aloni  de Lestres, il fait dans ses mémoires le récit de ces attaques et cite quelques lettres qui témoignent du fait que à tous les Français du Canada ne jugent pas de la même manière à que le professeur du Roure³¹.

²⁹ A. Perrault,   *L’appel de la race et ses détracteurs*  , *Le Devoir*, 27 janvier 1923.

³⁰ Olivar Asselin, *L’œuvre de l’abbé Groulx*, conférence du 15 février 1923, p. 20-22.

³¹ Lionel Groulx, *Mes mémoires*, tome 2 (1920-1928), p. 88-89, 92-93.

Le contenu de l'enseignement

Les élèves du Département de Français ne sont peut-être qu'une « cinquantaine de jeunes *gentlemen* et de jeunes *misses* », mais ils sont dans la seule université qui offre, à Montréal avant 1920, un enseignement régulier de la littérature française. Cet enseignement est bien structuré et il évolue dans ses composantes. L'université tire des conséquences de son emplacement : « The position which this University occupies in the midst of a very large French-speaking population entails especial obligations on a Department of Modern Languages, at the same time that it provides it with valuable opportunities. » Ces circonstances de lieu marquent l'organisation et le contenu des cours : « In drawing them up, the Département has endeavoured to meet the needs of the Professional men of the Province of Quebec (every student being given the opportunity to learn to speak French fluently), and also to provide for the rigorous maintenance of scientific methods³². »

Le cours de baccalauréat est de quatre ans. La première année est consacrée à la grammaire, à la langue, à la littérature et à la culture françaises. Le premier cours met au programme Molière (*L'avare*), des fables de La Fontaine, trois contes de Daudet; le second couvre différents aspects de la vie en France avec l'*Histoire de France* d'Augé et Petit (Larousse) et différents auteurs : Dumas (pages choisies), Vigny (*Servitude et grandeur militaire*), Flaubert (trois contes). En deuxième année, les étudiants lisent *Pêcheurs d'Islande* de Pierre Loti, *Athalie* de Racine, *Ruy Blas* de Hugo, *La question d'argent* de Dumas. Puis des pages choisies de LeSage et Gauthier, *La Bible de l'Humanité* de Michelet, *Le Marquis de Villemer* de George Sand et utilise l'*Histoire de France* de Victor Duruy.

³² Le propos est annuellement repris au tout début de la présentation des exigences académiques du Département dans l'annuaire de l'université; ici, *Calendar* (1900-1901), p. 78-79.

En troisième et quatrième années, les cours se donnent en français. En troisième, on couvre la poésie lyrique, le théâtre médiéval, la littérature des 16 et 17^e siècles, « l'esprit français » dans la littérature et sa survivance dans la littérature canadienne-française. On lit *Le Cid* de Corneille, *Esther* de Racine, *Le Misanthrope* et *Le Bourgeois gentilhomme* de Molière, *l'Art poétique* de Boileau, *l'Oraison funèbre du prince de Condé* de Bossuet et des fables de La Fontaine.

La quatrième année, qui offre un programme Honours pour étudiant avec un dossier au-dessus de la moyenne, est consacrée à l'histoire de la langue et à la philologie, à la littérature – on utilise les histoires de Lanson et Lintilhac et à la lecture d'un nombre impressionnant de textes qui vont de Pascal (*Lettres provinciales*, lettre XIV) et Fénelon (« Lettre à l'Académie française ») à Maupassant (contes choisis), à Renan (pages choisies), à Zola (*La débâcle*) en passant par Lamartine (*Méditations*)³³.

Les œuvres des auteurs au programme changent souvent et on demande aux étudiants de faire des lectures estivales préparatoires à l'année suivante. En 1903-1904, la littérature des 18^e et 19^e siècles apparaît avec, entre autres auteurs, Rousseau, Voltaire, Balzac. En 1908-1909, Hugo, Musset, Rostand prennent de l'importance au programme. En 1910-1911, *l'Histoire de la littérature française* de René Doumic est en usage et Zola, Anatole France, Brunetière et Paul Bourget figurent parmi les auteurs à lire. En 1915-1916, un cours de français commercial est offert et s'y en ajoutera un deuxième en 1921-1922, cours qui se donne avec l'ouvrage *French Commercial Correspondence* de Janau³⁴.

Une importante restructuration du programme est faite en 1916-1917. Les intitulés de cours se précisent : French Language, French Science Readings, French Commercial Course,

³³ *Calendar* (1900-1901), p. 78-83.

³⁴ Successivement, *Calendar* (1903-1904), p. 93, (1908-1909), p. 108. (1910-1911), p. 131, (1915-1916), p. 119, (1921-1922), p. 145.

French Literature : General Course to the End of the Seventeenth Century, Mediaeval French Literature and Philology, l'histoire du roman en France³⁵.

Les premiers mémoires de Maîtrise en littérature française

La Maîtrise (M.A.) est offerte pour la première fois en 1914-1915; elle n'est pas offerte de 1915 à 1919, mais l'est de façon continue à compter de 1919-1920. La scolarité comprend les aspects suivants : la littérature comparée, la versification (histoire et technique), le mouvement réaliste dans la seconde moitié du 19^e siècle, l'histoire de la langue française depuis le 16^e siècle, l'histoire de la comédie en France et des exercices pratiques³⁶.

Le premier mémoire en littérature française est déposé en 1906, le second en 1909 et huit, au total seront présentés de 1906 à 1923 dans un programme *ad hoc*, sans doute, avant 1914. Cinq des huit auteurs sont des femmes dont les travaux ont été dirigés par les professeurs Morin, Walter et du Roure. Les mémoires portent sur Nerval, Gautier, Villon, Molière ou l'Orient musulman dans la littérature française. Si aucun mémoire n'a un auteur canadien-français comme sujet, un étudiant canadien-français, J.-A. Tremblay, rédige un mémoire sur Zola naturaliste³⁷.

French Summer School

À l'initiative du directeur du Département de langues modernes, Hermann Walter, on crée en 1904 une French Summer School animée par des « personalities from France ». L'École française d'été prend un premier envol en 1910 grâce à un comité de coordination composé de Walter, de mademoiselle Hurlbatt et du doyen Dale. En juillet, 15 professeurs et chargés de cours y encadrent plus de 70 étudiants. Si bien que celles et ceux qui ne peuvent aller

³⁵ *Calendar* (1916-1917), p. 155-157.

³⁶ *Calendar* (1914-1915), p. 133-134.

³⁷ Voir les annexes 4 et 6 et l'histogramme 4.

à Paris trouveront à Montréal un « centre of really continental importance³⁸ ». En 1912-1913, les « French Holiday Courses » - est-ce l'École française d'été ? – se donnent à Macdonald College du 3 au 23 juillet à une centaine d'étudiants venant majoritairement des États-Unis³⁹.

En 1922, c'est à un lieu de rencontre avec pignon sur rue qu'on pense. À une réunion de l'University Corporation, on a soulevé la question de la « desirability of paying special attention to the study of French at McGill » et le principal sir Arthur Currie forme un comité « to consider the means of accomplishing this end ». Le comité est constitué du juge Surveyer, de Lady Gouin, de Lady Drummond, d'Eugène Lafleur, du professeur Gregor, d'un monsieur Barclay et du Consul de France à Montréal, M. Naggrar. Conscient de la présence continentale de Montréal, le comité envisage « a hostel where only French would be spoken », un enseignement pour les professeurs de High Schools, des conférences et des voyages et bourses en France pour les étudiants. En juin 1923, G.W. Stephens offre the Dorchester Homestead en location pour un dollar et les taxes. Le projet achoppe car en 1931 du Roure plaide encore pour le projet d'une « Maison française » à McGill⁴⁰.

³⁸ S.B. Frost, *McGill University for the Advancement of Learning*, II, p. 30-31; McGill University, *Annual Report*, 1910, p. 10-11. Les documents relatifs à l'École française d'été se trouvent aux MUA, RG32, cont. 53, files 2016 à 2021 et dans RG2, cont. 92, file 2624.

³⁹ McGill University, *Annual Report*, 1912-1913, p. 32-33.

⁴⁰ MUA, « Report of the Chairman of the Department of Romance Languages regarding the necessity of a French House », [mars 1943], RG32, cont. 53, file 1998.

Chapitre 5 : Les directorats de René du Roure (1923-1940) et de Jean-Louis Darbelnet (1940-1946)

L'appellation du Département connaît son dernier changement en 1936. De Department of Modern Languages qu'il était depuis le début et qui l'associait à l'unité d'allemand, laissant au Department of English son évidente autonomie, il devient Department of Romance Languages en 1922 pour connaître son appellation actuelle, Department of French Language and Literature en 1936¹. L'appellation recouvrait bien l'importance de l'enseignement de la langue française aux anglophones de Montréal, du Canada et des États-Unis, en particulier dans le cadre de la French Summer School, de l'École française d'été.

Le nombre des inscriptions est important en 1931-1932 : 289 étudiants en première année de baccalauréat et 482 pour les autres cycles pour un total de 771 étudiants. Ce nombre passera à 675 l'année suivante².

Le corps professoral

René du Roure, arrivé à McGill en 1912 par la filière des conférenciers français invités depuis 1897 par la Faculté des Arts embryonnaire de l'Université Laval à Montréal, devient Directeur du Département de langues romanes en 1923. La nouvelle appellation vient de la séparation des départements d'allemand et de français, postérieure au contentieux entre les professeurs Walter et Morin. Du Roure est aussi Directeur de l'École française d'été (French Summer School) et actif sur tous les fronts : conférence « On Snobbery », le snobisme étant présenté comme une vertu d'ambition et non pas seulement un vice; près d'une dizaine prestations à « L'Heure provinciale » de la station de radio de CKAC entre 1934 et 1937 sur la

¹ Senate Minutes, 51, January 15th, 1936, MUA, RG2, c 92, f 2622.

² *Annual Report*, 1932-1933, p. 53-54; *ibidem*, 1933-1934, p. 32.

littérature³; intérêt pour le théâtre à Montréal⁴, enseignement soutenu de plusieurs cours, direction de nombreux mémoires de maîtrise.

Son décès subit le 5 octobre 1940 suscite d'importants hommages dont celui du Principal F. Cyril James qui souligne le patriote en lui : « René du Roure is one of the casualties that have resulted from the German occupation of France. Those who have known him well saw, during the last few months, the terrible depression that had come upon him whenever the thought of the country that he loved so dearly, the country that he had defended valiantly from 1914 to 1919. France was a spiritual home forever present in his thoughts and he brought to colleagues and students at McGill an enthusiasm for all those things that are the heritage of his country⁵. » Son ami Stephen Leacock souligne aussi la carrière militaire du « Capitaine du Roure », son emprisonnement en Silésie durant la Première Guerre mondiale et l'amitié qui liait du Roure au Général Arthur William Currie, héros de la guerre de 1914-1918 et Principal de McGill de 1920 à 1933⁶.

Entré au Département en 1915, le pasteur méthodiste Paul Villard y enseignera jusqu'en 1935. Sa correspondance avec le Principal Currie fournit un aperçu des conditions de travail des professeurs. En 1921, son salaire est de \$3000.00, inférieur à celui de jeunes professeurs d'écoles publiques de Westmount. Il faut noter que Villard a des diplômes essentiellement en Théologie et qu'il ne dirige pas de travaux au Deuxième cycle⁷.

³ Renseignements aimablement fournis par Marie-Thérèse Lefebvre, musicologue à l'Université de Montréal et membre de la Société des Dix; Paul Dumas, dans « René des Roys du Roure et le snobisme », *Le Quartier latin*, 30 janvier 1930, considère le snobisme comme « une des mauvaises formes de l'orgueil » et « la laide exploitation de l'hypocrisie et de la bêtise sociale ».

⁴ R. du Roure, « Souvenirs qui meurent », *La Presse*, 18 mars 1933. Renseignement fourni par M.-T. Lefebvre.

⁵ « Prof. Rene du Roure dies suddenly », *The McGill News*, vol. XXII, no. 24, 1940-1941, p. 54.

⁶ S. Leacock, « In Memory of René du Roure », *The McGill News*, vol. XXIII, no. 1, 1941-1942, p. 18-20.

⁷ Paul Villard au Principal Currie, 7 mars 1921, MUA, RG2, acc. 0000-0641.

Au Département depuis 1919, la professeure Lucie Touren Furness sera nommée Professor Emerita en 1966. Un mémo de 1940 fait état d'une question récurrente à propos de la réalité francophone de McGill : « At the same time I pointed out that American parents and students are always scared that in Canada they will acquire a French-Canadian accent. Mme Furness has talked to Mr Brinton at great length about this and I think he understands the situation. » Sur un autre aspect, le correspondant ajoute : « I also spoke of the difficulty of finding 25 or 30 homes of intelligent, well-educated French-Canada people where these students might live while they worked at the University. » Sur le document, une personne aux initiales « DM » commente : « He doesnt want French Canadians and there are Parisian families here and used by us for years available⁸ ».

Chargé de cours à l'University of Glasgow en 1923-1924, **Régis Messac** (1893-1945) fera un court séjour au département, de 1924 à 1929. Avant son arrivée à McGill, Messac avait publié dans de nombreuses revues (*Revue de littérature comparée*, *la Science moderne*, *le Progrès civique*, hebdomadaire parisien de gauche). Un de ses domaines d'intérêt concernait les échanges littéraires entre la France et les États-Unis, en particulier l'influence de Fenimore Cooper en France, les influences françaises dans l'œuvre d'Edgar Poe, Anatole France vu par les Américains. L'année de son retour en France, précipité par le décès d'un fils dans des circonstances tragiques, sa thèse, faite sous la direction de Fernand Baldensperger sur *Le 'detective-novel' et l'influence de la pensée scientifique*, paraît chez Champion.

Messac est aussi l'auteur d'un roman satirique, *Smith Conundrum*, écrit en 1931 et publié presque confidentiellement en 1942. La scène se passe dans le Department of Romance Language de McGill et les personnages du roman qui s'activent sous des noms fictifs sont en fait

⁸ Signataire au nom illisible [« inter-department correspondence »] au Principal Currie, 22 novembre 1940, MUA, RG2 acc. 0000-0641.

des professeurs du département ou des administrateurs de l'université. Le vicomte des Boys de la Tour (René du Roure), le père Dubois (pasteur Paul Villard), l'érudit Werther (Hermann Walter), mademoiselle Gelb (Lucie Touren Furness), Ribassier (Lawrence Bisson) portent une analyse de la vie dans une université américaine et vaut le détour comme clin d'œil⁹. Messac fera ensuite carrière à Montpellier, entrera dans la Résistance et mourra dans le camp de concentration de Gross-Rosen en 1945.

Louis D'Hauterive a fait son mémoire de maîtrise à McGill en 1929 sur la crise d'adolescence dans le roman français depuis 1914, et sous la direction du professeur de Roure. On le présentera comme « diplômé ès Lettres Philosophie » de l'Université de Paris. Il est chargé de cours (*lecturer*) à compter de 1926, assistant professeur de 1930 à 1958, puis professeur associé de 1958 à 1960. Habilité à enseigner au Deuxième cycle en 1932, il dirige son premier mémoire en 1939 et servira dans l'armée de 1943 à 1946¹⁰. En 1929, il publie avec F. Herry, secrétaire général de l'exposition permanente française à Montréal, *Le Canada d'aujourd'hui, son industrie*¹¹.

Polygraphe comme D'Hauterive, **George Édouard Lemaître**, agrégé de l'Université française et docteur ès Lettres, entre au Département comme assistant professeur en 1930 et devient professeur associé en 1931. Il est habilité aux études de Deuxième cycle en 1933. Durant son passage à McGill, il publie deux ouvrages en 1931, l'un sur une grande forêt anglaise – le

⁹ Régis Messac, *Smith Conundrum*, Paris, Éditions Ex Nihilo, 2010, réédition avec une préface de Marc Angenot et une postface de Robert Michel, ex-archiviste de McGill. Un autre roman, *Leur âme*, de Jean-Chauveau Hurtubise comporte des allusions au moins nominales à du Roure. La fille, Claude de Roure, d'un banquier Sir Georges de Roure, a comme précepteur Georges Derval, intéressé par la psychologie de la femme contemporaine. Récemment trahi par une femme, Germaine Monnier, Derval tombe amoureux de Claude.

¹⁰ Principal James à Général commandant de la Mission française à Washington, 30 juillet 1945; Colonel V.M. Morizon, Mission militaire française aux États-Unis, 9 août 1945, MUA, RG@, acc. 0000-0641.

¹¹ L'ouvrage en est un d'informations sur l'agriculture, l'industrie, le commerce, les transports et les communications.

Weald – et l'autre sur l'économie de la Nouvelle-Écosse. L'étude qu'il fait paraître en 1938 sur quatre romanciers français est datée de McGill avec remerciements au Doyen Hendel et au Directeur du Département d'Histoire, C.E. Fryer. Après son départ pour un poste à Stanford, il publie des ouvrages sur André Maurois (1939), sur la présence du cubisme et du surréalisme dans la littérature française¹² et sur Beaumarchais (1949)¹³.

On sait peu de choses de mademoiselle C. Henry successivement chargée de cours (1931-1934), assistante professeure (1933-1938) et habilitée aux études de Deuxième cycle à compter de 1935. Malgré certaines affirmations, Robert Rumilly, arrivé au Québec en 1928, n'a pas été professeur à McGill en 1931. Son nom n'apparaît pas à l'Annuaire de McGill, tout comme Marie Le Franc, Prix Femina en 1927. Dans le cas de Rumilly, se serait-il agi d'un engagement ponctuel dont l'ouvrage, *Littérature française moderne* (1931), serait une retombée ?

Hélène Larivière est alors avec Lucie Touren Furness la seule professeure féminine avec permanence. Élève de l'École normale supérieure de Sèvres (1926-1929), docteur de l'Université de Paris (1928), agrégée (1929), elle poursuit des études à Bryn Mawr College (1929-1930) avant d'enseigner aux lycées de Limoges, du Mans et de Nice et le français à l'Université de Belfast en Irlande. Mariée à un Canadien en 1953, elle commence sa carrière au Canada à l'Institut pédagogique de Montréal et entre à l'École d'été de McGill en 1937. Chargée de cours (1939-1943), assistante professeure (1944-1947), professeure associée (1947-1964), elle sera professeure de 1964 à son départ à la retraite en août 1970. H. Larivière aura peu publié, mais elle

¹² *Le Weald des comtés de Kent, Surrey, Sussex, Hampshire. Étude de géographie économique et humaine; Vie économique de la Nouvelle-Écosse; Four French Novelists. Marcel Proust, André Gide, Jean Giraudoux, Paul Morand; From Cubism to Surrealism in French Literature*, daté de Stanford University et publié à Harvard University Press en 1941.

¹³ Doyen C.W. Hendel au Principal Lewis Williams Douglas, 13 juin 1938, MUA, RG2, c 92, f 2622.

dirigera quelque 25 mémoires dont ceux de futurs professeurs du Département (N. Lenoir, R. McGillivray, G. Mentra, I. Starosta) et la thèse de doctorat d'Éva Kushner.

Remplaçantes de professeurs français partis au service militaire et activement recrutées par le Doyen et le Principal, de nombreuses femmes seront chargées de cours durant la guerre : M.-J. Pechmeja, Françoise Laurent, Madeleine Bodier, Madeleine Francès, Madeleine Baratte, Norah M. Lenoir, W.P. Ross.

L'arrivée de Jean Darbelnet

Après des tractations qui commencent en janvier 1939, mais que la guerre complique et ralentit, **Jean Darbelnet** arrive au Département en octobre 1940, avec une évidente urgence suite au décès du Directeur du Roure¹⁴. Darbelnet est en zone non occupée lorsque l'offre lui est faite et les contrôles aux frontières canadiennes sont tatillons, au dire du Doyen Hendel, car on questionne longuement des gens dont on n'est guère certain de la bonne foi¹⁵. Darbelnet assumera la direction du Département de 1940 à 1946. Agrégé d'Anglais de la Sorbonne, il a été assistant professeur de français à l'University College of Wales à Aberyswyth, à l'University of Edinburgh et à l'University of Manchester. Professeur d'anglais dans les lycées de Brest, du Havre et à Condorcet à Paris, il entreprend un enseignement du français aux États-Unis, d'abord à Bowdoin College dans le Maine en 1936, puis à Harvard et à Radcliffe en 1938-1939. C'est là que McGill va le recruter après bien des aléas dus à la guerre et l'assurance que son départ précipité ne donnera pas l'impression qu'il ne s'acquittera pas de ses devoirs militaires. Professeur associé (1939-1944) et habilité à diriger des mémoires, puis professeur (1945), il a la responsabilité de l'École française d'été et l'Université le mandate pour organiser des cours du soir en traduction.

¹⁴ Doyen C.W. Hendel à J. Darbelnet, 16 février 1939; Darbelnet à René du Roure, 25 février 1939; Hendel à Darbelnet, 20 et 30 mars 1939, MUA, GR32, c 53, f 1998.

¹⁵ Doyen Hendel à Darbelnet, 6 juin 1940; Darbelnet au Principal James, 19 novembre 1940; James à Darbelnet, 21 novembre 1940, MUA, RG2, c 92, f 2622.

Il quitte McGill en septembre 1946 après avoir accepté un Directorat à Bowdoin College (1946-1962) où il avait fait sa première expérience de professeur aux États-Unis.

Il revient au Québec, à l'Université Laval où il enseignera la linguistique différentielle jusqu'à sa retraite en 1975.

C'est d'ailleurs après son départ de McGill qu'il publie la majorité de ses ouvrages, chez des éditeurs montréalais ou français : *Stylistique comparée* (1958), *Regards sur le français actuel* (1963), *Every Day English : Book I* (1963), *Pensée et structure : cahier d'exercices* (1969), *Le français en contact avec l'anglais en Amérique du nord* (1976), *Langue et société* (1977), *Dictionnaire des particularités de l'usage* (1988). Un ouvrage d'hommage paraît chez Didier en 1988 : *Le français en contact avec l'anglais. En hommage à Jean Darbelnet*, sous la direction de Maurice Pergnier. En 1990, Bordas publie *Words in Context: a Practical Guide to the Vocabulary of Perception and Movement in English*¹⁶.

L'enseignement au premier cycle

La réforme de 1916-1917 prévaut toujours, mais il est évident que l'arrivée de René du Roure à la direction du Département donne à celui-ci une remarquable impulsion. La présentation matérielle même de l'annuaire de l'Université traduit un professionnalisme qui ressemble déjà à celui qui prévaudra tout au long du vingtième siècle. L'accent est à la modernisation et à une ouverture à la littérature contemporaine.

La littérature française des 18^e et 19^e siècles est dorénavant de plein titre au programme de même que l'histoire du théâtre¹⁷. L'arrivée de Régis Messac apporte aussi du tonus à

¹⁶ Geneviève Mareschal, « Jean Darbelnet l'homme, sa pensée et son action », p. 145-150. On trouve la bibliographie des écrits de J. Darbelnet dans l'ouvrage d'hommage qui lui est offert en 1988, p. 57-63. Un fonds d'archives J. Darbelnet (P346) se trouve au Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

¹⁷ McGill University, *Calendar* (1923-1924), p. 173-174; le lecteur saura que l'annuaire précise chaque année les auteurs et les œuvres au programme.

l'enseignement; il partage avec madame Touren Furness le cours sur le 19^e et le 20^e siècle qui comprend des contes de Flaubert, de Maupassant, *Le Petit Chose* de Daudet, *Le livre de mon ami* d'Anatole France, *Un disciple* de Paul Bourget, *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand et *Colette Baudoche* de Maurice Barrès¹⁸. L'année suivante, Messac offre un cours sur Balzac et le cours sur le 19^e est reformaté : un premier cours va jusqu'à 1848 et il est assuré par R. Messac, l'autre couvre 1848 jusqu'à la période contemporaine. En 1928-1929, on offre deux cours nouveaux : la France moderne, institutions politiques et sociales et politique intérieure et extérieure, puis le mouvement des idées dans la France moderne¹⁹.

Au tournant de la décennie 1930, le professeur Lemaître enseigne un « Survey of Contemporary French Literature » et le cours général sur la littérature française en deuxième année fait une place au roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon²⁰. En 1933-1934, les professeurs du Roure et Touren Furness se partagent un cours sur la « Short Story in French Literature » qui porte surtout sur le conte²¹.

Jean Darbelnet arrive au Département en 1940 et y fait immédiatement sa marque avec des cours sur la composition, sur « Geography and Social Ideas of Modern France » et, en troisième et quatrième années, sur la stylistique. Darbelnet est au service militaire en 1940-1941, mais de retour l'année suivante et introduit un premier cours de « French Civilization²² ». En 1943-1944 et l'année suivante, l'annuaire prend toujours soin de préciser que le professeur d'Hauteserve est au service militaire²³.

¹⁸ McGill University, *Calendar* (1925-1926), p. 182.

¹⁹ McGill University, *Calendar* (1926-1927), p. 188-189. (1928-1929), p. 211.

²⁰ McGill University, *Calendar* (1931-1932), p. 222; (1932-1933), p. 167.

²¹ McGill University, *Calendar* (1933-1934), p. 158.

²² McGill University, *Calendar* (1939-1940), p. 201 et 203; (1940-1941), p. 284; (1941-1942), p. 286.

²³ McGill University, *Calendar* (1943-1944), p. 285; (1944-1945), p. 285.

Les exigences pour le programme « Honours » se précisent en 1930-1931 tandis que le Département maintient son approche pédagogique de l'examen oral qui vaut 50% de la note globale²⁴.

L'enseignement au deuxième cycle

On se souviendra qu'un premier mémoire de maîtrise avait été déposé en 1906 et qu'un premier enseignement de deuxième cycle est offert depuis 1914-1915 de façon plus ou moins continue. À compter de 1919-1920, cet enseignement est plus fréquent et à compter de 1922, la Faculty of Graduate Study devient une composante organisationnelle du département. Chaque année, les professeurs habilités à diriger des mémoires et des thèses sont désignés : du Roure (1922), Lucie Touren (1923), Régis Messac (1926), Louis D'Hauterves (1931), Georges-Édouard Lemaître (1933), mademoiselle C. Henry (1937), madame P.L. Larivière (1939), Jean Darbelnet (1941).

L'enseignement couvre les aspects suivants : la littérature comparée, la versification (histoire et technique), le mouvement réaliste dans la seconde moitié du 19^e siècle, l'histoire de la langue française depuis le 16^e siècle, l'histoire de la comédie en France et des exercices pratiques. On y ajoute le théâtre français, un séminaire sur Victor Hugo tandis que le cours sur la versification disparaît²⁵. En 1926-1927, le professeur Messac innove avec un cours de méthodologie tandis que sa collègue Touren Furness offre un séminaire sur le théâtre français contemporain, elle qui introduira les romanciers français contemporains trois ans plus tard²⁶. Au semestre d'automne 1932, un séminaire sur Maupassant est offert et au semestre d'hiver 1933, le séminaire porte sur Leconte de Lisle et un autre explore la société française dans ses rapports

²⁴ McGill University, *Calendar* (1930-1931), p. 217; (1926-1927), p. 188-189.

²⁵ McGill University, *Calendar* (1923-1924), p. 411; (1924-1925), p. 438; (1925-1926), p. 441.

²⁶ McGill University, *Calendar* (1926-1927), p. 453; (1931-1932), p. 222.

avec la littérature²⁷. Touren Furness, qui avait introduit les romanciers français contemporains, propose un séminaire sur le théâtre en France entre 1914 et 1936²⁸. Pendant la guerre, le professeur Darbelnet donne un séminaire sur la critique littéraire et un autre sur la traduction et madame Larivière aborde Montaigne²⁹.

Les mémoires de maîtrise

Aucune thèse de doctorat n'est déposée au Département entre 1923 et 1946. Par contre, 96 mémoires de maîtrise le sont à un rythme annuel qui varie d'un mémoire à 12 (1942) (voir annexes 4, 6 et 7 et histogramme 4). René du Roure assume la majorité des directions, mais au fil de leur arrivée, les professeurs Touren Furness, Messac, Lemaître, Darbelnet et Larivière partagent cette responsabilité. Louis D'Hauterive qui fait un mémoire en 1929 en dirige un en 1939. La codirection est assez fréquente avec des professeurs du Département d'Anglais ou avec le professeur Dombrowski de l'Université de Montréal.

La diversité des sujets abordés dans les mémoires est remarquable et les sujets non français fréquents. On remarque une évidente curiosité pour la vie littéraire et intellectuelle ou le fait français aux États-Unis : la vie intellectuelle des noirs en Caroline du Nord, les perceptions de la France dans le roman américain et vice-versa, Washington Irving et la France, la réception d'Edmond Rostand ou de Guy de Maupassant aux États-Unis, les auteurs français dans l'enseignement, la survivance française en Nouvelle-Angleterre et en Louisiane.

L'intérêt des professeurs et des étudiants pour la culture et la littérature canadiennes-françaises est aussi important. On compte une douzaine de mémoires portant sur les origines du journalisme canadien-français, l'anglicisme dans des quotidiens, le théâtre français à Montréal entre 1878 et 1931, l'École littéraire de Montréal, le roman historique, l'histoire dans la poésie,

²⁷ McGill University, *Calendar* (1921-1932-1933), p. 467.

²⁸ McGill University, *Calendar* (1936-1937), p. 421.

²⁹ McGill University, *Calendar* (1941-1942), p. 773; (1942-1943), p. 773; (1944-1945), p. 774.

les historiens, les contes et les légendes, la survivance française en Nouvelle-Écosse et au Nouveau Brunswick, le Canada dans l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer, Marie Le Franc romancière de la Bretagne et du Canada.

McGill French Summer School

L'École française d'été de McGill date de 1904 alors qu'elle est modestement mise sur pied à Macdonald College. Relancée en 1914, son développement est compromis par la guerre. Ce n'est qu'en juillet 1922 et en raison des « untiring efforts » de René du Roure qu'elle prend un essor irréversible, sous le contrôle du Department of Romance Languages. Axée sur une pédagogie de l'immersion, l'école offre évidemment l'enseignement de la langue française, mais elle est un milieu où tout se passe en français, des repas aux visites au Musée des Beaux-Arts ou à la Pâtisserie Saint-Denis en passant par la lecture de *La Presse*. McGill capitalise sur le milieu francophone de Montréal pour présenter l'école au Canada et aux États-Unis en rappelant que les étudiants qui se réinscrivent avouent « had never before eaten, lived and breathed in French³⁰ ». Mais quel français ? Là comme au département même, la question est récurrente et le rapport annuel de l'Université précise à propos des autres écoles et de l'École d'été : « In many cases, moreover, their instructors have not been of French birth and have not been able to speak French with the proper pronunciation and accent. The McGill plan of having its French teaching staff only natives of France cannot be too highly commended³¹ ».

L'école et l'Université ont, à de rares exceptions près, suivi cette politique en engageant des chargées de cours du Département (Madeleine Bodier, Madeleine Frances, Norah Lenoir, madame W.B. Ross); des professeurs français ou suisses ou américains : Simone David (Lycée français de New York), Jean Houpert (University of Toronto), Louis Allard (Emeritus, Harvard),

³⁰ « Impressions of the French Summer School », *The McGill News*, vol. 3, no. 4, 1921-1922, p. 20.

³¹ McGill University, *Annual Report*, 1922-1923, p. 85.

Eugène Joliat (University of Iowa), mademoiselle E. Gartland (Radcliffe College), Robert G. Mahieu (Kansas University) qui vient de publier un *Sainte-Beuve* aux États-Unis chez Princeton University Press; des professeurs anglophones de français de Montréal : madame A. Gyger (Weston School), mademoiselle W. Juge (Trafalgar School); quelques professeurs canadiens-français : Victor Barbeau (Université de Montréal), Idola Saint-Jean (Extension Committee, McGill³²).

L'inscription des étudiants varie entre 230 (1931) et 162 (1945) dont 126 femmes (77%) et 75 étudiants des États-Unis³³ (46%). L'École a ses quartiers au Royal Victoria College et ensuite à Douglas Hall.

La qualité du corps professoral explique que les cours suivis puissent être crédités au programme de maîtrise du département. Le baccalauréat est requis pour être admis à l'École. Les quatre sessions comprennent respectivement 5 cours, 4, 3, 2 et il s'agit de cours de trois heures. Une session peut être faite en France ou dans une autre école d'été³⁴.

La concurrence rejoint l'École française d'été de McGill durant la guerre. L'University of Western Ontario met son école sur pied à Trois-Pistoles et l'Université Laval a aussi la sienne. Suite à la découverte que la Fondation Carnegie a offert \$7,500.00 à l'École d'été de Trois-Pistoles, le professeur Darbelnet, directeur du Département, attire l'attention du Principal James sur la chose et sur l'intérêt de démarches dans le même sens. La question se pose d'une attention

³² Doyen C.W. Hendel au Principal James, 3 février 1940; Doyen Cyrus Macmillan au Principal James, 9 mars 1943; Jean-Louis Darbelnet au Doyen Macmillan, 1^{er} mars 1944; même au même, 11 avril 1945; à nouveau, les documents relatifs à l'École française d'été se trouvent aux MUA, RG32, cont. 53, files 2016 à 2021 et dans RG2, cont. 92, file 2624. En 1927, des Montréalais y enseignent (l'historien d'art Jean-Baptiste Lagacé, madame Charles Maillard, épouse de l'École des Beaux-Arts de Montréal, Idola Saint-Jean, journaliste et féministe) ainsi que la romancière française Marie LeFranc qui est du groupe à quelques occasions.

³³ « The French Summer School », *The McGill News*, vol. 12, 1931, p. 55; J.-L. Darbelnet au Principal James, 10 juillet 1945, MUA, RG2, acc. 0000-0641.

³⁴ McGill University, *Calendar*, 1926-1927, p. 454; 1933, p. 443; 1938, p. 443-444.

plus grande à donner au Canada français, même si une telle orientation est susceptible de créer de la concurrence avec Laval, bien pourvue en la matière et Darbelnet observe : « it is true that more interest has been shown in French Canada on this continent since the last three years. The fall of France may have been partly the cause of it, and if so, those who are interested in French culture are likely to turn again to Europe after the war³⁵. » L'idée d'une demande d'aide à la Fondation Rockefeller est lancée par le Directeur qui obtient un budget *ad hoc* pour d'abord faire valoir l'École comme institution canadienne. Il écrit au Principal : « It is felt that in this way the School would enable teachers from all over Canada to become acquainted with the French-Canadian point of view and to interpret it to their own students and other members of their community. Such a scheme would foster mutual comprehension and would be a notable contribution to Canadian unity³⁶. »

En 1942, McGill explore la possibilité d'une aide financière auprès de la Fondation Rockefeller. Le directeur associé de la Fondation, John Marshall, rappelle que c'est un des objectifs de la fondation que de faciliter l'apprentissage des langues modernes, besoin que la guerre rend de plus en plus pressant. De l'avis du spécialiste de la fondation, M. Berrien, l'apprentissage des langues doit être autant culturel que littéraire et tout organisme subventionné doit préciser ce que sera sa contribution originale à l'enseignement d'une langue. Marshall écrit : « Insofar as an outsider has a right to draw conclusions, I have come to feel that a wider recognition of French as one of the two languages of Canada would constitute a psychological gesture toward French Canada and might well have consequences out of all proportion to what would ordinarily be expected. But again with my particular set of prejudices, I wonder if that

³⁵ J.-L. Darbelnet au Principal James, 13 novembre 1942 et 20 mai 1943, MUA, RG2, acc. 0000-0641.

³⁶ J.-L. Darbelnet au Principal James et copie au Doyen Macmillan, 24 juin 1943, MUA, RG2, acc. 0000-0641.

outcome would be so likely an achievement in a school in which the emphasis is placed on Parisian French. » Informé des tensions au Québec avec la conscription d'avril 1942, le directeur associé se demande s'il ne serait pas souhaitable que « your University [...] take a positive stand on this matter and assert in its teaching the respectability of Canadian French³⁷ ». Il ne semble pas y avoir eu de suite à ce projet.

³⁷ J. Marshall au Principal James, 14 juillet 1943; voir aussi du même au même, 19 janvier 1944, MUA, RG2, acc. 0000-0641.

Chapitre 6 : Les directorats de Jean Launay (1947-1965) et de Georges-Paul Collet (1966-1970)

La prospérité économique, l'effervescence culturelle et le saut dans la consommation caractérisent l'immédiat après-guerre. Le premier signe momentané de décollage des inscriptions dans la Faculté des Arts date de 1945, mais une légère baisse des effectifs dure une dizaine d'années. La véritable remontée s'effectue de 1955 à 1965 et le niveau de 1975 se maintient à celui de 1965. La demande est impérative et explique l'embauche dans le Département et l'envol des études de deuxième et de troisième cycle¹.

Le corps professoral sous le directorat de Jean Launay (1947-1965)

Au sortir de la guerre, McGill doit remplacer Jean Darbelnet qui a quitté l'université en septembre 1946 pour diriger le Département de Français de Bowdoin College². La recherche de son remplaçant indique que c'est encore le Principal qui veille au moins à cette embauche précise. Le Principal James fait appel au doyen de l'University of Pennsylvania qui lui suggère les noms de Henri Peyre à Yale et de Horatio Smith à Columbia, de l'attaché culturel français à New York, du conseiller culturel de l'ambassade de France au Canada³. Le Principal précise à l'attaché culturel Pierre Guedenet que le salaire sera de l'ordre de \$5000 à \$7000 et si une chaire devait attirer un candidat exceptionnel, il se situerait entre \$7500 et \$10000. L'offre comprend aussi un plan de retraite auquel l'Université contribue à hauteur de 5% pour un professeur de moins de 40 ans et de 7,5% dans le cas d'un professeur de plus de 40 ans.

¹ Stanley Brice Frost, *McGill University for the Advancement of Learning*, vol. II, p. 314.

² J.-L. Darbelnet au Principal James, 4 mai 1946, MUA, RG2, c 92, f 2623.

³ Principal James à Edwin B. Williams, 8 et 16 mars 1946; E. B. Williams au Principal James, 12 mars 1946; Principal James à Henri Peyre, Yale, 20 mars 1946; Principal James à Horatio Smith, Columbia, 20 mars 1946; Principal James à Pierre Guedenet, 20 mars 1946; René de Messières au Principal James, 2 avril 1946, MUA, RG2, c 92, f 2623.

Le candidat retenu est **Jean Launay**, diplômé de la Sorbonne (1930-1935), agrégé (1937) d'anglais et alors assistant d'anglais à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes depuis novembre 1945. Launay avait été mobilisé de 1939 à 1945 et suite à de hauts faits militaires dans l'armée française et britannique – sous le nom de John Stanley Hamilton il est agent de liaison dans le Royal Est Kent Regiment (les fameux « Buffs ») -, il reçoit la Croix de guerre française. Il arrive à McGill en même temps que Raymond Klibansky; professeur en 1946, il devient Directeur en 1947 et il est le premier à être appelé « Chairman⁴ ». Son arrivée est soulignée par une conférence inaugurale et un souper intime le 29 novembre 1946 où est invité, parmi d'autres, l'ambassadeur de France au Canada, M. De Hautecloque, qui se fait remplacer par René de Messières⁵.

L'expérience militaire de Launay, qui avait sans doute joué dans son embauche comme dans le cas de du Roure, est mise en valeur à l'occasion, comme lors d'une conférence qu'il fait à Winnipeg en janvier 1948 et dont la presse anglo-montréalaise rend compte⁶. C'est la double carrière militaire et académique qui est reconnue par sa nomination à titre d'officier d'Académie en 1954 et de Chevalier de la Légion d'Honneur de la France à l'automne 1962⁷. Le Principal se dit satisfait de l'excellent travail que Launay fait au Département même s'il est « an individualist with eccentricities such as all of us possess »⁸.

⁴ J. Launay au Principal James, 25 juillet 1946, MUA, RG2, c 92, f 2623. Une lettre du bureau du Principal à un certain monsieur Smith du 7 août 1946 précise : « There is no qualified candidate available at present in Canada, and in any case McGill has without exception during its history for this particular position imported a teacher directly from France », MUA, RG2, c 92, f 2623.

⁵ J. de Hautecloque au Principal James, 22 novembre 1946, MUA, RG2, c 92, f 2623.

⁶ *Winnipeg Free Press*, 12 avril 1948; John Caswell Davis au Principal James, 13 avril 1948; Davis à James, 19 avril 1948, MUA, RG2, c 131, f 3749.

⁷ Juillet 1962, MUA, RG2, c 273, f 8235.

⁸ Principal James au Général Guy Vanier à l'ambassade canadienne de Paris, 5 juillet 1949, MUA, RG2, c 131, f 3747; un cv de Launay accompagne cette correspondance.

Dernier signe des efforts de rassembleur de Launay, il dirige en 1959, avec des collègues du Département, un modeste *Précis de littérature française* ronéotypé, présentant l'initiative comme « a teamwork [that] is the best booster of the morale of the Department⁹ ».

Un autre professeur arrive au Département durant la décennie 1940. **Tadeusz de Romer**, aristocrate polonais formé en Droit à Lausanne, ex-ambassadeur de la Pologne à Moscou en 1942 et 1943, intéressé avant tout par les relations internationales et qui sera chargé de cours (1948-1955) puis assistant professeur (1956-1964)¹⁰.

Durant la décennie 1950, **Marie-Thérèse Reverchon** arrive au Département en 1952 et **Yvonne Champigneul** y entre en 1953 et elles y feront une longue carrière. **Eva Kushner**, qui déposera la deuxième thèse de doctorat faite au Département en 1956 sous la supervision de la professeure Hélène Larivière sur « Le mythe d'Orphée dans la littérature française contemporaine », est chargée de cours à temps partiel en 1953-1954; elle dirigera le Département de 1977 à 1981 avant de quitter pour Toronto. **Maurice Rabotin** s'ajoute au corps professoral en 1959; spécialiste d'histoire de la langue française, il publiera *Le vocabulaire politique et socio-ethnique à Montréal de 1839 à 1842* (Montréal, 1975). Nicole Deschamps entre au Département la même année, mais n'y reste que trois ans quittant alors pour l'Université de Montréal où elle se fera connaître par ses travaux sur Alain Grandbois, Sigfrid Unset et Louis Hémon.

Deux autres professeurs entrent au Département durant la décennie 1950. C'est à nouveau avec le Principal que le Directeur Launay voit à l'embauche d'un médiéviste en 1949 après avoir cherché des candidats à Paris à l'été 1949¹¹. **Pierre Nardin** est le candidat retenu au salaire de \$5000.00 par année. Agrégé de grammaire et de philologie, il détient un doctorat ès Lettres de

⁹ J. Launay au Principal James, 1^{er} décembre 1959, MUA, RG2, c 253, f 7568.

¹⁰ Vice Principal Carleton Craig à T. Romer, 17 juin 1948, MUA, RG2, c 131, f 3749; Doyen Kenneth Hare au Principal H.R. Robertson, 15 janvier 1963, acc. 0000-0641.

¹¹ J. Launay au Principal James, 16 août 1949, MUA, RG2, c 131, f 3749.

l'Université de Paris suite à une thèse sur « La langue et le style de Jules Renard ». C'est sans doute sa thèse complémentaire, « Lexique comparé des fabliaux de Jean Bodel », qui justifie son embauche alors qu'il est au Lycée Voltaire de Paris depuis 1936¹². Pierre Nardin n'enseignera que deux ans (1950-1952) au Département, probablement insatisfait des conditions salariales qu'on lui fait¹³.

André A. Rigault est assistant professeur (1950-1961), associé (1962-1965) et professeur (1966-). Il fut particulièrement actif dans la création d'un foyer d'une Amitié Péguy à compter d'avril 1953. La section canadienne compte 26 membres en 1954 et elle a invité Albert Béguin de la revue *Esprit* en avril-mai 1953 qui déclarait que Péguy « peut remplacer le petit catéchisme ». L'année suivante, Bernard Guyon vient faire une série de douze conférences à l'Université de Montréal sur le thème « Charles Péguy ou vingt ans de vie française, 1894-1914 ». Rigault collabore en décembre 1956 aux *Feuillets mensuels* des amitiés Péguy¹⁴. Cet intérêt pour Péguy au Département culminera avec la publication des actes d'un colloque international Péguy en 1973¹⁵.

C'est toujours sous le directorat de Launay que, durant la décennie 1960, cinq autres professeurs joignent le Département. Signe que les effectifs commencent à constituer une unité d'enseignement importante, il faut trouver de nouveaux locaux pour le Département. Celui-ci logeait au pavillon des Arts, mais il occupe officiellement à compter du 30 mai 1962 Peterson

¹² Nardin fait l'édition des fabliaux de Jean Bodel (Université de Dakar, 1959) et publie ses deux thèses chez Droz en 1942. J. Launay au Principal James, 16 août 1949 et 28 septembre 1949, MUA, RG2, c 131, f 3749.

¹³ P. Nardin au Chancelier O. S. Tyndale, 17 avril 1951 et Principal James au Chancelier, 24 avril 1951, MUA, RG2, c 131, f 3749.

¹⁴ Pierre Savard, « Notre Péguy », *Cahiers des Dix*, vol. 45, 1990, p. 211 et 215.

¹⁵ *Colloque international Péguy, McGill 1973*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1976 auquel ont participé Jean Éthier-Blais, François Ricard, Jean-Claude Morisot, Robert Vigneault du Département; Robert Vigneault, « Charles Péguy, écrivain québécois », *Critère*, janvier 1974, p. 103-111.

Hall, qui était depuis sa construction en 1932 l'édifice administratif du Protestant School Board of Greater Montreal. La cérémonie d'ouverture de l'édifice rénové donne lieu à de sérieux préparatifs pour accueillir le nouveau Premier Ministre Jean Lesage, qui vient dévoiler une plaque commémorative en anglais, le Principal n'ayant pas donné suite à une proposition faite en ce sens par le Directeur Launay qu'elle fût rédigée en français¹⁶.

Henri Jones entre comme chargé de cours (1960-1962), puis passe au niveau d'assistant professeur (1963-1965) avant de devenir professeur associé en 1966. Signant parfois sous le nom de plume de Maxhim, il publie entre autres titres *De l'esthétique classique, tirée du portrait et du vu* (Montréal, 1966), *Le surréalisme ignoré* (Montréal, 1969) et *Mallarmé chez Gabriel Séailles : vues esthétiques sur la poésie de synthèse* (Toulouse, 1975).

Russell McGillivray ne connaîtra que Peterson Hall puisqu'il entre au Département comme assistant professeur (1962-1963) puis professeur associé (1964-) avant de diriger le Département de 1981 à 1986. R. McGillivray avait fait son mémoire de maîtrise au Département en 1953, « Trois formes de l'héroïsme dans la littérature contemporaine : Bernanos, Malraux, Saint-Exupéry », et son doctorat à Yale. En 1985, il fait l'édition avec sa collègue du Département d'Anglais, Leane Lieblein, du texte de Jacques Grévin (1538?-1570), *Taken by Surprise*.

Licencié ès lettres de l'Université de Montréal, **Jean Éthier-Blais** avait poursuivi des études à Munich et fait un Diplôme d'études supérieures à Paris avant d'entrer dans la diplomatie occupant, de 1953 à 1960, des postes à Paris, à Varsovie et à Hanoï. Critique littéraire au *Devoir* à compter de 1960, il entreprend une carrière professorale à Carleton University à Ottawa et entre

¹⁶ C.M. McDougall, registraire, au Principal James, 6 avril 1962; même au même, 12 avril 1962; bureau du Principal à McDougall, 10 avril 1962, acc. 0000.0641.

à McGill comme assistant professeur en 1962, puis comme professeur associé en 1965. Il sera Directeur du Département en 1972 et en 1973, à un moment difficile.

L'homme ne laisse jamais personne indifférent. En février 1965, des déclarations intempestives créent un petit émoi. Le professeur de McGill déclare devant la Fédération des Associations des institutrices de l'Ontario que « le clergé du Québec a avili et alourdi la langue française » et qu'il contrôle l'éducation pour « permettre aux étudiants de vivre dans leur propre réserve intellectuelle ». Il en remet en affirmant que « l'élite du Québec s'est enrichie de l'ignorance du peuple et a perpétué le ridicule de sa culture¹⁷ ». Récidive devant les invités du dîner annuel de l'Association des diplômés de McGill de la ville de Québec. Un ingénieur formé à McGill et vétéran de la Première Guerre, Burroughs Pelletier, écrit au nouveau Principal Robertson : « Mr Blais is quite a fluent speaker and in an interrupted flow of words poured forth a series of insults on the culture of the French-Canadian race, which culture he qualified as either non-existent or at least more harmful than otherwise. » Consterné, l'auditoire s'est demandé s'il fallait liquider cette culture et recommencer à neuf. Le diplômé de McGill rapporte une autre affirmation faite par J. Éthier-Blais à la radio : « Mr Blais again came to the fore with misleading statements and derogatory remarks on French Canadian culture and the need to inundating our schools with professors of France and sending our professors to France to learn ! » Avec un peu de perfidie, l'homme remarque que M. Blais change souvent d'emploi et se demande quelle en est la cause; il dit trouver humiliant que son Alma Mater embauche « a person who apparently is a renegade to his race », « a trouble maker » qui « brings no credit to McGill ». Celle-ci pourrait ne pas renouveler son contrat¹⁸...

¹⁷ « Le clergé du Québec... », *L'événement*, 22 février 1965, p. 23.

¹⁸ B. Pelletier au Principal Robertson, 26 février 1965. Acc. 0000-0641.

Le Principal s'enquiert auprès du Doyen H. D. Woods de la démarche à suivre pour répondre à B. Pelletier. Les suggestions du Doyen présentent un condensé de la culture mcgilloise. Il faut éviter la confrontation, propose-t-il en 1965 : « This means in effect that we would be 'protecting' him. While this will not prevent him from continuing on his merry way in those areas where he possesses knowledge, and equally in those where he possesses ignorance, it might prevent something worse. My opinion is that he is probably incurable. » Woods propose deux voies postulant que Éthier-Blais est « a valuable member of the French Department » : « at a time when we have been endeavouring to strenghten our connection with French Canada, it would be most unfortunate to have an incident involving one who is rather well known in French Canadian circles if it can possibly be avoided. Perhaps it is my perennial optimism, but I do believe that there is a fair chance that Jean Éthier-Blais will become a valuable member of our Faculty. » Le Doyen ajoute : Secondly, there is the question of academic freedom which I need not elaborate. » Le Principal pourra donc regretter la déception de M. Pelletier, lui rappeler que M. Blais ne parle pas au nom de l'Université qui est « quite properly a forum of controversy », comme le rappelle le milieu ambiant : « That the specific criticisms that Ethier-Blais has made appear to be fairly similar to those which have been appearing by French Canadian writers in the newspapers and in such periodicals as *Cité libre*, as well as in the published works of abbés Dion and O'Neill from Laval and, of course, of Frère Antelle [Frère Untel] who is now employed by the Quebec government. » Le Doyen suggère enfin au Principal que le prochain conférencier des anciens de McGill à Québec pourrait être Laurier LaPierre, qui présenterait le nouveau French Canada Studies Program de McGill¹⁹.

Gabrielle Clerc, qui portera le nom de **Gabrielle Pascal** à compter de 1972, commence sa carrière comme *lecturer* à l'École française d'été puis au Département en 1965, après une licence

¹⁹ H.D. Woods au Principal Robertson, 8 mars 1965, acc. 0000-0641.

ès Lettres à Lyon en 1962 et une maîtrise à l'Université Laval. Sous la direction d'Hélène Larivière, elle complète son doctorat à McGill en 1970 sur « Le sourire de Gérard de Nerval ». Assistante professeure en 1972, associée en 1977 et professeure en 1991, G. Pascal qui publiera sur Nerval, Stendhal, Albert Laberge et André Langevin, sera, après T. Romer, l'animatrice de l'École française d'été et de l'enseignement du français au personnel cadre de l'Université après les années 1960 et la passation de la loi 101 (1977).

Professeur de civilisation française, **Alain Tichoux** est le dernier à entrer (1965) au Département sous le directorat de Launay.

Le corps professoral sous le directorat de Georges-Paul Collet (1966-1970)

Signe de la qualité du corps professoral, c'est en son sein qu'on recrute en 1966 le nouveau Directeur, **Georges-Paul Collet**, arrivé au Département en 1964-1965. Après un séjour (1948-1950) à Durham University en Angleterre et un doctorat (1957) à l'Université de Genève où il enseigne ainsi qu'à son École des interprètes, le nouveau docteur part pour les États-Unis : University of Texas à Austin (1959-1960), University of Alabama (1960-1961), Tulane University à la Nouvelle-Orléans (1960-1963), puis Florida State University à Tallahassee (1963-1964). Il a déjà publié dans des revues suisses, dans la *Revue d'études anglaises* et dans la *Revue de littérature comparée*. Sa thèse sur Georges Moore et la France est publiée chez Droz-Minard l'année même de sa soutenance. Spécialiste de l'écrivain et peintre Jacques-Émile Blanche, il se fera l'éditeur de la correspondance (1912-1942) Mauriac-Blanche (1976), de la correspondance de celui-ci (1892-1939) avec André Gide (Gallimard 1979), des *Nouvelles lettres à Gide* (1891-1925) chez Droz (1982), des lettres de Blanche à Maurice Denis (1901-1939) chez Droz en 1989 avant de publier une biographie de Blanche en 2006. Au Québec, il publiera dans *Études françaises* (1967) et sur « François Mauriac et Dieu » dans les *Écrits du Canada français* (1983).

Dès juin 1966, Collet lance une invitation à Yves Berger, licencié d'Anglais, lauréat du Prix Fémina 1962 avec *Le Sud* et éditeur de Marie-Claire Blais chez Grasset pour venir, à titre de Visiting Professor, assumer un enseignement en création littéraire.

Les neuf professeurs qui arrivent au Département avant 1970 sous le directorat de G.-P. Collet (1966-1971) sont tous vivants au moment où j'écris, sauf Jean-Claude Morisot et Jean Terrasse²⁰.

Marc Angenot est embauché l'année même (1967) de l'obtention de son doctorat en philologie romane à l'Université libre de Bruxelles [ULB] avec une thèse sur la rhétorique du surréalisme. Sa thèse annexe avait porté sur les questions stylistiques du créole haïtien et son mémoire sur *Stèles* de Victor Segalen.

Assistant professeur (1968-1970), professeur associé (1970-1981) et professeur titulaire à compter de 1981, **Louis Cohen van Delft**, né à Amsterdam, avait fait ses études à Aix-en-Provence de 1961 à 1971 avec une thèse sur *Les Caractères* de La Bruyère et complété un doctorat d'État (1980) sur « L'écrivain moraliste dans la tradition littéraire française (1649-1696). Essai de définition et de typologie ». Avant d'arriver à McGill, L. van Delft avait été assistant professeur à Eastern Michigan (1966-1967) et à Yale (1967-1968) et il avait publié un *La Bruyère moraliste* chez Droz (1971) et de nombreux articles dans *French Review*, *Yale French Review* et *Studi Francesi*. Il quittera le département en 1981 pour Paris X à Nanterre.

Jean-Claude Morisot (1936-1998) entre aussi au Département en 1968 après avoir été élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (1957-1960) et des études en Ethnologie à l'École pratique des Hautes études et à la Sorbonne. Il passe l'agrégation de lettres classiques en 1960 et termine son doctorat d'État à la Sorbonne en 1972 avec une thèse sur « Claudel et

²⁰ Il sera facile via internet de retracer les écrits de ces professeurs.

Rimbaud. Étude de transformations ». Il aura été entre temps professeur aux lycées de Fez au Maroc et d'Oran en Algérie, professeur à Trent University (Peterborough, Ontario), professeur invité à l'Université Laval (1966) et à Middlebury College (1968-1970) au moment de son entrée au Département dont il sera Directeur intérimaire en 1990-1991 et Directeur de 1996 à 1998²¹.

Jean Terrasse (1940-2005) vient aussi de l'ULB où il a travaillé avec Roger Bodart et Roland Mortier à une thèse en philologie romane sur le mythe et ses métamorphoses chez Jean-Jacques Rousseau. J. Launay avait rencontré Terrasse en Europe et avait fait un rapport élogieux sur ce jeune polyglotte qui fait son premier enseignement au Département à compter de septembre 1969²².

Jean-Pierre Duquette arrive au Département comme « Visiting Assistant Professor » en septembre 1969 et devient professeur assistant en septembre 1970. Il avait fait une licence ès Lettres à l'Université de Montréal de 1960 à 1963 et un doctorat (juin 1969) à Paris X sur *L'éducation sentimentale* de Flaubert, thèse qui sera publiée en 1971 aux Presses de l'Université de Montréal. J.-P. Duquette, qui sera Directeur du Département de 1985 à 1996, publiera sur Colette, sur Germaine Guévremont et sur le peintre Fernand Leduc qu'il avait connu à Paris.

Quatre professeurs sont embauchés en 1970, une année après la manifestation de mars 1969. Spécialiste du XVIIIe siècle, **Michael Carthwright** a fait un baccalauréat à Exeter en 1960, un diplôme à Aix en 1964 sur « Diderot critique d'art et le problème de l'expression » et un doctorat (1974) à Exeter. Lorsque George May de Yale le recommande au Département, fin 1969, M. Carthwright est assistant professeur à Stanford depuis 1964.

²¹ Ses étudiants ont réuni des témoignages et des études en hommage à J.-C. Morisot dans un numéro spécial de la revue du Département, *Littératures*, nos 21-22, 2000; on y trouve une bibliographie essentielle du professeur.

²² Rapport, MUA, RG32, c 3938, f 5574c.

Élève de Franco Simone à Turin, **Giuseppe di Stefano** obtient le titre de *dottore* en 1961. Après un mémoire à l'École pratique sur « La redécouverte de Plutarque en Occident et la traduction française du traité 'De la colère' par Nicolas de Gonesse » et un doctorat à l'Université de Paris sur l'œuvre oratoire française de Jean Courtecuisse en 1969, G. di Stefano entre au Département en septembre 1970 suite à l'annonce du poste dans *Le Monde* du 22 mars 1969. Très près de la revue *Studi francesi* de Turin, G. di Stefano deviendra une autorité internationale sur le moyen français et fondera avec son étudiante Rose Bidler, les Éditions CERES (1977) dédiées à l'édition de textes anciens et d'études sur le moyen français²³.

André Smith, qui avait fait sa maîtrise à McGill en 1967 avec G.-P. Collet sur « Le vertige de Bardamu (*Voyage au bout de la nuit*) » de Louis-Ferdinand Céline poursuit ses recherches sur cet auteur à Nanterre et publie son doctorat (1970) chez Grasset, *La Nuit de Louis-Ferdinand Céline* (1973). Professeur assistant de 1970 à 1977, il sera associé à compter de 1978 et s'intéressa à la littérature québécoise et, en particulier, à Jacques Godbout, Marie Laberge et Claude Meunier.

Robert Vigneault a d'abord fait des études de philosophie et de théologie et une licence ès Lettres à l'Université Laval avant de compléter un doctorat (1966) à Aix-Marseille. Entré au Département en 1970, il le quitte pour l'Université d'Ottawa. On lui doit des travaux sur Charles Péguy, sur Claire Martin, sur Pierre Vadeboncoeur et un ouvrage incontournable sur l'essai, *L'écriture de l'essai* (1994)

L'enseignement au premier cycle

L'analyse des annuaires (*Calendars*) de l'Université indique assez clairement une structure d'enseignement qui se consolide dès l'après-guerre avec des cours de langue française

²³ Maria Colombo Timelli et Claudio Galderisi (dir.), « Pour acquérir honneur et prix ». *Mélanges de Moyen Français offerts à Giuseppe di Stefano*, Montréal, CERES, 2004.

et de littérature des 18^e et 19^e siècles, suivis d'une séquence de cours plus spécialisés sur le 17^e, le 18^e, les 19^e et 20^e siècles et des cours sur la France moderne, la littérature et les idées sociales au 19^e siècle. Les étudiants « Honours », qui maintiennent une note de 3.3 sur 4.00 dans leurs résultats académiques, suivent des cours spécifiques : comédie, histoire de la langue française, stylistique, roman français, histoire de la poésie lyrique, littérature contemporaine, phonétique avancée et un cours de littérature comparée offert par le Department of English. Un « Joint-Honours » avec les Départements d'Anglais, d'Allemand, d'Espagnol, de Latin, de Philosophie est offert à compter de 1956-1957. Dans l'immédiat après-guerre, des « special courses in French » sont offerts aux « ex-service men ».

Au fil des ans et de l'arrivée de professeurs, de nouveaux cours apparaissent à l'annuaire : français commercial (1949-1950), la Renaissance (P. Nardin, 1950-1951), Zola et Gide (1956-1957), civilisation française (1956-1957). C'est Nicole Deschamps qui semble avoir offert le premier cours structuré sur la littérature canadienne-française en 1961-1962. Le cours « Literature of French Canada from its Origins to the Present » met au programme *Les Anciens Canadiens* (de Gaspé), *Maria Chapdelaine* (Hémon), *30 arpents* (Ringuet), *Au pied de la pente douce* (Lemelin), *Les Élus que vous êtes* (Locqwell), *Au-delà des visages* (A. Giroux), *La Petite poule d'eau* (G. Roy), *Poèmes* (A. Hébert), *Regards et jeux dans l'espace* (de Saint-Denys Garneau) et utilise le manuel de Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française* (Presses universitaires de France). L'année suivante, en 1963, le French Canada Studies Program est créé.

La structure des cours sur la langue et des cours d'introduction à la littérature française en 1^{ere} et 2^e années, et de cours spécialisés en 3^e et 4^e se met en place vers 1962-1963 et l'annuaire de 1963-1964 (p. 116, 118-120) décrit les cours à suivre à chaque année. Il en est de même pour

les niveaux de professorat; la structure est formalisée : *Professor, Associate Professor, Assistant Professor, Lecturer*.

L'enseignement de la littérature canadienne-française se consolide sous le directorat de G.-P. Collet. Si Jean Éthier-Blais (1964-1965) au temps de J. Launay et Thérèse Reverchon (1966-1967) à l'arrivée du nouveau directeur ont assuré le cours sur la littérature canadienne-française, c'est vraiment en 1969-1970, suite à la manifestation « McGill français » du 29 mars 1969, que les cours se multiplient à chacun des niveaux de cours 100, 200, 300, 400 : deux cours d'introduction à la littérature canadienne-française et deux cours sur la littérature canadienne-française moderne et contemporaine ainsi que deux cours de même type sur la civilisation canadienne-française sont offerts à compter de cette année académique. Il faut reconnaître que si depuis le début du XXe siècle, des professeurs s'étaient intéressés à des auteurs canadiens-français particuliers, le milieu n'avait guère été fécond à une valorisation de la langue et de la littérature du Canada français. On en prendra pour indice le propos du Principal James en 1943 : « We have traditionally attempted to make this as perfect a school of Parisian French language, history and culture as could be developed on this continent with a view to provide for teachers and students who could not travel to Europe a centre in which they could annually refresh themselves. » Il ajoutait : « Many of our students indeed are so impressed with the importance of Learning Parisian French that they regard the language and literature of Quebec as a rather inferior dialect which should be avoided at all costs²⁴. » La volonté de créer et de vivre dans un milieu clos, artificiel, avait toujours cours en 1959; le Directeur Launay décrit ainsi la serre-chaude du Département dans l'Ouest de Montréal : « Besides, the so-called French atmosphere of Montreal while it does exist further East does not pervade the lower slopes of Mount Royal to

²⁴ F. Cyril James à John Marshall de la Rockefeller Foundation, 12 juillet 1943, MUA, RG32, cont. 53, file 2022 ou 0000-0690.01.25.

any great extent. We create our own French atmosphere within the confines of Douglas Hall and maintain our students in artificial milieu. We have, it is true, considerable French local resources we draw upon but, when all is said and done, we, on the whole, follow the Middlebury pattern²⁵. »

L'importance accrue de l'enseignement de la langue française est visible dans le « Report on Language Laboratories and the Desirability of a McGill Language lab » de 29 pages soumis par le Directeur Launay le 16 mai 1960²⁶. Ce laboratoire sera installé au sous-sol de Peterson Hall et pendant des années Jean Lemyze en sera le maître d'œuvre.

L'enseignement aux 2^e et 3^e cycles

Peu de temps après son arrivée comme Directeur, J. Launay informe le Doyen des études de 2^e et 3^e cycles (*Graduate Studies*), D.L. Thomson, et du coup, le Principal, de son projet de mettre bientôt en place un doctorat²⁷. Dans un mémorandum du 20 janvier 1947, J. Launay affirme d'abord que l'Université doit aller plus loin que l'enseignement de la langue en insistant sur l'importance de la connaissance et sur le sens des valeurs. Il fait le bilan des effectifs étudiants : 348 unités-cours en première année, 142 en deuxième, 48 en troisième et 48 en quatrième. Cinquante-deux inscrits sont dans la filière « Honours » et 28 étudiants sont inscrits à la Maîtrise. Il fait le constat que les étudiants ne poursuivent pas après la deuxième année. Il propose une Maîtrise de huit cours et l'organisation d'un Ph. D. dont les conditions d'admission et de scolarité sont précisées. Ce 3^e cycle exigerait un personnel adéquat et une bibliothèque améliorée, en particulier en littérature française du 17^e siècle, en roman et en civilisation française. Le Principal est réceptif à l'idée, propose d'explorer les richesses de la Bibliothèque

²⁵ J. Launay à Frederic Jackson, Carnegie Corporation, 16 septembre 1959, MUA, RG32, cont. 53, file 2022.

²⁶ MUA, RG2, c 253, f 7568.

²⁷ D.L. Thomson au Principal James, 1^{er} octobre 1946; Principal James au Doyen Thomson, 2 octobre 1946, MUA, RG2, c 92, f 2623.

Saint-Sulpice et d'autres bibliothèques francophones de la ville, mais questionne le grand nombre de cours à la Maîtrise si le Département entend favoriser « individual initiative and research²⁸ ».

Pragmatique, Launay donne aussi suite à un projet d'achat de l'essentiel de la bibliothèque de feu René du Roure. L'offre du bibliothécaire Lomer à la famille de \$600.00 est déclinée, celle-ci demandant \$1000.00. Une contre-offre de \$850.00, faite à la suggestion du Principal, n'aboutit pas²⁹.

Les relations entre McGill et le Département, d'une part, et l'ambassade de France à Ottawa et le consulat à Montréal, d'autre part, étaient excellentes avant la guerre. De part et d'autre, on mise sur le rétablissement de bourses après la guerre et dès 1945 le Ministère des Affaires étrangères de France offre une quarantaine de bourses à des étudiants canadiens sans compter l'aide que le Ministère apporte au recrutement de professeurs français³⁰. Le dynamisme de ces relations en amont et qui sera tel en aval importe à ce point qu'il faut considérer l'appui de la France au développement du Département comme une composante décisive de son histoire.

En 1964, sept collègues (Launay, Collet, Larivière, McGillivray, Mentha, Rabotin et Rigault) voient clairement la croissance des effectifs étudiants et le fait que « the transition of the Department, from the small service unit of the Lean Years to the large diversified research-minded team it must become, has just begun. » Ils signent une lettre au Doyen Woods demandant l'embauche de trois professeurs de carrière en littérature médiévale, linguistique et philologie et de six jeunes professeurs pour faire face au besoin du programme de base. Ils proposent « a five-year staff recruiting plan » et se disent prêts à assister à la prochaine réunion de la Modern Language Association à New York pour explorer de possibles candidatures, si l'Université le

²⁸ J. Launay au Principal James, 20 janvier 1947; Principal James à J. Launay, 3 février 1947, MUA, RG2, c 131, f 3749.

²⁹ J. Launay au Principal James, 17 février 1947, MUA, RG2, c 131, f 3749.

³⁰ Principal James au consul français à Montréal, Pierre Moeneclae, 18 juin 1945; Moeneclae à James, 11 juin 1945, MUA, RG2, c 92, f 2622.

souhaite. La requête portera fruits : de 1966 à 1970, sous le directorat de G.-P. Collet, on l'a vu, neuf professeurs arrivent au Département : M. Angenot, L. van Delft, J.-C. Morisot, J. Terrasse, R. Carthwright, G. di Stefano, J.-P. Duquette, A. Smith et R. Vigneault.

Mémoires de Maîtrise et thèses de Doctorat

Ce sont les études de 2^e et de 3^e cycles qui caractérisent une université et ce sont les professeurs avec les étudiantes et les étudiants de ces cycles qui donnent une dynamique et un style à un Département.

Entre 1946 et 1976, 344 mémoires de Maîtrise et 16 thèses de Doctorat (Ph.D.) sont rédigés et déposés.

	<u>MA</u>	<u>Ph.D.</u>
1946-56 :	50	2
1957-66 :	53	0
1967-76 :	241	14
TOTAL :	344	16

On voit bien comment, en trois décennies et sous deux directorats, les études de 2^e et 3^e cycles décollent (annexe 6 : nombre annuel de mémoires et de thèses et histogramme 2). Ces 344 mémoires représentent 39% de tous les mémoires (879) déposés depuis 1906 et les 16 doctorats 16% de tous les doctorats (119) complétés depuis 1956. Quant aux 241 mémoires acceptés entre 1967 et 1976, ils constituent 27 % de tous les diplômes de ce niveau déposés au Département et les 14 doctorats, 12% du total. Entre 1967 et 1975, le minimum et le maximum de mémoires de Maîtrise jouent entre 16 et 35 diplômes par année (annexe 4 : liste chronologique).

Au fil des années (1906-2010) et du grand total des 998 mémoires et thèses, 72 des 119 thèses de doctorat (60%) auront été rédigées par des étudiantes et 564 des 879 mémoires (64%)

l'auront été aussi par des femmes³¹. Près des deux tiers des mémoires et thèses déposés au Département l'auront été par des femmes.

Entre 1906 et 2010, les écrivains qui ont le plus souvent fait l'objet d'un mémoire ou d'une thèse forment un panthéon départemental. Parmi ces auteurs qui ont fait l'objet de cinq (5) mémoires et doctorats et plus, on compte d'abord Gustave Flaubert avec un total de 21 et un directeur plus fréquent, J.-P. Duquette. Puis Voltaire avec 18 (divers professeurs dont J. Launay), Victor Hugo avec 16 (L. Furness, J.-C. Morisot, René du Roure), Marcel Proust avec 15 (H. Larivière), Maupassant avec 12 (Y. Rivard). Puis André Gide (10), Pierre Corneille (9). Avec 8 mémoires ou thèses : Albert Camus, Jules Romains, Stendhal, Émile Zola. Avec 7 : Honoré de Balzac, Georges Bernanos, Ferdinand Céline, Denis Diderot, Marguerite Duras, André Malraux, Michel de Montaigne, Gérard de Nerval, Jean-Jacques Rousseau, Georges Sand. Avec 6 : Charles Baudelaire, Colette, Milan Kundera, Stéphane Mallarmé, François Rabelais, Paul Valéry. Avec 5 : Anatole France, Jori-Karl Huysmans, Lautréamont, Michel Tournier, Marguerite Yourcenar. Parmi les auteurs québécois étudiés Germaine Guévremont (présence de J.-P. Duquette), Jacques Poulin et Michel Tremblay ont fait l'objet de cinq mémoires ou thèses, Réjean Ducharme (6), Marie-Claire Blais (7), Anne Hébert (11), Jacques Ferron (12, direction de Jean-Pierre Boucher, Gabrielle Roy (17, directions de François Ricard et de Jane Everett) (annexe 7 : index des auteurs étudiés).

Sur l'ensemble de la période 1906-2010, une quinzaine de futurs professeurs du Département y auront fait un ou deux diplômes, le plus souvent leur Maîtrise. Ce sont Gillian Belli-Bivar/Lane-Mercier (direction : J.-C. Morisot), Isida Crémona (H. Larivière), Isabelle Daunais (A. Smith et J.-P. Duquette), Jane Everett (F. Ricard), Louis d'Hauteserves (R. du

³¹ Il faut tenir compte d'une petite marge d'erreur créée par la non identification des auteurs de mémoires et de thèses pour lesquels nous n'avons que les initiales des prénoms.

Roure), Éva Kushner (H. Larivière), Norah Lenoir (H. Larivière), Russell McGillivray (H. Larivière), Georges Mentha (H. Larivière), Gabrielle Pascal (H. Larivière), François Ricard (J. Éthier-Blais), Y. Rivard (J. Éthier-Blais), André Smith (G.-P. Collet), Irène Starosta (G.-P. Collet) et Jean Tichoux (J. Terrasse) (annexe 5 : liste alphabétique d'auteurs).

Un bon nombre d'anciens étudiants sont devenus professeurs de littérature française ou québécoise dans des universités canadiennes et québécoises : Réjean Beaudoin, Étienne Beaulieu, Pierre Berthiaume, Mawy Bouchard, Denise Brassard, Renée-Claude Breitenstein, Pascal Brissette (au Département), Anne Brown, Anne Caumartin, Isabelle Daunais, Anne-Marie Fortier, Robert Giroux, Anne Hayward, Lucie Joubert, Michel Lacroix, Judith Lavoie, Benoît Léger, Kateri Lemmens, Pierre L'Hérault, Sophie Marcotte, Jacques Michon, Élisabeth Nardout, Marcel Olscamp, Jean-Marcel Paquette, Guillaume Pinson, Guy Poirier, Hélène Poulin-Mignault (à McGill), Maxime Prévost, Janusz Przychodzen, Fernande Saint-Martin, Geneviève Sicotte, Sylvain Simard, Natalia Teplova, Gérard Tougas.

D'autres sont maintenant connus comme écrivains : Nadine Bismuth, Nicolas Charrette, Ying Chen, Ook Chung, Marco Micone, Antoine Papillon-Boisclair, Mélanie Vincelette.

Le Québec à l'extérieur de Roddick Gates : mai, juin, octobre 1968, et avant

Les après-guerres, les crises sociales et politiques, les remises en question générationnelles et les face à face d'une société avec elle-même ont été les marqueurs de l'évolution du Département. Après 1945, les inscriptions avaient entraîné l'embauche de professeurs et la création d'un doctorat. Ces changements étaient propres à l'Amérique du nord; ceux qui allaient interpellier McGill concerneraient son environnement politique.

McGill avait réagi à la Révolution tranquille et à une montée du nationalisme québécois et non plus canadien-français en acceptant de voir se créer en 1963 le French Canada Studies Programme. Au Département, l'arrivée la même année de Jean Éthier-Blais, du premier

professeur permanent à donner sa chance à la littérature québécoise, allait avoir d'importantes répercussions. Mais c'est la vie à l'extérieur de Roddick Gates qui allait pousser McGill hors de ses retranchements.

L'année 1968, et en particulier l'automne, marque l'apogée d'une décennie d'organisation et de contestation du monde étudiant dynamisée par une poussée démographique, le *baby boom* de 1946 à 1966, et par une culture jeune qui trouvera dans la contre-culture un moment d'expérimentation et d'expression.

Il faudra un jour arrimer la laïcisation des mouvements d'action catholique des années 1930 (JOC, JEC) à l'émergence dans leur rang, à la fin des années 1950, de la Presse étudiante nationale (PEN) et du mouvement de création des AGE, des assemblées générales étudiantes dans les collèges classiques, puis dans les CEGEP. Les AGE existaient depuis un moment à l'Université de Montréal (AGEUM) et à l'Université Laval (AGEL) et c'est dans ce cadre que se situe la grève d'un jour du 6 mars 1958 à l'occasion de laquelle trois étudiants – Francine Laurendeau, Jean-Pierre Goyer et Bruno Meloche – avaient assiégé le bureau du Premier Ministre Duplessis pour donner voix à deux revendications : un financement stable et durable des universités et les chances d'accès aux études universitaires³². L'Union générale des étudiants du Québec (UGEQ) est créée en novembre 1964 suite au retrait de l'AGEUM et de l'AGEL de la Canadian Union of Students. L'UGEQ comptera quelque 60000 adhérents en février 1967 et ses leaders comprendront, entre autres, Louise Harel, Claude Charron, Gilles Duceppe, Louis Fournier, Louise Vandelac. À l'occasion du congrès de février 1968, Louise Harel et Roméo

³² Nicole Neatby, *Carabins ou activistes ?*, p. 145-152, 166, 224-229; Karine Hébert, *Impatient d'être soi-même. Les étudiants montréalais, 1895-1960*, p. 230-241; Pierre Bélanger, *Le mouvement étudiant québécois*, p. 30-53; sur la grève du 6 mars 1958, Jean-Claude Labrecque, *L'histoire des trois*, 1989.

Bouchard publie une critique radicale de l'université : *L'université ou Fabrique de ronds de cuir*.

Mai 1968 en France et en Allemagne est tôt répercuté sur les campus états-uniens et surtout californiens. L'onde se propage au Québec en octobre avec des grèves à l'Université de Montréal (en Sociologie et en Philosophie, en particulier) et l'occupation de 15 des 23 nouveaux cegeps, avec une force et une détermination toute particulière au CEGEP Lionel-Groulx de Sainte-Thérèse où Louise Harel est fort active³³. Refusant de jouer le jeu pipé du dialogue, l'AGEUM se saborde en 1968 et l'UGEQ fera de même l'année suivante, après son 4^e congrès, du 12 au 14 mars 1969³⁴. Louise Harel et Richard Brunelle, deux leaders étudiants, y font un retour critique, qui donne le pouls de l'esprit étudiant radical à la veille de la manifestation à et contre McGill, le 28 mars. Les auteurs sont critiques à l'égard de la Révolution tranquille qui a « permis de changer de vassaux » et à l'égard de l'État qui perpétue un messianisme traditionnel. Il s'agit dorénavant pour le mouvement étudiant de sortir d'une certaine aliénation, de passer de la « protestation indignée » à la résistance, d'un objectif de distribution (les « demandes quantitatives plus d'avoir, plus de connaissances, plus de pouvoir ») à un projet de transformation. Le bilan résume ainsi le projet : « nous devons abolir à la base même le rôle d'expert, de spécialiste, de compétence auquel on veut nous identifier. Nous attribuer ce rôle nie au niveau de la société québécoise, l'action même que nous menons dans notre propre milieu. Nous devons utiliser l'enseignement au profit des transformations que nous voulons opérer. Ce

³³ Jean-Philippe Warren, « La révolte d'Octobre 1968 » dans *Une douce anarchie. Les années 1968 au Québec*, p. 99-131.

³⁴ Sur le sabordement de l'UGEQ, *ibid.*, p. 156-170.

n'est que dans cette mesure que nous parviendrons à rejoindre le travailleur québécois et à faire une véritable jonction entre ses aspirations et les nôtres. À nous de passer à l'action³⁵. »

La radicalisation du mouvement et du syndicalisme étudiants s'alimente à celle du mouvement nationaliste et des débats sur le français au Québec. En juin 1968, des membres de la Commission scolaire de Saint-Léonard proposent que dorénavant le français soit la langue d'enseignement dans la commission locale. Le problème se pose depuis 1963 à Saint-Léonard, symbole de l'immigration italienne intense, mais surtout lieu et moment d'une prise de conscience du transfert linguistique des immigrants vers l'anglais : des 34% des enfants italiens qui forment le niveau primaire, 70% sont inscrits aux classes anglaises³⁶. C'est aussi de ce transfert linguistique qu'est faite la réputation des entreprises montréalaises et de McGill. L'émeute à Saint-Léonard au moment de la rentrée scolaire de septembre 1969 sera animée par des indépendantistes et des militants de gauche dont Raymond Lemieux, qui a créé en mars la Ligue pour l'intégration scolaire et qui sera à l'avant-scène, près de Roddick Gates. La loi 63, qui sortira de cette tourmente et qui laissera aux parents le choix de l'école pour leurs enfants, sera votée en octobre 1969.

En 1968 est aussi créée la Commission Gendron, qui remettra son *Rapport* en 1974, l'année où est votée la loi 22, qui précédera la loi 101 du 26 août 1977.

Le mouvement nationaliste et indépendantiste, qui s'est séparé de sa gangue conservatrice traditionnelle avec la création du Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN) en 1960, se politise avec la transformation du RIN en parti en 1963, quatre ans avant la création du Mouvement Souveraineté-Association de René Lévesque et la transformation du celui-ci en Parti Québécois en 1968, après la dissolution du RIN. Le 24 juin 1968, la manifestation lors de la

³⁵ [Louise Harel et Richard Brunelle], « L'UGEQ après l'occupation des CEGEP », *Noir et rouge*, vol. I, no. 1, 1969, p. 43-55.

³⁶ Michel Plourde, *La politique linguistique au Québec (1977-1987)*, p. 9-13.

célébration de la Saint Jean Baptiste dégénère en affrontement contre la présence de Pierre-Elliott Trudeau, chef du Parti libéral du Canada depuis le 6 avril et qui sera élu Premier Ministre le lendemain même de la manif.

La pensée socialiste et marxiste a commencé à se développer avec le lancement de *La revue socialiste* (1959-1965) suivie de *Socialisme 64*, au moment où *Parti pris* vient d'être lancée (1963) pour disparaître en 1968 en partie en raison des divisions à l'intérieur de la pensée marxiste. Le marxisme local, essentiellement de forme universitaire et à l'occasion syndical, s'alimente à la pensée de la décolonisation au Maghreb, en Afrique, en Amérique latine et à Cuba, en particulier; il tire profit de la lutte des Afro-Américains pour les droits civiques, de l'opposition à la guerre du Vietnam et de la pensée de Herbert Marcuse. Une idée fera son chemin dans le mouvement étudiant de 1968 et de 1969 : la dénonciation du « complexe politico-industriel-militaire » avec lequel les universités seraient trop souvent de connivence.

La radicalisation de la gauche trouve sa forme la plus avancée dans la création (1963) et l'action terroriste du Front de libération du Québec (FLQ) qui, en février 1969, fait exploser une bombe dans un lieu symbolique, le parquet de la Bourse de Montréal.

La veille même de la manif, sur les ondes de la télévision de Radio-Canada, L. Harel, dans un débat avec Julius Grey, épingle McGill comme symbole de domination économique et d'aliénation sociale et comme symbole national antiquébécois tout en rapportant son propos à une critique globale de toutes les universités, qui perpétuent un enseignement de classe et produisent des « idiots spécialisés³⁷ ».

³⁷ Table ronde à Radio-Canada animée par Jacques Keable, avec Charles Taylor, Julius Grey et Louise Harel, 27 mars 1969 : http://archives.radio-canada.ca/politique/langue_culture/clips/17392/ et http://archives.radio-canada.ca/politique/partis_chefs_politiques/clips/14822/.

McGill regarde au-delà de Roddick Gates

McGill avait réagi aux pressions politiques et culturelles de la Révolution tranquille en fondant le French Canada Studies Programme/Centre d'études canadiennes-françaises [CECF] en novembre 1963. Plus précisément, quelques professeurs de Sciences sociales – le politologue Michael Oliver, l'historien Laurier LaPierre et la sociologue Aileen D. Ross – avaient vu la pertinence et l'urgence de placer le Canada français – on ne parlera du Québec à McGill que bien plus tard - dans son contexte canadien et nord-américain et de familiariser les anglophones avec ce Canada français en offrant un baccalauréat en études canadiennes-françaises, en organisant un séminaire de recherche et des conférences, en accueillant des professeurs invités et en activant l'offre de cours sur le Canada français dans les départements.

Immédiatement, dans un contexte où les « études québécoises » ne sont pas nées, le Programme est mal perçu dans un certain milieu canadien-français comme l'atteste le mot du Principal Robertson à son prédécesseur à l'effet que les Canadiens français y seraient « examined as if they were a tribe of natives »³⁸. Quelques jours plus tôt, l'historien Michel Brunet, qui a établi sa distinction entre Canadiens et *Canadians*, avait affirmé que McGill n'avait pas la légitimité voulue pour étudier les Canadiens français, légitimité réservée selon lui aux universités francophones. L'historien de l'Université de Montréal voyait dans ce geste de « bonne entente » un moyen d'amadouer la population et le gouvernement³⁹.

À vrai dire, le Programme d'études canadiennes-françaises n'est pas mieux vu de l'intérieur. Le « Rapport » du Programme au Sénat de l'Université du 5 avril 1965 et le « Rapport annuel » du Programme de 1964-1965 déplorent le manque de moyens fournis par l'Université. Un document de mars 1968, « Task for the Future », constate que le Programme n'a pas le statut

³⁸ Principal Rocke Robertson à C. James, 27 novembre 1963, cité dans Bernard Leduc, « L'Université McGill et la société québécoise francophone (1951-1969) », p. 98.

³⁹ M. Brunet au Principal Robertson, 21 novembre 1963, cité dans *ibid.*, p. 99.

d'un Département, qu'il y a très peu de cours sur le Québec dans les Départements et que s'impose la transformation du Programme en Département, seul moyen d'obtenir des fonds.

Un mois après la manifestation du 28 mars 1969, le Doyen des Études de 2^e et 3^e cycles, S. B. Frost, répondra à une demande de budget approprié de \$258000.00 par l'offre de \$84000.00, soit \$4000.00 de plus que celui de l'année précédente. Un rapport d'évaluation du Centre rédigé en 1970 par Léon Dion, Fernand Ouellet et W.J. Eccles proposera d'abandonner l'enseignement de premier cycle, de focaliser sur la recherche et de faire l'embauche de trois professeurs reconnus, avec ce que cela signifiait en termes budgétaires⁴⁰.

En 1965, McGill soumet un Mémoire à la Commission Laurendeau-Dunton sur le bilinguisme et le biculturalisme au Canada.

L'activité étudiante à McGill s'intensifie au moment où les inscriptions d'étudiants en Sciences sociales atteignent de nouveaux sommets. L'enjeu pour les tenants d'une radicalisation aux États-Unis, au Canada et au Québec, consiste à s'imposer dans l'association des étudiants et au journal du campus et à dénoncer la connivence entre l'Université et le complexe politico-militaire comme le font des étudiants à l'égard d'un professeur de génie en novembre 1965. En 1969, des professeurs organisent le McGill Faculty Union qui cherchera vainement à obtenir son accréditation syndicale⁴¹.

Au début de janvier 1969, le politicologue Stanley Gray, qui sera, sur le campus, le leader de la manif du 28 mars, est démis de son poste de professeur après des interventions irrégulières au Sénat de l'Université et au Board of Governors. Après une série d'articles sur la contestation étudiante à McGill, Gray publie dans le journal étudiant, *The McGill Daily*, sous influence des

⁴⁰ Doyen Frost au Vice-Principal M. Oliver, 23 avril 1969, RG32, c.329, f.3741; Rapport d'évaluation du Centre, 10 mai 1970, RG32, c.329, f.3741.

⁴¹ Sur les « Quiet Revolutions » et surtout les « turbulences » à McGill, S. B. Frost, *McGill University for the Advancement of Learning*, II, chapitres XIV et XV.

plus radicaux de la Faculté des Arts, un article sur McGill et le viol du Québec où il prend position en faveur de la francisation de McGill, d'une généralisation d'études sur le Québec dans les départements et l'abolition du Centre d'études canadiennes-françaises⁴². Le *Daily* de janvier 1969 avait aussi publié une entrevue avec François Bachand, animateur du Comité Indépendance-Socialisme et près de Gray dans l'organisation de la manif à venir. Arrêté quinze jours avant la manif et sous les verrous le soir du 28 mars, Bachand aura surtout évoqué l'idée des quelques 10000 étudiants francophones des nouveaux cegeps qu'il allait falloir admettre à l'Université en septembre 1969.

Dans le contexte du débat général sur la place du français à l'école et dans la société québécoise, à Saint-Léonard et ailleurs, McGill avait créé en décembre 1968 un Academic Policy Committee on French Language at McGill présidé par le philosophe John Trentman, vice-doyen des Humanités. Le Comité ne fera guère consensus entre une université francophone, anglophone ou bilingue, mais contribuera à mieux faire voir aux autorités leurs possibles choix⁴³.

Trois semaines avant la manifestation en faveur d'un « McGill français », M. Oliver, devenu vice-principal aux affaires académiques, prépare un énoncé de politique, « The Place of the French Language at McGill » (5 mars 1969), qui prendra la forme d'un *press release* (13 mars 1969) de l'Information Office de McGill, dirigé alors par Andrew Allen. L'enjeu de la langue a franchi Roddick Gates. M. Oliver capitalise sur la réflexion du Comité Trentman. L'objectif est de faire place aux études en français tout en maintenant une université à

⁴² S. Gray, « The Troubles at McGill », *Canadian Dimension*, janvier à mars 1968, repris dans Julyan Reid (dir.), *Student Power and the Canadian Campus*, Toronto, Peter Martin Associates Ltd, 1969, 48-56; « McGill and the Rape of Quebec », *The McGill Daily*, février 1969, repris en français dans *Le Sainte-Marie*, du collège du même nom, du 24 mars 1969.

⁴³ « Toward a Language Policy », *McGill News*, vol. 52, no. 2, mars 1971, p. 3-4. Sur les événements vus de et par McGill : « What the Martlet hears », *McGill News*, vol. 50, no. 3, mai 1969, p. 3-4; Andrew Allen, « McGill Québécois », *McGill News*, vol. 50, no. 4, juillet 1969, p. 11-13.

prédominance anglophone. L'ambition du vice-principal sur cinq ans est d'atteindre 20% des inscriptions en provenance du Québec et d'affirmer le droit de faire les examens en français; d'assurer à un public non-universitaire des services administratifs (Santé, service de prêts à la bibliothèque) en français; de voir offrir dans chaque faculté des cours en français qui ne dédoublent pas ceux déjà donnés en anglais, sans que ne soit possible une diplomation faite uniquement de cours d'une filière francophone; de rendre disponible dans les facultés professionnelles des lexiques de termes en français; enfin, d'offrir un nombre suffisant de cours de français pour les professeurs, les administrateurs et les étudiants. La position du vice-principal est claire : McGill ne sera pas une université bilingue et les cours ne seront pas dupliqués⁴⁴.

La tension monte comme l'indique trois interventions le 24 mars. Le célèbre neurologue Wilder Penfield affirme devant un auditoire réceptif du Canadian Club que l'anarchie est à la porte de McGill. Le vice-Principal Robert Shaw estime que McGill est l'objet d'une attaque systématique. De son côté, Laurier LaPierre, directeur du CECF en pleine crise de survie sinon d'existence, trouve une formule : McGill ne doit pas se contenter d'être au Québec, l'université doit être du Québec⁴⁵.

Devant Roddick Gates, le 28 mars 1969

À 21h30, le 28 mars 1969, entre 7000 et 10000 manifestants se rassemblent devant l'entrée principale de McGill au cri de « Ce n'est qu'un début, continuons le combat ». Une centaine de policiers de l'escouade anti-émeute en bloquent l'entrée et peuvent être aidés par

⁴⁴ Le professeur C.-P. Leblond du Département d'Anatomie craint un processus comme celui que l'Université de Louvain a connu et qui a mené à la création de deux universités, avec le risque que McGill ne se retrouve en Ontario, sans référence alors pour la communauté anglophone dont McGill est le navire-amiral culturel, « Letters. Opposed to duplicating of courses in French at McGill », *The Gazette*, 19 mars 1969.

⁴⁵ W. Penfield, « Université, contestation et violence », *Le Devoir*, 26 mars 1969, p. 5; anonyme, « Under Attack. Shaw fights for McGill », *The Gazette*, 28 mars 1969, p. 7; L. LaPierre, « McGill et la société québécoise : être du Québec et non plus seulement au Québec », *Le Devoir*, 24 mars 1969, p. 4.

1300 autres policiers prêts à intervenir. Le militant pour des écoles francophones à Saint-Léonard Raymond Lemieux et le chargé de cours en Science politique, Stanley Gray, s'adressent à la foule⁴⁶. Des manifestants brûlent des drapeaux tandis que des opposants de l'intérieur de Roddick Gates, estimés à 3000 personnes, entonnent le « God saves the Queen ». C'est l'échauffourée. La police tente alors de disperser la foule. Des manifestants ou des casseurs s'orientent vers le centre-ville et y fracassent des vitrines, allument des feux dans des poubelles et s'adonnent à diverses formes de vandalisme.

L'événement est porté par des revendications éloquentes sur le sens de la manif⁴⁷. Dans un contexte nouveau d'intervention de l'État, on souligne que McGill reçoit près de 30% des subventions accordées aux universités du Québec alors que la population anglophone représente 17% de la population totale et que les anglophones occupent 42% des inscriptions dans les universités québécoises. Sensibles à l'arrivée prochaine au niveau universitaire de milliers d'étudiants francophones des nouveaux cégeps, les manifestants réclament la francisation rapide de McGill, à un rythme qui en ferait une université à 100% francophone en 1971-1972. On entend aussi que McGill accueille dès septembre 1969 un nombre significatif d'étudiants francophones en provenance des cégeps pour au moins compenser le fait que plus du quart des étudiants viennent de l'extérieur du Québec et que près de la moitié quitte ensuite le Québec pour faire carrière ailleurs⁴⁸. Troisième revendication : en attendant la gratuité scolaire complète, on réclame la parité des frais de scolarité avec l'Université de Montréal. On revendique encore

⁴⁶ Pierre Godin, *La Poudrière linguistique*, p. 247-250.

⁴⁷ Je m'appuie ici sur les études de J.-P. Warren, *Une douce anarchie*, p. 197-198 et « L'Opération McGill français », p. 106-107.

⁴⁸ En 1965-1966, les 571 étudiants francophones sur un total de 11853 étudiants représentaient 4,8% des effectifs; ce pourcentage passe à 10,1% en 1970-1971, à 20% de 1980 à 2001, puis à 21,2% en 2002-2003, Ginette Lamontagne, « McGill et le fait français de 1969 à 1999 : de la coexistence à la francophilie », dans Programme d'études québécoises, *McGill français : trente ans après*, p. 25.

l'abolition du CECF, lieu de recherche sur les « indigènes » et l'ouverture au grand public de la bibliothèque McLennan dont la valeur des collections en ouvrages sur le Canada français approchait celle de la nouvelle Bibliothèque nationale du Québec (ex-Bibliothèque Saint-Sulpice) et celle de la salle Gagnon de la Bibliothèque de la Ville de Montréal. On revendiquait enfin la prise en compte des intérêts du Québec dans la recherche et une représentation tripartite au Conseil des Gouverneurs : un tiers étudiant, un tiers personnel enseignant et non-enseignant, un tiers de représentants directs du peuple québécois.

Ces revendications se trouvent, entre autres lieux, dans *Bienvenue à McGill*, journal de huit pages tiré à des dizaines de milliers d'exemplaires et publié « en collaboration avec des étudiants des CEGEPS de la Région de Montréal » par le Comité des étudiants de McGill appuyant la manifestation du 28 mars⁴⁹ ». Épinglant les « grands patrons de McGill » et les secteurs économiques représentés au Conseil des Gouverneurs, donnant la parole à Stanley Gray et à Michel Chartrand, le journal dénonce l'institution « consacrée à la préservation des privilèges d'une minorité dominante et à l'éducation de son élite » et « au service des monopoles anglo-américains » qui « travaillent contre les intérêts du peuple québécois ». Y est aussi reproduit le poème de Michèle Lalonde, « Speak White » que l'auteure venait de lire à la soirée « Poèmes et chansons de la Résistance Québécoise ».

Dès la page 2, le CECF et le Département de langue et littérature françaises y sont pris à parti. À propos du premier, le journal cite l'historien Michel Brunet selon lequel « l'attitude de l'administration de McGill pouvait être comparée à celle d'une université métropolitaine au milieu d'une tribu de colonisés qui doit se soumettre sans défense à un paternalisme indigne ». On était bien informé du fait – déjà évoqué ici et que quelqu'un avait fait couler à l'époque – selon lequel à une demande budgétaire de l'ordre de \$200000.00, le CECF n'avait obtenu du

⁴⁹ Je remercie J.-P. Warren de m'avoir fourni une photocopie du document, difficile à trouver.

Doyen des études de 2^e et 3^e cycles S.B. Frost que \$84000.00, soit \$4000.00 de plus que le montant du budget de l'année précédente.

À propos du Département, *Bienvenue à McGill* en sait assez long pour observer que le Directeur Launay a un doctorat d'Anglais, qu'il n'y a que trois Québécois parmi la quarantaine de professeurs et chargés de cours français ou belges. Le journal souligne les pressions récentes exercées par « quelques professeurs, jeunes et progressistes » qui ont tenté de changer l'orientation du Département, qui fait face à la venue d'étudiants francophones des cégeps. Celui-ci voudrait « maintenant mettre sur pied des cours exclusivement pour eux. Tout en augmentant le nombre de cours d'histoire et de littérature québécoise. Mais pour y arriver, il va falloir plus de personnel, principalement de Québécois et des fonds supplémentaires ». Dans le cas du CECF et du Département, il est manifeste que les rédacteurs du journal avaient des antennes tournées vers des émetteurs bien informés.

1969-1970 au Département

Le Rapport annuel du Département de 1969-1970, rédigé par le Directeur Collet, confirme les remous étudiants durant l'année. Si le Département avait embauché depuis quelques années des professeurs avec doctorat venant de France et d'ailleurs, il avait « also succeeded in attracting several distinguished French Canadians, not to forget one or two first class English Canadians ». La hausse des inscriptions des étudiants francophones « explains why the present French Department is very much different from what it used to be and still was merely seven or eight years ago ».

Pour donner un visage à cette fourchette d'étudiants de 1969-1970, il faut savoir qu'étaient alors inscrits à la Maîtrise Réjean Beaudouin, Pierre Belisle, Pierre Berthiaume, Pierre L'Hérault, Marco Micone, Louis Robitaille, Sylvain Simard. Au Doctorat : Annette Hayward, Gabrielle Pascal, Jean-Pierre Roy, Jean-Pierre Tadros, Alain Tichoux.

Le Directeur fait ensuite la chronique des secousses qui ont marqué l'année : 5 février 1970, l'Association générale des Étudiants de Français (AGEF) transmet au Doyen Stansbury un « Report on the situation of the French Department and its relation with the Association » dans lequel on déplore le fait que « the conservative faction was ruling the Department ». Huit février : dépôt d'un « dossier » de 18 pages auprès du Doyen avec des recommandations pour corriger les faiblesses des 2^e et 3^e cycles. Le 11 : « sit in » dans le hall de Peterson Hall en protestation contre « the action of some staff in eliminating reforms at all levels ». Le 18 : publication d'un article, « Crisis in the French Department », dans *Free Press* réclamant, entre autres, la parité de la représentation à l'Assemblée générale et à l'Exécutif du Département. Cette turbulence suscite la création d'une Commission de Doyens (Bell, Stansbury et le vice-Doyen Trentman) « to investigate the problems of the Department by hearing briefs from all concerned, and then suggest solutions ». Leur rapport du 1^{er} avril, endossé par le Département, propose la représentation des étudiants, des chargés de cours et des professeurs au Curriculum Committee de Premier Cycle; la représentation égale des étudiants et des professeurs sur celui des 2^e et 3^e cycles; l'abolition de l'Assemblée générale telle qu'elle existait au 12 décembre 1969⁵⁰.

Le département crée aussi un « Major » et un « Honours » en littérature et civilisation canadiennes-françaises et une offre de séminaires aux 2^e et 3^e cycles en littérature canadienne-française. L'usage du terme « Québécois » au CECF sera l'objet d'une autre bataille trente ans plus tard.

C'est dans ce contexte que la professeure Hélène Larivière, à l'École d'été et au Département depuis 1937, remet sa démission le 22 novembre 1969 à la fin de l'Assemblée plénière. Deux jours plus tard, elle écrit au Directeur Collet, président du Comité des

⁵⁰ Rapport de la Commission des Doyens, MUA, Department of French Language and Literature, 1970-2008.0107.

Nominations et Promotions : « Les débats lors de l'Assemblée plénière [...] m'ayant prouvé combien j'étais éloignée du point de vue et des lignes directrices adoptés par la majorité des membres du Département, je vous prie de bien vouloir ici accepter ma démission donnée à la fin de la séance ». Elle démissionne « à fortiori » du Conseil Exécutif : « Je ne puis que me désolidariser complètement d'une administration dont je désapprouve les principes aussi bien que les mesures qui paraissent devoir en découler. » Le Directeur transmet au Doyen Stansbury la démission de sa collègue et informe celui-ci de sa volonté de remplacer ce professeur. Moins d'un an après la manif du 28 mars 1969, il écrit : « I have already started to look for a suitable replacement and have several names, among whom some English speaking candidates. Indeed I think that we need more English speaking faculty to balance our present teaching staff. »

La table était mise pour une décennie de « points de vue » et de « lignes directrices » différents au moment où l'enseignement du français passait en 1970 à un nouveau French Language Centre⁵¹. Les turbulences des années 1960 et la nouveauté de l'arrivée de nombreux professeurs québécois subsumées dans le directorat de Jean Éthier-Blais en 1972 et en 1973 allaient causer bien des remous durant la décennie

⁵¹ S.B. Frost, *McGill University for the Advancement of Learning*, II, p. 280.

CONSTANTES ET INNOVATIONS

McGill College fut créé en 1821 au moment où, dans la colonie bas-canadienne, la communauté anglo-montréalaise avait les moyens économiques et démographiques d'une politique culturelle qui incluait tout autant l'alphabétisation et l'éducation de la population que le lancement de journaux ou l'organisation d'associations volontaires, de librairies ou de bibliothèques. En milieu francophone et catholique, l'Université Laval fut fondée en 1852 et une succursale de l'Université Laval à Montréal fut créée en 1876 jusqu'à ce que l'Université de Montréal devienne autonome en 1920.

Créé au même moment qu'un Département d'Anglais, le Département de français de 1853 fut contemporain dans le Département de langues modernes du Département d'Allemand. L'enseignement de la langue française faisait alors partie d'une culture où la France importait sur la scène internationale et dans une ville qui était majoritairement anglophone dans un Bas-Canada très fortement francophone.

L'Université Laval à Montréal n'eut pas de Faculté des Arts avant la toute fin du 19^e siècle, même si elle datait de 1876. Il est difficile de démêler la conjoncture de 1895 où l'invitation faite à Ferdinand Brunetière par le comte des Étangs, près de McGill, de venir y faire des conférences fut saisie au vol par les Messieurs de Saint-Sulpice dont la présence dans le milieu culturel de Montréal était décisive depuis le début du 19^e siècle et surtout depuis 1840. Seigneurs de l'île de Montréal, les Sulpiciens avaient aussi les moyens d'une politique culturelle et, en particulier, de l'organisation de la Faculté des Arts de l'Université Laval à Montréal dont ils furent les piliers avant que les Dominicains y mènent aussi une action académique et culturelle.

Dans ce groupe de conférenciers français prestigieux invités à compter de 1897 (Brunetière, Doumic, de Labriolle, Laurentie, Léger, Arnould, Gillet, Gautheron) à venir à Montréal, McGill recruta en 1912 René du Roure, qui donna au Département une impulsion irréversible alors qu'une tradition s'amorça à l'Université de Montréal en 1920 avec un autre de ces conférenciers invités, Henri Dombrosky.

Les invitations faites à ces critiques et universitaires français impliquèrent du coup la France à travers son consulat à Montréal dont la présence fut constante et essentielle dans le développement du Département de langue et de littérature françaises de McGill. La collaboration commença avec le consul Alfred de Kleczkowski, actif dans la venue des conférenciers français à compter de 1897, et bien au fait des tensions entre Montréal et Québec et des positions traditionnelles du Canada français à l'égard de la France « contemporaine ». De ces rapports étroits avec le consulat témoigne d'abord et avant tout la constitution du corps professoral qui fut essentiellement d'origine française et qui le resta dans la mesure où, comme dans les colonies et territoires de la France, le Ministère des Affaires étrangères invitait le Ministère de l'Éducation nationale à détacher de ses professeurs pour l'étranger. Cette action culturelle diplomatique, outre qu'elle faisait rayonner la France, obligeait les professeurs détachés à maintenir leur citoyenneté française, à telle enseigne qu'en 1914-1918 et en 1939-1945, les professeurs du Département étaient d'office conscrits et durent participer, d'une façon ou d'une autre, à l'effort de guerre français. Cette réalité ne pouvait que plaire à McGill, dans une institution favorable à l'impérialisme britannique et toujours prête à faciliter l'engagement militaire de son personnel, à être « at war », alors qu'elle observait l'anticonscriptionnisme persistant des Canadiens français, qui s'enrôlèrent néanmoins nombreux lors du deuxième conflit mondial. Les conférences du professeur Leith Gregor sur « la bonne entente » et contre le nationalisme, même en littérature,

comme le proposait l'abbé Camille Roy, furent de ce ton impérialiste. Autre signe de la communauté française et mcgilloise, le fait que ce fut un professeur du Département, Paul Villard, qui fut l'historien de l'Alliance française de Montréal, mal vue dans les milieux conservateurs canadiens-français.

L'embauche des directeurs et des professeurs avec doctorat et agrégation se faisait la plupart du temps en consultation avec le consulat ou l'ambassade à Ottawa et le service diplomatique français mettait à contribution le réseau des professeurs des grandes universités (en particulier Yale, Columbia, Harvard) étatsuniennes pour recruter. Souvent, les directeurs, personnages clés, furent des agrégés d'Anglais : probablement du Roure, certainement Darbelnet, Launay et Collet.

Les règnes de certains professeurs et des directeurs furent longs jusques vers 1960. Pierre Darey fut le seul professeur de 1860 à 1892, René du Roure fut Directeur de 1923 à 1940, Jean Launay de 1947 à 1965. En ce sens, les directorats ont imposé une trame analytique et narrative à l'histoire du Département : les directeurs donnaient leur style à l'institution.

Les professeurs de plein titre furent essentiellement français. Originaire de Suisse, Georges-Paul Collet arriva au Département en 1965, tandis que les premiers professeurs formés en Belgique (Marc Angenot, Jean Terrasse) furent embauchés à partir de 1967. Les Québécois firent leur place au moment et surtout suite à la manifestation « McGill français » du 28 mars 1969, plus d'un siècle après la fondation du Département. Quelques hommes et quelques femmes francophones de Montréal enseignèrent à l'occasion à l'École française d'été et Jules Fournier qui, au moment de l'arrivée de R. du Roure en 1912, demanda « Pourquoi pas un Canadien ? », fut le premier à reconnaître qu'il ne s'en trouvait pas pour prendre le poste.

Dès le début du 20^e siècle, des femmes enseignent au Département : Marie-Louise Milhau (1902-1908), Geneviève Bianquis (1910-1912), Lucie Toren (1919-1954), Hélène Larivière (1937-1969) sans compter les nombreuses chargées de cours en temps de paix comme de guerre. Deux professeurs des débuts furent des pasteurs, Joseph Luther Morin et Paul Villard. Les professeurs du 19^e siècle et du premier quart du 20^e furent les auteurs de nombre d'ouvrages pédagogiques.

L'enseignement au 19^e siècle se limita à celui de la langue. Ce n'est qu'au début du 20^e que s'amorce l'enseignement de la littérature française au Premier Cycle. À la différence des éventuels départements de littérature française des universités francophones, la réforme de 1916-1917 ouvre le programme sur la littérature française contemporaine, celle qui se fait alors, en particulier en théâtre. Dès la fin des années 1920, une composante de « civilisation française » s'ajoute à l'enseignement de la langue et de la littérature. C'est au fil des ans et de l'arrivée de plus de professeurs que se met en place une conception de l'enseignement de la littérature française qui mise sur le parcours complet de l'histoire de cette littérature. Encore vers 1950, on compte sur Pierre Nardin pour amorcer l'enseignement de la littérature médiévale. Mais dès les années 1920 et 1930, le survol panoramique de la littérature française constitue la marque intellectuelle et scientifique du Département.

Même si le premier mémoire est déposé en 1906, le programme de 2^e cycle (Maîtrise) ne commence qu'en 1914-1915 pour être continu à partir de 1919-1920. La première thèse de doctorat est déposée en 1956, mais le programme ne décolle vraiment qu'après 1967. De 1906 à 2010, 879 mémoires de Maîtrise et 119 thèses de Ph. D. seront déposés au Département pour un total de 938. L'apogée des études de 2^e et 3^e cycles se situe entre 1967 et 1976 avec 241 mémoires et 14 thèses.

Si l'enseignement de la littérature canadienne-française ne commence guère avant les années 1960, la référence à des auteurs du Québec est hâtive. Marie-Louise Milhau écrit sur les jeunes poètes des Soirées du Château de Ramezay et inclut Louis Fréchette dans son *Choix de poésie* de 1908; Leith Gregor aborde aussi Fréchette. Dans ses cours et questionnaires d'examen, R. du Roure aborde Fréchette et Alfred Garneau et déplore le manque de fierté des Canadiens français à l'égard de leurs écrivains. Bien au fait des positions de l'abbé Camille Roy sur la nationalisation de la littérature canadienne, du Roure polémique un bon moment dans la presse à propos du récit *L'appel de la race* d'Alosnié de Lestres (l'abbé Lionel Groulx). En 1930, le roman *Maria Chapdelaine* du Français Louis Hémon figure dans le cours d'introduction à la littérature française. Douze mémoires sur la littérature canadienne-française seront déposés au Département entre 1923 et 1946.

C'est Monique Bosco, qui n'enseignera que trois ans au Département qui, la première, assurera un enseignement sur la littérature canadienne-française entre 1959 et 1962. Jean Éthier-Blais prend le relais en 1964. Mais ce ne sera qu'après 1970, après la Révolution tranquille et la manif « McGill français » du 28 mars 1969 que des professeurs donneront ses lettres de créance à la littérature québécoise dans le Département.

Même s'il faut souligner une prise de conscience nouvelle à McGill des changements qui s'opèrent au Québec à compter de 1960, force est de reconnaître que l'Université ne donne guère aux instances concernées les moyens de sa politique. L'histoire des manques de moyens du Centre d'études canadiennes-françaises (1963) et la faiblesse même du Programme d'études canadiennes à la même époque disent bien le prix payé par McGill pour être, d'abord à ses propres yeux, une université internationale. Mais chose tout aussi certaine, dans le domaine de la

littérature d'expression française, le Département a eu, après 1970, les moyens en professeurs de faire place à la littérature québécoise.

Le Département au tournant des années 1960-70 : ruptures et mutations

Marc ANGENOT

En 1964, McGill semble prendre une préliminaire et vague conscience de sa situation dans une province à prépondérance francophone en pleine effervescence nationaliste en décidant d'autonomiser un département de français à part entière, en le séparant de l'indivis département de *Romance languages* où le français était inclus depuis toujours — ainsi qu'on pu voir dans les chapitres qui précèdent.

En 1967, le « Département de langue et littérature françaises » (son nom n'a pas changé depuis un demi-siècle) occupe, avec d'autres unités académiques, avec notamment le laboratoire de langues au sous-sol, la plus grande partie du Pavillon Peterson sur la rue McTavish, où sont ses bureaux et la plupart de ses salles de classe.¹ Le département compte cette année-là seize professeurs en titre (dont cinq femmes en 1968²), dix-huit *lecturers* et un grand nombre de *teaching assistants*. C'est que le plus grand nombre des étudiants qui le fréquentent viennent pour des cours de langue et/ou des panoramas de littérature à grandes enjambées destinés aux étudiants anglophones. Ceux-ci, dans la plupart des unités de la *Faculty of Arts and Science*, faculté alors

¹ Quelques cours, les plus achalandés, se donnaient dans le nouveau Pavillon Leacock.

² Avec l'appoint de la Prof. Monique Niéger qui repartira assez vite pour l'UQAM.

indivise, doivent satisfaire un « Language requirement » ce qui, en pratique, veut dire, au Québec, obtenir un certain nombre de crédits de français langue seconde. Les étudiants de lettres et de science qui, en arrivant à McGill, ont déjà une maîtrise passable du français et ceux, peu nombreux, dont le français est la langue maternelle, à savoir la minorité de Canadiens français et un certain nombre de francophones immigrants, venus notamment d’Afrique du Nord et du Levant, préfèrent évidemment, quand bien même ils se spécialisent en chimie ou en physique, prendre des cours « intéressants » de culture et de littérature françaises, de théâtre, de cinéma, plutôt que de pédestres cours de « composition ». En 1971, 10% des étudiants inscrits à McGill déclarent avoir le français pour langue maternelle. (En 2000, les francophones représentent 22% des inscrits et le nombre a continué à croître pour atteindre désormais le quart.)

Le département offre toutefois, à côté de ces cours pratiques, une brochette complète de programmes de spécialisation (*Honours*), des majeures et des mineures, et des séminaires de maîtrise et de doctorat. Sa clientèle est donc double. Néanmoins les cours offerts sont avant tout, en nombre, des cours de langue, de grammaire, de composition: les *lecturers* assurent exclusivement de tels cours tandis que les profs eux-mêmes doivent en inclure un ou deux dans leur charge de travail.

Les seize professeurs d’alors présentent un profil académique que l’on doit caractériser sans mettre dans cette qualification l’arrogance que procurerait le recul du temps et les progrès mêmes des universités au Québec. Pour un observateur venu des vieilles universités d’Europe ou de la *Ivy League* américaine, il était pourtant évident alors que fort peu d’entre eux se seraient qualifiés pour être professeurs d’université où que ce soit ailleurs. À l’exception de Russell McGillivray (Yale), aucun ne possède un Ph. D. ni l’équivalent. Aucun ou presque ne pourrait faire état de publications « savantes » de bon aloi. Aucun non plus, dans un autre ordre de

considération, n'est d'origine « québécoise » (au sens ethnique restreint que prend alors ce *gentilé* car le Prof. McGillivray est un anglo-québécois). La plupart sont des Français « de France » et ils perpétuent sereinement le vieux préjugé, relevé déjà par Régis Messac dans les années 1920, qui est que le médiocre et peu châtié français des Franco-québécois les disqualifie pour enseigner adéquatement la « langue de Molière ». Le directeur du Département, jusqu'à l'arrivée du Suisse Georges-Paul Collet qui, imposé par la haute administration, lui succède avec mandat de changer les choses, a été pendant vingt ans Jean L. Launay, lequel est tout bonnement agrégé d'anglais (!),³ tandis que les Prof. Marie Thérèse Reverchon et Yvonne Champigneul sont agrégées de grammaire. Ce titre de concours administratif français leur suffit amplement. L'idée même de recherche et de publications est fondamentalement étrangère à leur formation comme à leur mentalité. Ces professeurs sont pour la plupart de bons pédagogues conventionnels, formés avant tout à, et pour, la tradition lycéenne française et que les hasards de la vie ont conduit à Montréal.

Avec tout ceci, le département de français tranche – même alors si je puis dire – par une insuffisance certaine face à des exigences académiques élémentaires et de plus en plus clairement perçues comme *sine qua non* au tournant des années 1970. Au département d'anglais voisin, le poète Louis Dudek, le romancier Hugh McLennan apportent au moins le prestige de leur réputation littéraire nationale. Ce département va du reste trouver à nommer beaucoup de « jeunes » bardés de diplômes, notamment, en 1969, le grand comparatiste d'origine yougoslave Darko R. Suvin.⁴ Plusieurs de ses membres vers 1970, Peter Buitenhuis, Ben Weems III, Dean Frye, David Williams sont des érudits et spécialistes reconnus à l'échelle canadienne dans leurs

³ Et qui s'est engagé à titre d'interprète dans l'armée britannique pendant la guerre.

⁴ Je co-fonderai avec lui et R. D. Mullen en 1973 la revue *Science Fiction Studies*.

domaines respectifs.⁵

L'École française d'été qui se tient tous les ans en juin et juillet pendant six semaines dans les résidences de McGill sur le Mont Royal tout en haut de la rue University procure toutefois une certaine renommée « continentale » au Département dont elle dépend. Elle attire depuis les années vingt un grand nombre d'étudiants canadiens-anglais mais aussi américains qui viennent étudier la langue et un peu la littérature françaises dans une atmosphère détendue et festive. Certains cours avancés peuvent toutefois être crédités pour le BA et même pour la maîtrise. L'École que dirige Maurice Rabotin puis Jean Lerède connaît un succès confirmé et qui se perpétuera encore quelques années. Elle a les moyens d'inviter des professeurs renommés venus des « Vieux pays » pour lesquels ce sont de studieuses et rémunératrices vacances. Ainsi en 1969, un an avant sa mort inopinée, Lucien Goldmann, directeur d'études à l'École pratique des hautes études et à l'Institut de sociologie de Bruxelles et critique marxiste influent, passera l'été à enseigner en bras de chemise, sous les arbres des résidences, la sociologie de la littérature et la pensée esthétique de György Lukács.

Les hautes instances de l'Université, — c'est l'impression que l'on en a et c'est l'idée qui circule alors, — au milieu des mutations sociales et politiques entraînées par la Révolution tranquille, mutations englobées dans tout l'Occident des Trente glorieuses par le passage brusque à 1. l'Université de masse et, de façon concomitante quoiqu'un peu contradictoire, 2. à la redéfinition de l'Université comme avant tout un lieu de recherche avancée indissociable de tout enseignement de qualité, les hautes instances, dis-je, ont commencé à observer avec perplexité et avec le souci de le réformer rapidement ce département composé de personnalités peu qualifiées,

⁵ Si par contre les termes de comparaison devaient être les autres « petits » départements de langues, *Classics, Italian, Spanish, German, Russian & Slavic*, il faut avouer qu'à l'époque aucun ne brille outre mesure par la qualité de la recherche et les titres universitaires.

trop « hexagonal », très peu intégré au Québec et ignorant superbement la recherche. Dès 1970, les professeurs de toute l'Université et de tout le pays vont sentir peser de plus en plus sur leurs espérances de carrière, sur l'avancement et les promotions, l'exigence, certes, d'un enseignement consciencieux, mais surtout de travaux savants et de publications régulières, – *publish or perish*, – et de l'obtention de subventions de recherche [provenant alors du seul Conseil des arts du Canada avant la création du CRSH⁶ puis de son concurrent, le FCAR québécois].

Un seul cours de littérature « canadienne française » est donné en 1967 par Marie-Thérèse Reverchon au milieu d'une offre de plus de trente cours spécialisés de littérature française du moyen âge à nos jours. Si la plupart des doyens et membres du *Board of Governors* ne maîtrisent aucunement le français eux-mêmes (ce trait ne surprend pas avec le recul du temps), ils ont assez de flair politique pour sentir la tendance et les besoins de l'heure. Ils sont résolus à corriger ces deux aspects — à savoir 1. résolus à faire nommer au DLLF, en dépit des réticences, des Canadiens français : le premier sera Jean Éthier-Blais en 1963 (voir plus bas) et 2. à exiger à tout le moins au rang de professeur le doctorat et une amorce ou une promesse de publications....

C'est alors que Georges-Paul Collet, comparatiste genevois, auteur d'une monographie sur George Moore⁷ et de travaux ultérieurs sur le peintre-écrivain Jacques-Émile Blanche, est recruté et imposé d'en haut, substitué à l'inamovible Jean L. Launay, et chargé, dans une époque où les budgets sont en croissance, où des postes s'ouvrent d'année en année, où le nombre d'étudiants croît non moins exponentiellement, de dénicher et faire nommer de jeunes docteurs supposés prometteurs, – encore toujours recrutés dans les « Vieux pays », en Belgique notamment avec Marc Angenot et Jean Terrasse, ainsi que des universitaires chevronnés plus âgés, tels Jean-Claude Morisot, titulaire d'un doctorat d'État français, Giuseppe Di Stefano,

⁶ Constitué par une loi du Parlement en 1977.

⁷ Romancier, poète et dramaturge irlandais qui étudia à Paris dans les années 1870.

grand médiéviste et lexicographe d'origine italienne qui fera toute sa carrière au département⁸, ainsi que d'autres qui repartiront assez vite, ayant d'autres perspectives de carrière, comme l'excellent linguiste, devenu professeur à Lausanne, Michel Burger, ou comme le classiciste Louis Van Delft.⁹ — La forte discordance de qualifications académiques entre le nouveau recrutement et l'ancien présentait évidemment un potentiel de conflit qui n'a pas manqué de se développer dans le contexte agité de l'après-1968.

Il faut dire à décharge de cette politique de recrutement européocentrique qu'en cette période d'expansion rapide sur fond de sous-développement universitaire à l'échelle de toute la province, province qui sortait du régime stagnant et obscurantiste de Maurice Duplessis, tout jeune franco-Québécois qui avait le mérite de faire un doctorat, que ce soit au pays ou à l'étranger, se trouvait engagé, bien avant même de l'avoir fini et soutenu, par Laval ou Montréal tant la demande était alors supérieure à l'offre ! — Comme c'est loin tout cela !

La demi-douzaine de « Québécois » qui viendront enfin s'agrèger au département, leur doctorat soutenu en France (McGill étant en outre en concurrence désormais avec les nouvelles universités comme l'UQAM et les autres universités du Réseau de l'UQ qui recrutaient non moins activement) seront engagés tout au début des années 1970 et, à l'exception de Robert Vigneault,¹⁰ ils feront toute leur carrière, et avec succès, au DLLF: ce sont Jean-Pierre Duquette, Jean Pierre Boucher, André Smith, Yvon Rivard, François Ricard.

⁸ Il prend sa retraite en 2002.

⁹ À cette époque s'ajoute pour quelques années et pour contribuer au recrutement, la politique gaulliste qui inscrivant le Québec dans les pays du tiers monde amis de la France et aidés par elle, procure pour pas cher à McGill de jeunes « coopérants », capétiens ou docteurs, qui seront étiquetés par McGill *military lecturers* – ce sont des objecteurs de conscience notamment pour qui ce mandat « à l'étranger » se substituait au service militaire. Ainsi Jean Bessière, futur titulaire de la chaire de littérature comparée à la Sorbonne, passera deux ans, de 1970-72, à McGill.

¹⁰ Qui partira à Ottawa.

Ce recrutement de « jeunes » de valeur avait été favorisé par le premier Canadien français attiré au Département, Jean Éthier-Blais. Franco-ontarien, élève des jésuites de Sudbury, celui-ci avait fréquenté l'École Normale supérieure de Paris; il en détenait un Diplôme d'études supérieures et il avait été *Adenauer Scholar* à Munich. Entre 1953 et 1958, il avait été au service diplomatique du Canada: secrétaire d'ambassade à Paris, chargé de mission à Poznan, représentant permanent du Canada à Hanoï. Quittant la carrière diplomatique, il était devenu professeur de littérature à l'Université Carleton en 1960, puis à l'École des Hautes études commerciales à Montréal. Éthier-Blais était un homme de lettres: romancier et nouvelliste, il était aussi le critique littéraire du *Devoir*; ses « carnets » hebdomadaires lui valaient une large réputation. Il avait été invité à venir à l'Université McGill en 1963, – McGill exigeant cependant de lui qu'il fasse une thèse doctorale (à Laval), exigence à laquelle il avait accepté de se plier. C'est lui qui va attirer au département ces jeunes universitaires franco-québécois que j'ai nommés et qu'il avait incités à entreprendre un doctorat de 3^e cycle en France.¹¹

Du même coup, lors mêmes que leurs thèses avaient porté sur des sujets « français », la littérature québécoise qu'ils enseigneront aussi concurremment n'est plus réduite à la portion congrue; les cours et les programmes se multiplient au contraire et une spécialisation (*Honours*) fait son apparition. Mais il faudrait ici, – un plus qualifié que moi pourrait le faire, – faire se succéder et expliquer les représentations successives du rôle et de la place de la littérature québécoise et les glissements subreptices d'un modèle à l'autre jusqu'à nos jours. Simple appendice contingent et mineur autrefois d'une littérature de France qui commence avec la *Chanson de Roland*, elle a pu être considérée ensuite, les progrès et exigences du nationalisme

¹¹ Je m'inspire de la notice nécrologique rédigée par Jean-Pierre Duquette. — Président du Centre québécois du PEN Club, Éthier-Blais était aussi à sa mort survenue en 1995 président de la Fondation Lionel-Groulx, – l'Abbé Groulx, clérico-nationaliste dont il était le disciple fervent et auquel il a consacré son dernier essai en 1993, *Le siècle de l'abbé Groulx*, paru chez Leméac.

aidant, comme un des deux volets, à traiter à part égale, de l'enseignement des lettres modernes, — ou mieux encore, comme devant être prépondérante, la littérature française étant tenue pour « étrangère » et sa prépondérance passée comme piteusement « coloniale », — ou encore comme intégrable à un vaste ensemble des littératures francophones, acadienne, franco-ontarienne, belge, suisse, haïtienne, antillaise et africaine — ou enfin comme intégrée et absorbée dans un *corpus indivis*, l'étude du roman ou du théâtre contemporains conglomérant et confrontant des auteurs autochtones, français et « autres » en un ensemble et un « matériau » sans frontière.

Dans le premier temps de la multiplication de cours de littérature québécoise, les écrivains morts et vivants s'étaient vu attribuer, en conformité avec l'esprit nationaliste revendicateur qui s'affirmait et prédominait, la fonction civique de constituer une Littérature Nationale, imitation et floraison tardives d'un modèle apparu au siècle dix-neuf: d'Aubert de Gaspé fils à Hubert Aquin, cette littérature nationale en voie de développement n'était pas plus mythique ni plus artificielle que celle dont les manuels de Lagarde-et-Michard sont le terme. Elle ne l'était pas moins.

J'ai pris du recul en remontant au tournant des années 1960-70 et je compte en effet me concentrer sur ces années-là. Ce n'est pas parce qu'elles sont celles de la lointaine jeunesse de l'auteur de ces lignes. C'est parce qu'elles forment un tournant décisif qui affecte encore globalement l'état de choses présent. Je ne compte pas, par ailleurs, parcourir une chronologie anecdotique avec tous les noms et les dates, et quelques portraits esquissés de collègues de jadis : je veux chercher à identifier des changements fondamentaux, à la fois dans l'institution et dans la représentation de son objet et sa matière d'enseignement, à savoir l'entité « langue et littérature françaises » avec les mutations de la très problématique « discipline » dont elle relève.

Certains trouveront peut-être mon historique subjectif. Je dis les choses comme je m'en

souviens et comme je les comprends en croyant aller à l'essentiel.

Ces années-charnières correspondent à la fois à :

1. l'expansion soudaine et rapide, tant en Europe qu'en Amérique du Nord, du vieux système universitaire dit « élitiste », expansion qui va permettre l'entrée en force de la génération des *baby-boomers* dans la nouvelle université de masse qui se met en place en moins d'une décennie, – ceci, tout particulièrement dans le Québec de la Révolution tranquille où la dynamique de ces années, partant d'un indiscutable sous-développement et du sentiment de l'urgence d'un rattrapage, a été impressionnante; et dans ce contexte, 2. à un bouleversement de fond en comble de l'enseignement des lettres, de son objet et ses méthodes, à une explosion de programmes et problématiques de recherche nouveaux dans un système où le nombre d'étudiants et dès lors d'enseignants lui-même explosait, à une mise en question des canons et traditions et un bouleversement des routines, certaines susceptibles de résistances tenaces mais qui se sont trouvées débordées.

Expansion d'abord: en 1967, on ne compte que six universités dans « la Belle Province » (comme disaient les plaques d'automobile): trois de langue française et trois de langue anglaise. Du côté francophone, on a l'Université Laval (fondée en 1852), l'Université de Montréal (devenue autonome de la première en 1920, mais fondée en 1876) et l'Université de Sherbrooke (fondée en 1954). Le réseau anglophone compte quant à lui les universités McGill (fondée en 1821), Bishop's à Lennoxville (fondée en 1853) et Sir George Williams (fondée en 1947 et qui deviendra Concordia University en fusionnant avec le Collège [des jésuites] Loyola). Le maillage géographique est très lacunaire comme on voit: beaucoup de régions ne comportent aucune université.

La création de l'UQAM en 1968 marque la date de départ d'une impressionnante

explosion, de l'Outaouais et Montréal à Québec, au Lac-Saint-Jean et au Bas-du-fleuve du nombre d'étudiants. Un chiffre, parmi plusieurs disponibles et analogues, qui illustre cette expansion et massification: de 1960 à 1970, en dix années, la population étudiante de l'Université Laval passe de 6000 à 15 000. (Elle se chiffre à 44 000 aujourd'hui.¹²) À la première rentrée scolaire de septembre 1969, l'Université du Québec accueille d'emblée 16 000 étudiants dans ses 4 premières composantes de Montréal, Chicoutimi, Trois-Rivières et Rimouski. Dans la région métropolitaine, la jeune Université du Québec à Montréal bat des records immédiats de popularité: de l'automne 1969 à l'automne 1973, en 4 ans, sa population étudiante passe de 3196 à 11 899 inscriptions. Aujourd'hui plus d'un demi-million de Québécois sont diplômés des universités de l'UQ.

Phénomène concomitant, les femmes deviennent peu à peu majoritaires parmi la population étudiante générale. Vers 1980, elles passent la barre de 50% de l'effectif étudiant et vingt ans plus tard, au début du nouveau siècle, elles en représentent plus de 60%. Dans les lettres, les femmes prédominent du reste en nombre depuis plus longtemps, probablement dès 1970, mais jadis leur nombre se restreignait nettement en allant vers le 2^e et puis le 3^e cycles qui restait une « chasse gardée » masculine.

Dans cette expansion quantitative générale, plusieurs disciplines des sciences humaines, disciplines naguère peu en demande, sociologie, politologie (jusque-là simples excroissances en France des programmes de philosophie) anthropologie, sciences du langage, connaissent des deux côtés de l'Océan dans les années post-soixante-huitardes, un *boom* extraordinaire. Des départements nouveaux, clé sur porte, de sciences de la communication, de journalisme, d'étude

¹² D'université religieuse catholique, Laval devient une université laïque et complètement autonome. Elle se dote d'une nouvelle charte en 1971 et élit son premier recteur laïc en 1972. McGill est une université séculière depuis sa création en 1821.

du cinéma et des médias voient le jour ici et là. Ces « disciplines » sur lesquelles se ruent une jeunesse populaire et petite-bourgeoise, produit des Trente Glorieuses, qui accède pour la première fois à l'université et ne maîtrise pas nécessairement les règles du jeu intellectuel n'offraient souvent – en dépit des prestiges qu'on pouvait leur prêter et de leur aura de radicalité « de gauche » – que des débouchés éminemment incertains. Pour transposer un mot fameux, la République n'avait pas besoin de sociologues. Le Dominion non plus – du moins pas en masses compactes ! On songe au couple de jeunes diplômés des années 1960 dans les *Choses* de Perec : Jérôme et Sylvie sont un couple de classe moyenne vivant à Paris. Ils sont tous deux psychosociologues, c'est-à-dire qu'ils sont chargés de mener des enquêtes sur des produits auprès de la population. Ils ne s'intéressent pas à leur métier et rêvent d'une vie grandiose, pleine de richesse et de belles choses. Mais leurs salaires ne leur permettent pas de faire des folies et dès qu'ils ont le moindre argent, ils le dépensent en achat de vêtements anglais très chers. Georges Perec a sous-titré son récit : « Une histoire des années soixante ».

Dans le monde anglophone, moins routinier et moins mandarinal que le français, plus vulnérable aussi à la concurrence, plus avide d'occuper des *créneaux* du marketing académique proliféreront dans ces années de nouveaux départements ou programmes de *Cultural studies*, de *Communication theory*, de *Speech and Rhetoric*, en attendant les *Women's* ou *Feminist Studies*, *Gay and Lesbian*, *African American Studies* et autres entités abandonnés à des minorités revendicatrices, – toutes découpant dans le champ traditionnel des lettres des « profils » académiques supposés correspondre à une demande nouvelle mais au statut scientifique incertain.¹³

¹³ Ce marketing académique persiste : en 2010, on offre un *MA in Popular Culture*, à Brock University; un *MA in Rhetoric and Communication Design* à Waterloo, cent autres « profils » au Canada anglais sont censés fixer une clientèle individualiste face à une demande indécise.

Dans ce contexte du tournant des années 1960 et au milieu de ces innovations inopinées – c’est ici ce qui va concerner directement le Département – on assiste à une dévaluation, à une décomposition brutales de la conception académico-pédagogique traditionnelle des études littéraires françaises centrée sur une histoire conventionnellement découpée en siècles et « écoles » de Grandes œuvres canonisées par la tradition et réparties dans trois branches non moins conventionnelles dans lesquelles les divers professeurs sont « spécialisés » : poésie, roman, théâtre. (La littérature d’idées, les essayistes, diaristes, mémorialistes, polémistes occupant la portion congrue et une périphérie mal balisée.)

Le département illustre dans son plan de cours « raisonné », avec peu d’options et de marges laissées à l’étudiant, un apprentissage des grandes œuvres de la littérature française qui allait des *Serments de Strasbourg* à Valéry, à Gide, avec un peu en fin de semestre, Sartre, Camus, Aragon, Saint-John Perse — et pour quelques rares professeurs juvéniles, suspects aux mandarins, Duras, Sarraute, Robbe-Grillet, Georges Bataille, Raymond Roussel, Yves Bonnefoy...

Le département d’autrefois, calqué sur le modèle français (et les autres départements du Québec ne différaient guère de lui sur ce point), ne consentait qu’à étudier les œuvres canonisées par le Jugement de la Postérité. Les études littéraires, banalement vouées avant tout à fournir d’année en année un contingent de profs du secondaire, fonctionnaient selon un système de légitimation qui avait fait ses preuves: le professeur et ses étudiants passaient leurs jours et leurs nuits à étudier Nivelles de la Chaussée (et la comédie larmoyante), Christine de Pisan (et l’éducation des filles au 14^e siècle), les tragédies de Voltaire, les satires de Boileau, les essais de Charron et les poèmes de Sully-Prudhomme — textes et auteurs dont nul, en dehors des

Facultés, ne prétendait se soucier et dont pas un seul lecteur ordinaire ne songeait jamais à faire l'acquisition.

(On dira que ceci, c'était proprement le modèle européen; qu'en Amérique et notamment dans nos provinces, dès le début du siècle passé on avait trouvé « moderne » de faire une place limitée aux écrivains contemporains et vivants. Oui, et c'est ce qui explique le grand nombre de thèses de maîtrise à McGill, des années 1920 et 1930, qui portent au pinacle et étudient avec un grand soin philologique les œuvres immortelles de Francis de Curel, Henri Bernstein, les frères Tharaud, René Bazin et Ernest Psichari. Le modèle à la française avait du bon: il savait qu'on ne peut pas faire confiance au goût des professeurs et de leurs élèves.)

Le doctorat tel qu'il se définissait au département au début des années 1970 illustre typiquement ces exigences d'érudition systématique et de respect un peu fétichiste d'une littérature canonique fixée, qui avaient prédominé dans les deux premiers tiers du siècle et dès le 19^e : après trois séminaires « avancés », l'étudiant était soumis, avant la thèse, à un énorme « examen compréhensif », oral et public, sur des listes de lecture établies par siècles, moyen âge, 16^e, 17^e, 18^e, 19^e, 20^e, à quoi s'ajoutait pour faire bonne mesure une épreuve de latin et l'exigence d'un cours avancé de littérature d'une autre langue romane.

De même en anglais, les cours obligatoires de 2^e et 3^e cycles s'étaient étalés et se suivaient chronologiquement de *Middle English* et *Chaucer* aux auteurs du 20^e siècle anglais, américains et canadiens parmi les plus réputés – en passant par des ensembles à dénomination typique, *Elizabethan Drama*, *Jacobean Drama* etc.

Ce modèle et la « philosophie » implicite qui l'appuyait vont se trouver démantelés les premiers au cours des années 1970-80. Une Ère du soupçon qui s'étend sur ces deux décennies allait bouleverser de fond en comble cette tradition, en mettre en question les frontières, les

objets, les repères, les valeurs et les présupposés. La question est de savoir ce qui allait la remplacer: la réponse comme on verra est que nul *consensus* n'est venu re-fixer des normes et des règles communes.

Première étape bien identifiée de la crise des études de lettres: au cours des années 1970, le syncrétisme dénommé « structuraliste » (ce terme, n'en déplaise aux historiens des idées à la Ferry et Renaut,¹⁴ est purement illusoire, regroupant une brochette de penseurs alors à la mode, Althusser, Derrida, Foucault, Barthes, Lacan, Bourdieu & *al.*, dont il est évident qu'intellectuellement, épistémologiquement, ils divergent *en tout point*) provoque un décroissement soudain des études littéraires; il semble inviter à leur intégration dans l'ensemble formé par les disciplines « humaines » et sociales. Un interminable isolement semblait devoir prendre fin, le commentaire littéraire allait finalement renoncer à tenir de la « conversation de salon » selon une formule ironique du jeune Roman Jakobson aux temps du Cercle linguistique de Moscou, — bavardage mondain à quoi s'opposait l'ambition de ses amis de fonder une *literaturnaja nauka*, une « science de la littérature ». Le syncrétisme étiqueté structuraliste semblait suggérer à tout le moins qu'on allait vers une intégration prochaine, logique et souhaitable, des études littéraires dans l'ensemble des disciplines humaines et des sciences du langage. C'était la fin annoncée d'un isolement qui avait fait que, pendant des générations, tout ce qu'on pouvait dire de l'histoire littéraire c'est qu'elle n'était pas de l'histoire, de la sociologie littéraire qu'elle n'était pas de la sociologie, de la « psychologie » des personnages de roman qu'elle ne devait rien à ce qui s'appelait ailleurs psychologie.

On observe alors, par l'entremise de son impact en Europe et en France nommément, une

¹⁴ Voir Fr. Dosse, *Histoire du structuralisme*. Paris: La découverte, 1991-1992. Ferry, Luc et Alain Renaut *La pensée 68 : essai sur l'anti-humanisme contemporain*. [Paris]: Gallimard, 1985. Pour la même « époque », on a aussi *Génération* des journalistes Hervé Hamon et Patrick Rotman, Seuil, 1987-. 2 vol.

irruption massive, hautement cosmopolite d'origine, passablement désordonnée de multiples méthodologies et problématiques – dans un secteur naguère protégé par sa routine conventionnelle et le peu d'intérêt que lui portaient ses voisins disciplinaires, mais mal préparé à résister à ces attraits nouveaux: celles venues de la linguistique, notamment la saussurienne, illustrée dans son application à l'analyse stylistique par l'œuvre d'une impressionnante subtilité et diversité de Roman Jakobson, de la stylistique allemande de Hugo Voßler et Leo Spitzer, de la topique culturelle d'Ernst Robert Curtius, mais aussi de l'ethnographie avec Vladimir Propp, le premier inspirateur de la narratologie, de l'histoire des idées rebaptisée « Archéologie du savoir » par Michel Foucault, de l'étude des « formations discursives » et de *L'ordre du discours*,¹⁵ des « complexes discursifs » [de Patrick Tort], de la psychanalyse qui, dès Sigmund Freud lui-même, avait prétendu soumettre des écrits littéraires (ainsi la *Gradiva* de Jensen) à l'herméneutique de l'inconscient, de la sociologie marxienne ou wébérienne avec Pierre Bourdieu, avec Lucien Goldman, de la philosophie cognitive de Charles Saunders Peirce, théoricien de la *Semiotics*, de l'épistémologie des sciences combinée à une anthropologie des imaginaires culturels avec Gaston Bachelard, de l'histoire des mentalités, de l'histoire culturelle et de la sociologie culturelle qui étaient en plein essor et bouillonnaient de programmes innovateurs dans la Francophonie.

La rhétorique après une éclipse de près de deux siècles, revenait aussi en force. On date son retour de 1958, avec deux ouvrages pionniers, la *Nouvelle rhétorique* de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca¹⁶ et, de Stephen Toulmin, *The Uses of Argument*,¹⁷ un peu plus tard avec

¹⁵ La leçon inaugurale par Michel Foucault pour la chaire d'« Histoire des systèmes de pensée » au Collège de France s'intitule « L'ordre du discours ». Histoire des idées et histoire des discours se confondent, elles ne peuvent que se confondre pour qui n'entretient pas l'idéaliste intuition qu'une Pensée transcendante aux prises avec la Chose-en-soi est dissimulée et agissante dans un discours qui l'envelopperait et l'exprimerait en la dissimulant partiellement.

¹⁶ *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*. Paris: P.U.F., 1958. 2 vol.; réédité en « poche »: Bruxelles/Paris: Ed. de l'U.L.B./PUF, 1988.

le traité de Charles Hamblin sur les *Fallacies*¹⁸ qui cherche à substituer à la vieille taxinomie arbitraire des « sophismes » une théorie moderne des erreurs de raisonnement. Quelques années plus tard ce seront l'herméneutique et l'exégèse, elles aussi *disjecta membra* d'un antique corps de savoir sur les « discours », tombé en désintéret, qui allaient faire retour et venir s'agglomérer à une vaste récupération de savoirs philologico-discursifs dont, paradoxalement, les profs de lettres ne s'avaient de voir qu'elles appartenaient à leur « héritage » propre que lorsque des philosophes, des linguistes, etc., les eurent invités à ne pas se montrer des légataires ingrats et oublieux.

Une grande difficulté est apparue en dépit de l'enthousiasme des étudiants pour ces méthodes nouvelles et à sa faveur: difficulté qui porte sur l'obscurcissement de la catégorie même du « littéraire » et de ses frontières. C'est cette catégorie en fait, et l'autonomie de la chose que l'irruption de paradigmes nouveaux mettait irrévocablement à mal : la sémiotique des textes, la narratologie (qui nous vient d'un ethnographe russe, je l'ai rappelé, travaillant sur des contes oraux qui ne sont « littéraires » que par abus de langage) n'ont pas et ne peuvent avoir pour *objet spécifique* ce qui se désignait comme la littérature ! La sémiotique dont on formulait alors l'ambitieux programme était justement une sémiotique des discours et des textes dans leur extension et leur variété, elle n'est pas littéraire en soi. Ainsi, à mesure même que, du formalisme russe à l'ainsi nommé structuralisme et à l'époque ultérieure dite tant qu'à faire post-structuraliste, avec le renouveau de l'herméneutique, le développement de l'analyse de la réception, de l'analyse intertextuelle, etc., -- à mesure que les études littéraires se sont approprié et ont développé des moyens d'analyse et de critique puissants et stimulants, loin des fades

¹⁷ *The Uses of Argument*. New York, London: Cambridge University Press, 1958; *Les usages de l'argumentation*. Paris: PUF, 1992. Voir aussi la dernière version mise à jour en anglais de 2003.

¹⁸ Charles L. Hamblin, *Fallacies*. London: Methuen, 1970; réédition, Newport VA : Vale Press, 1986.

commentaires esthétique-intuitifs et des ternes gloses philologiques de l'ancienne critique, à mesure même, l'objet « littérature » s'est dissipé, son illusoire évidence s'est dissoute.¹⁹

Dans le cas des études de lettres, l'irruption des sciences humaines et langagières a, somme toute, sonné la fin des dites études comme domaine délimité, stable et canonique protégé par l'évidence de sa légitimité et le prestige culturel de son objet.

La question première est de décider si les études littéraires existent aujourd'hui *comme telles* c'est à dire si elles présentent un *consensus*, un objet délimité, un système de visées plus ou moins convergentes, un ensemble de questions à (se) poser à partir de quoi les « écoles » et les méthodes des uns et des autres pourraient diverger. Dans la conjoncture actuelle, les études de lettres *prises en bloc* ne se donnent ni une division des tâches, ni un consensus, non pas nécessairement théorique mais en tout cas heuristique. Lesdites études me donnent l'impression d'être formées d'une juxtaposition de problématiques non seulement divergentes mais bien « impossibles » (vieux concept de Leibniz).

Sans nul doute, certaines de ces approches, qu'elles soient philologiques ou sociocritiques et historiographiques, présentent à l'examen une consistance interne et une clarté de visée, une pertinence également dans le champ plus vaste des questionnements sur la vie en société et le rôle des œuvres de langage, consistance qui donne prise à la critique, — ce n'est nullement ceci que je mets en cause, — mais les études de lettres envisagées *en bloc* ne forment qu'un ensemble bigarré et incohérent où la question même de convergence des méthodes ne saurait se poser,

¹⁹ Il est certes possible de donner une définition relative et historique de l'objet « littérature » c'est alors ce qu'une société en un moment donné légitime et valorise sous ce nom. Cette production, qui intéresse les sociologues du champ littéraire, n'intéresse guère les théoriciens et historiens littéraires; elle englobe empiriquement tout ce qui a été publié comme de la littérature avec quelques marques de légitimité (statut des éditeurs, réception, comptes rendus), mais justement cette masse, c'est ce dont les études littéraires y compris sociocritiques ne veulent pas s'occuper; des 500 romans, des 800 recueils de vers, des 150 récits de voyages etc., publiés dans le champ littéraire annuellement en France à la fin du 19^e siècle par exemple.

puisque la régulation d'une problématique commune n'existe pas et puisque les programmes en présence n'ont même pas en commun le partage d'un objet dont la *differentia specifica* serait susceptible d'être rationnellement établie.²⁰

Le département à McGill a subi cette crise qui porte sur l'*essence* de son objet d'étude et cette irruption de méthodes et idées nouvelles de plein fouet – crise qui se traduit par un conflit ouvert, souvent amer et déplaisant, des « anciens » et des « modernes », conflit aggravé ou pour parler comme les freudiens « surdéterminé » par l'irruption non moins traumatisante des exigences, elles aussi répandues à l'échelle du continent, de la démocratie étudiante dans un département où le pouvoir jusqu'alors résidait dans les mains du *Chairman* flanqué de quelques comités de collègues. En 1968, le « Student unrest », comme disaient les journaux, s'étend à McGill comme aux autres universités de la Province. Des foules d'étudiants vociférants interrompent les séances du *Board*, le Sénat et les réunions de la *Arts Faculty*. Les sit-ins et les love-ins se succèdent et laissent la vieille garde traumatisée. Un « Joint Committee of Board and Senate » recommande à la fin de l'année des changements substantiels dans le gouvernement de l'Université – laquelle, fidèle à son génie propre, tempore, se montre capable de lâcher du lest et cède un peu aux étudiants.

En 1969, nouveau trauma, « McGill Français » est une manifestation de protestation qui

²⁰ Une autre formule est apparue comme antidote à la crise. Jean-François Revel parle quelque part d'un pays imaginaire où il y aurait abondance de critiques d'art mais pas un seul peintre. Une telle chimère s'est incarnée dans le monde universitaire québécois, pas au Département, mais peut-être chez certains voisins. Puisque la littérature avait cessé d'intéresser, peut-être pouvait-on cependant maintenir en vie les départements littéraires en dépit de leur coma dépassé. Il suffisait de mettre au programme les critiques littéraires eux-mêmes, d'enseigner les théoriciens de la littérature et rien qu'eux, de faire des études littéraires l'étude des études littéraires. L'enseignant renonçait ainsi à faire lire aux étudiants Racine, Michelet, Proust; il leur faisait étudier Barthes sur Racine et sur Michelet, Gilles Deleuze sur Proust, etc., ce qui évitait à l'étudiant(e) la tâche ardue d'aller lire les textes « primaires », tâche dont ces penseurs s'étaient acquittés à merveille à sa place

secoue McGill: 10,000 manifestants nationalistes exigent que McGill devienne une université francophone. Le mouvement nationaliste québécois disait qu'il était injuste que l'université québécoise la mieux reconnue dans le monde n'offre ses cours qu'en anglais, alors qu'elle recevait une grande partie de son budget du gouvernement provincial.

Au DLLF, Georges-Paul Collet se voit contraint à la démission au milieu d'une effervescence étudiante qui le dépasse, Jean Éthier-Blais qui lui succède, maurassien de formation et de tempérament, ne résiste pas longtemps à la crise et démissionne avec fracas en 1972. Le département ingouvernable est mis en tutelle, dirigé par le professeur de russe J. G. Nicholson puis par David Steedman qui jettent l'éponge à leur tour. Le DLLF ne retrouvera son équilibre en 1976 que sous la direction d'Eva Kushner, spécialiste respectée de la Renaissance et de la Réforme venue de Toronto,²¹ personne aimable et équilibrée qui parviendra non sans peine à calmer les esprits. Les animosités persisteront toutefois longtemps.

En 1971, l'Université décide de séparer en deux facultés différentes les Arts et les Sciences. Cette année-là le nombre de professeurs en titre du DLLF est monté à vingt-quatre. Le recrutement de nouveaux membres se poursuit activement mais le conflit, latent depuis toujours et qui tenait à la vocation hybride du département, avec son personnel réparti en deux groupes hiérarchiques aux intérêts opposés (y compris des intérêts de carrière), ce conflit éclate au grand jour: la « démocratisation » de la gouvernance fait que les chargés de cours, les *lecturers*, s'ils n'enseignent que les cours de langue seconde et, pour la plupart, ne se soucient pas de recherche ni de théorie, prédominant en nombre absolu et se prononcent sur toutes les questions académiques dans les comités et à l'assemblée départementale, – ce au grand dam des « vrais » professeurs qui leur reprochent, à eux qui naguère « restaient à leur place », de sortir de leurs

²¹ Elle a édité les œuvres du poète Pontus de Tyard. Elle mena sa carrière ensuite à l'Université de Toronto dont elle devint rectrice de sa composante, Victoria University.

modestes attributions et de s'occuper de choses qui excèdent leurs qualifications. Les *lecturers* prédominent au reste en venant souvent en appui des représentants étudiants élus « à parité » et fort militants en ces temps lointains. Les dites assemblées tournent régulièrement au pandémonium, le département est devenu ingérable, les directeurs se succèdent et les esprits rassis se plaignent « en haut lieu ». La faculté, lasse des querelles, décide en 1971 d'imposer le divorce, la séparation de l'unité académique en deux entités indépendantes. Elle crée un « Centre du français langue seconde »,²² y transfère les « non-professeurs » enseignants de langue, et il ne reste au département, analogue dès lors de structure et de vocation à ses homologues, que les majeures et mineures du BA et les programmes « gradués ». Seul parmi les *lecturers*, Alain Tichoux, soutenant en 1972 une thèse sur Voltaire, demeurera à titre de professeur dix-huitième et poursuivra sa carrière au DLLF.²³

On constate dans la foulée de cette transformation décisive, la disparition – elle sera un jour intégrale – des étudiants anglophones et allophones qui venaient se spécialiser en français; le corps étudiant se met à ressembler – il deviendra un jour *grosso modo* identique dans sa composition – à celui des autres départements d'études françaises de la Province, composés de Québécois « de souche » de langue maternelle française avec un appoint non négligeable de néo-Québécois de langue française dont certains apparemment se sentaient plus confortables à McGill.

Sans doute faut-il inscrire tout ceci, tous les éléments de ce récit local et idiosyncratique, dans le contexte bouillonnant et dynamique des années postérieures au rapport Parent, marqué sur

²² L'idée que le français puisse être qualifié de « langue seconde » ayant fait bondir quelques souverainistes qui y lisaient la preuve surérogatoire de l'arrogance éternelle des « Anglos », McGill qui ne veut pas d'histoires rebaptise la nouvelle entité l'année suivante « Centre du français » tout court.

²³ Je remercie au passage Alain Tichoux d'avoir contribué à ce chapitre et d'y avoir corrigé des erreurs et omissions en consultant ses souvenirs et ses archives.

le plan local par la montée du nationalisme souverainiste-séparatiste (et par les inquiétudes croissantes suscitées par ses progrès chez les Anglo-qubécois et notamment à McGill), et sur le plan international par la guerre du Vietnam, le mouvement des droits civiques aux États-Unis, la « contre-culture », les progrès du *Women's Lib*, etc.

Le département change en somme parce que tout a changé autour de lui — d'une certaine manière il ne fait que subir localement des pressions extérieures et à chercher à s'adapter à des tendances lourdes et des mutations imposées de l'extérieur lesquelles se reflètent dans le recrutement conflictuel de personnalités appartenant à des générations différentes avec des formations diverses (et des engagements politiques opposés) telles qu'elle ne pouvaient que tourner au dialogue de sourds et à l'hostilité réciproque.

L'Université du Québec à Montréal naît en 1969; il faudrait en conter sincèrement l'histoire — qui est celle, avec le recul, d'un indubitable succès — sans dissimuler les débuts héroïques et picaresques d'une université créée dans un grand élan volontariste et recrutant, avec témérité et un peu d'aveuglement, des « jeunes » prometteurs en cours d'études et des autodidactes hétéroclites, esprits souvent attachants — je pense notamment à mon cher défunt ami, André Belleau, producteur de cinéma dans sa vie antérieure — qui s'efforceront d'assumer au mieux le rôle imprévu de professeurs-chercheurs qui leur échoyait, mais que leur formation incertaine, pour ceux qui avaient passé la trentaine sinon la quarantaine, n'aurait non plus qualifiés académiquement nulle part ailleurs dans le monde.

Le modèle d'érudition systématique dont j'ai parlé à propos du doctorat avec son énorme « examen compréhensif » est aboli subrepticement au profit d'épreuves dites « préliminaires » centrées sur le seul projet de thèse. Le DLLF renonce à toute conception *encyclopédique* des études de lettres. On doit dire surtout que le programme est radicalement et un peu sournoisement

allégé en plusieurs étapes et à tous les niveaux au cours des années 1980; les épreuves de latin et de langues romanes sont évidemment supprimées d'abord. Rien ne les remplace, c'est pourquoi il faut parler d'allègement. Il fallait faciliter et accélérer la maîtrise et le doctorat, l'université y poussait non moins que le *Zeitgeist*, l'esprit du temps. Il fallait assouplir aussi, ne plus « imposer » des séquences de cours et des obligations rigides. Du reste la participation étudiante s'évertue à accentuer l'individualisation des options permises. Dans les programmes de cours de 1^{er} et 2^e cycles, lesdites séquences obligatoires qui faisaient qu'un étudiant, fût-il résolu à ne travailler que sur Michel Tremblay, ne pouvait pas couper cependant à l'étude de Chrétien de Troyes et de Madame de Sévigné, ces contraintes sont largement abolies et remplacées par un système souple d'options et par la création de cours à orientation théorique et méthodologique, là où naguère ne se proposait pour tout potage qu'un unique cours de « stylistique littéraire ».

Pendant longtemps, le DLLF, tout en multipliant selon ses moyens les cours à option, a cherché à maintenir un « tronc commun » de cours fondamentaux qui traversaient l'histoire littéraire française depuis le moyen âge et permettaient à l'étudiant d'acquérir une « vue d'ensemble », mais cette persistance du modèle ancien s'est effilochée au cours des ans et il n'en reste pas grand-chose.

Il est résulté de tout ceci un effet pervers que rien n'est susceptible de venir corriger: à quelque niveau que ce soit, l'enseignement désormais ne peut faire fond sur une base commune à tous de connaissances élémentaires acquises par un groupe donné, aucune classe n'est homogène et l'enseignant doit constamment recommencer à zéro.

La charge « normale » de cours du professeur en 1967 était de six cours/an. Elle est aujourd'hui au DLLF, comme ailleurs au Québec, de trois – et moins en comptant les divers dégrèvements disponibles. Cette réduction de travail enseignant du prof., de plus de 50%,

s'explique aussi, à mon sens, par la pression d'une autre tendance lourde à l'échelle de la province et de son histoire universitaire. À mesure que les universités au Québec mettaient l'accent sur la recherche, en escomptaient du prestige et exigeaient du professeur des résultats et des publications, des prix et des médailles, ceux-ci, organisés en syndicats sourcilleux (partout mais pas à McGill), obtiennent, dans leurs conventions collectives successives, des réductions de tâches enseignantes, réductions appropriées en vue de pouvoir consacrer tout leur temps à « la recherche », à l'« encadrement » (et/ou au travail de permanent syndical) et réductions qui finissent par devenir la norme. Tout particulièrement à l'UQAM où la première génération de gens qui étaient parfois dans la force de l'âge devait s'improviser chercheurs sans y être préparés par une formation solide, un syndicalisme militant (et prompt à la grève) obtiendra de plus en plus de dégrèvements d'enseignement en abandonnant ainsi une bonne part des cours de 1^{er} cycle à des chargés de cours sous-payés et, au début du moins, encore moins compétents que les professeurs qu'ils remplaçaient.²⁴

L'université de masse en décuplant en Amérique le nombre des profs a entraîné *ipso facto* une immense inflation de l'imprimé universitaire, inflation dont nul ne souhaite mesurer l'ampleur et tirer les conséquences. J'ai fait un calcul à la fin des années 1990: plus de 7000 livres nouveaux paraissent alors en Amérique du Nord en anglais annuellement – sans compter les numéros de revues, les cahiers de recherche hors commerce – dans le seul domaine des études littéraires et culturelles. Ce chiffre, qui était d'exactement 7299 titres 'dans le commerce' dotés d'un ISBN en 1999, était le produit d'une inflation asymptotique. On peut le comparer aux 842 ouvrages de la même catégorie qui, selon les mêmes sources, parurent en 1946, 3288 en 1966,

²⁴ Aujourd'hui – ce n'est pas moins scandaleux – ils le sont au contraire *tout autant* que ceux-ci et titulaires de doctorats mais bloqués souvent à jamais dans le « temps partiel » faute de création de poste pour les plus jeunes dans une conjoncture de vaches maigres.

4628 en 1976, 6210 annuellement autour de 1986. La croissance de livres de critique littéraire et culturelle en moins de 50 ans avait été au bas mot de **1000%** Cette inflation de livres que personne ne lit, parce que personne ne pourrait trouver le temps de les lire, appelle des stratégies de survie. Une telle surproduction, l'internet et l'édition virtuelle allait encore l'accentuer jusqu'au vertige. La recherche sur la valeur et l'intérêt pour la communauté savante et les pairs de cette surproduction sous pression n'a pas tenté même les plus téméraires des sociologues. Les exigences de carrière, dans un secteur surpeuplé et saturé, en perte de prestige par ailleurs, ont engendré des publications de plus en plus nombreuses d'un nombre décuplé de professeurs affrontés à un système de presses universitaires et de revues savantes au bord de l'asphyxie et de l'effondrement.

Les études littéraires, disais-je, sont aujourd'hui éclatées en des entreprises *impossibles* : certaines me semblent avoir pour finalité plus ou moins consciente, pour raison d'être d'*endiguer* l'irruption de ces paradigmes, démarches et exigences venues des sciences sociales et langagières, de *re-séparer* une fois de plus lesdites études littéraires d'avec les sciences historiques, sociales et linguistiques qui menaçaient naguère d'absorber celles-ci, d'accomplir une restauration de l'intégrité ancienne des études littéraires.

Les études littéraires sont à fortiori devenues une juxtaposition d'entreprises impossibles dans la mesure où elles n'ont plus en commun un même objet d'étude car le plus problématique dans la désignation de la chose est de savoir quelles sortes d'écrits sont susceptibles, selon les problématiques et les approches en conflit, d'être regroupés sous le qualificatif de « littéraires ». Nul ne me semble avoir entrepris de réfuter les thèses par quoi

Tzvetan Todorov ouvre un de ses derniers livres -- avant son passage à la philosophie politique et l'éthique de l'histoire -- *Les Genres du discours*, il y expose qu'il est impossible de donner une définition tenable de la « littérature », de même qu'il est impossible de ramener à une axiomatique homogène et à des traits minimaux l'ensemble des genres qu'un constat empirique regroupe, à un moment donné, dans l'ordre du « littéraire ». Dans *La Lettre et la Voix*, le grand médiéviste Paul Zumthor, alors professeur à l'Université de Montréal, re-démontre qu'il « n'existe pas de catégorie de 'littérature' en soi » (p. 312) que « la littérature n'existe que comme partie d'un tout chronologiquement singulier, reconnaissable à diverses marques (telles l'existence de disciplines parasitaires dénommées 'critique' ou 'histoire' littéraires) ». La thèse selon laquelle les études littéraires ne peuvent définir positivement leur objet et travaillent avec des méthodologies qui n'ont rien de spécifique à cet objet évanescent a été soutenue par d'autres que Todorov et Zumthor. Mais les conséquences que les uns et les autres en tirent varient beaucoup. Le paradoxe ou la contradiction centrale est que les études dites littéraires, si elles doivent reconnaître n'avoir pas d'objet propre, peuvent s'enorgueillir de disposer au contraire d'un ensemble riche et bigarré de problématiques, de schèmes d'analyse, de démarches exégétiques, cet ensemble présentant le seul tort de ne servir guère à faire apparaître ce caractère de « textes ayant en soi leurs propres fins » qui, obscurément, est censé pour d'aucuns définir la particularité du fait littéraire.

Ceux des collègues qui étaient réticents à suivre les vagues d'innovations dont j'ai fait état étaient bien conscients du danger pour ce à quoi ils tenaient vraiment que représentait cette irruption de questionnements et de méthodologies qui bouscullaient les conventions, désorganisaient les hiérarchies esthétiques, mettait en cause tout ce qui faisait vaille que vaille l'unité des études de lettres et leur conférait une apparence de légitimité et de pertinence. L'affaire de ces esprits

réticents que rassemblait un sentiment bien simple, l'amour des lettres, n'était pas de mesurer la littérature à l'aune de la « scientificité », ni d'en extrapoler la *literaturnost'* des formalistes russes ni de faire assaut de méthodologies subtiles qui dissolvent la littérature dans un tout socio-discursif indéterminé et renvoient l'*aura* artistique des œuvres aux vieilles lunes. Elle était de préserver et revivifier, dans un monde qu'ils percevaient sans nul doute comme de plus en plus philistin et inculte, l'amour des lettres.

En dépit de cette perte de consensus et de la dispersion des professeurs du DLLF dans des entreprises divergentes, le département a prospéré depuis la fin des années 1970 jusqu'au présent siècle. Les « survivants » des conflits qui l'avaient agité depuis 1968 étaient fatigués de ces vaines batailles et désireux de passer à autre chose. Un esprit d'entente cordiale, de tolérance aimablement indifférente envers les orientations et les projets des uns et des autres s'est développé et il s'est trouvé renforcé, encouragé en quelque sorte, par les succès individuels, les subventions abondantes et les prix obtenus, les nombreuses bourses étudiantes, – et la bonne opinion que l'Université avait de son département de français réputé et prospère que les autres universités québécoises pouvaient lui envier. Attirant les meilleurs étudiants du Québec, sinon en masse du moins en nombre suffisant pour fonctionner – en dépit de la bizarrerie apparente pour des Franco-québécois d'aller étudier la littérature française dans une université de langue anglaise – le département a appliqué à sa façon, pragmatique, le maoïste mot d'ordre des « Cent fleurs ».²⁵

On peut trouver à expliquer encore cet esprit de tolérance éclectique par la *marginalité* du DLLF dans la topographie politique du Québec. N'étant pas au centre des enjeux politiques et idéologiques, ni soumis aux pressions de groupes organisés comme pouvaient l'être les

²⁵ En mai 1956, le président chinois Mao Zedong a lancé une campagne invitant l'expression de nouvelles idées et l'ouverture de libres débats sous le thème : « laisser cent fleurs s'épanouir, laisser cent écoles rivaliser ».

départements des grandes universités francophones, le Département a navigué à vue et a pu prospérer à sa façon en conservant un « tronc commun » de cours fondamentaux dont j'ai parlé, en maintenant un enseignement des littératures du moyen âge, de la Renaissance, de l'Âge classique — en laissant faire les uns et les autres et en évitant prudemment d'aborder les questions « qui fâchent ».

Chacun a dès lors suivi comme il l'entendait les voies de ses intérêts propres. Pour n'évoquer que six collègues qui ont fait tout leur carrière au Département et sont aujourd'hui récemment émérites, Yvon Rivard, tout en poursuivant son œuvre romanesque, a inventé avec finesse la pédagogie idiosyncratique de la « création littéraire » et il a enseigné l'art d'écrire à des jeunes talentueux. Giuseppe Di Stefano a été et demeure l'autorité par excellence sur le Moyen français et le lexicographe attitré de cette période de notre langue. Jean-Pierre Duquette dont le premier livre était une étude sur Flaubert, a publié sur Germaine Guèvremont et sur Colette; il est aussi critique d'art et membre du comité de rédaction de *Vie des arts*. François Ricard est le spécialiste de l'œuvre de Gabrielle Roy tout en étant également l'éditeur et analyste en titre de l'œuvre de Milan Kundera. Il a participé à la rédaction de l'*Histoire du Québec contemporain* et publié de perspicaces essais. Il est enfin partie prenante au travail collectif qui se poursuit sur « les Arts du roman ». Yvan Lamonde est l'autorité par excellence dans le domaine de l'histoire intellectuelle du Québec. Il est aussi historien du livre et de l'imprimé au Canada. Marc Angenot est historien des idées politiques, analyste du discours et théoricien de la rhétorique de l'argumentation.²⁶

L'Université dans son ensemble a elle aussi prospéré depuis la fin des années 1970. Elle n'a cessé de progresser en réputation mondiale. Aujourd'hui, McGill est reconnue comme la

²⁶ Il a été élu titulaire en 2012 de la Chaire Chaïm-Perelman de philosophie du droit, rhétorique et histoire des idées à l'Université Libre de Bruxelles.

principale université de recherche du Canada, elle est le « Harvard du nord » selon une flatteuse et conventionnelle formule qui revient dans la presse spécialisée. Dans le classement de 2010 du « *QS World University ranking* », McGill est la première université du Canada et la 19^e au monde; elle est la 18^e en 2012.²⁷

²⁷ Dans le « Times Higher Education Rankings » de 2013 par contre McGill recule à la 31^e place, alors que l'Université de Toronto demeure à la 16^e; les grèves de 2012 et les restrictions budgétaires ont certainement joué un rôle dans ce recul.

SOURCES ET ÉTUDES

SOURCES PRIMAIRES

MANUSCRITES

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Fonds René Gautheron, MSS164 (Centre de Québec) : notes de cours sur la littérature au Moyen Âge, non daté, et analyse de *Colette Baudoche* de Maurice Barrès par Thérèse Ferron

Fonds Albert Ferland, MSS4, S1, SS2, D5 : extrait sur Albert Ferland d'un texte « Les lettres au XIXe siècle dans les pays étrangers de langue française », contribution de R. Gautheron à un ouvrage non identifié sur l'histoire de la littérature française.

McGill University Archives

RG 2 Principal James

Container 92, files 2622, 2623, 2624, 2626
131, files 3747, 3748, 3749
176, file 6230
208, file 3257
240, file 7241
253, file 7568
272, file 8216
273, file 8235
362, file 13441
389, file 9531

RG 3 Vice-Principals

Container 203, file 3967

RG 32 Faculty of Arts and Social Sciences, Sub-Office Series, French Language and Literature, Administrative Series (1904-1970)

Container 53, file 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2016, 2018-2022
328, file 3716 (CECF)
329, file 3741 (CECF)
720, file 3995 (CECF)
816, file 5617 (CECF)
1058, file 7327 (CECF)

Scrapbooks, vol. 8, p. 140, 170, 393, 413; vol. 12, p. 21.

Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa

Fonds J. Darbelnet (P346)

IMPRIMÉES

De l'Université McGill

McGill University, *Calendar* (1866-1970)

McGill University, *Annual Report* (1883-1970)

Library of McGill College. Catalogue of Authors, Foreword by George Cornish Montreal, printed for the University by Lovell, 1876, 322 p et *Supplement*, 1877, 29 p., copie Rare Books and Special Collections ou ICMH #27487.

Journaux

Bienvenue à McGill [28 mars 1969, journal publié lors de la manif; collection de l'auteur]

La Patrie (1^{er} et 14 mars 1900)

La Presse (2-14 mars 1900)

Les Débats (4-18 mars 1900)

The Gazette (2-15 mars 1900)

The Montreal Herald (1-7 mars 1900)

The Montreal Star (1^{er}-10 mars 1900)

Imprimés divers

NOTE : Les manuels, ouvrages pédagogiques et publications de professeurs du Département sont décrits à l'annexe 3.

Allen, Andrew, « McGill Québécois », *McGill News*, vol. 50, no. 4, juillet 1969, p. 11-13.

Annuaire de l'Université Laval (1852-).

Annuaire de l'Université Laval à Montréal [AULAM] (1902/1903-).

Arnould, Louis, *Nos amis les Canadiens. Psychologie et colonisation*, préface d'Étienne Lamy, Paris, G. Oudin et Cie, 1913.

Asselin, Olivar, « La lettre de M. Gregor », *Le Nationaliste*, 10 juin 1906.

Asselin, Olivar, *L'œuvre de l'abbé Groulx*, conférence du 15 février 1923, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1923.

Barbeau, Victor, « La prose lyrique contemporaine », *Le Nationaliste*, vol. 8, no. 15, 22 février et 1^{er} et 22 mars 1914.

Bélanger, Ferdinand, « *L'appel de la race* », *L'Action catholique*, 21 décembre 1922, p. 3.

Bruchesi, Jean, « Un livre que M. du Roure n'a pas compris », *Le Devoir*, 26 décembre 1922, p. 1-2.

Colloque international Péguy, McGill 1973, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1976.

Cyrano, « Les Jeunes Poètes Canadiens-Français » [conférence de M.-L. Milhau], *Le Nationaliste*, 2 avril 1905.

de Nevers, Edmond, *À propos de culture*, édition par Jacques Blais, Québec, Éditions Nota bene, 2003.

des Étangs, comte G., *L'assolement sidéral de M. G. Ville et la betterave à sucre au Canada : petit précis d'agriculture à l'usage spécial de la Province de Québec*, Montréal, Bibliothèque du Syndicat central des agriculteurs du Canada, 1893; *Notre mémoire en ligne* www.canadiana.org, #02682.

Desrosiers, Léo-Paul, « Sur un article de M. du Roure », *Le Devoir*, 21 décembre 1922, p. 1-2.

Doumic, René, *La poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle*. Conférences faites les 12, 13, 14, 15, 16 avril 1898 à l'Université Laval à Montréal, Montréal, C.-O. Beauchemin, 1898.

Doumic, René, « Impressions du Canada », *Revue des Deux France*, août 1898, p. 97-106.

Duclos, R.-P., *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1913, 2 tomes.

Dumas, Paul, « René des Roys du Roure et le snobisme », *Le Quartier latin*, 30 janvier 1930.

Fournier, Jules, *Mon encrier*, édité par madame Jules Fournier, Montréal, MIMXXII.

Fréchette, Louis, *Satires et polémiques ou l'École cléricale au Canada*, édition critique par Jacques Blais avec la collaboration de Guy Champagne et Luc Bouvier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (« Bibliothèque du Nouveau Monde »), 1993, tome 1.

Gillet, Louis, « Vieille France d'outre-mer », *Revue trimestrielle canadienne*, vol. XII, mars-décembre 1926, p. 253-269.

Groulx, Lionel, *Mes mémoires*, Montréal, Fides, 1971, tome 2 (1920-1928).

[Harel, Louise et Richard Brunelle], « L'UGEQ après l'occupation des CEGEP », *Noir et rouge*, vol. I, no. 1, 1969, p. 43-55.

Hurtubise, Jean-Chauveau, *Leur âme*, Montréal et New York, Éditions du Mercure et Louis Carrier et Cie, 1929.

« Impressions of the French Summer School », *The McGill News*, vol. 3, no. 4, 1921-1922, p. 20.

LaPierre, Laurier, « McGill et la société québécoise : être du Québec et non plus seulement au Québec », *Le Devoir*, 24 mars 1969, p. 4.

Leacock, Stephen, « In Memory of René du Roure », *The McGill News*, vol. 23, no. 1, 1941-1942, p. 18-20.

« Les troubles à Montréal », *La Semaine religieuse de Montréal*, 10 mars 1900, p. 147-148.

Madeleine [Huguenin], « Un beau geste », *La Revue moderne*, 14 avril 1922.

Madeleine [Huguenin], « Les injures n'ont jamais rien prouvé », *La Revue moderne*, février 1923.

Montpetit, Édouard, « Mort au Champ d'Honneur. Le sergent Henry du Roure » (mai 1915), *Au service de la tradition française*, Montréal, Bibliothèque de L'Action française, 1920, p. 7-49.

Penfield, Wilder, « Université, contestation et violence », *Le Devoir*, 26 mars 1969, p. 5.

Perrault, Antonio, « L'appel de la race et ses détracteurs », *Le Devoir*, 27 janvier 1923.

« Prof. Rene du Roure dies suddenly », *The McGill News*, vol. 22, no. 24, 1940-1941, p. 54.

« René Gautheron. Le nouveau professeur de littérature de l'Université Laval à Montréal », *L'Action sociale*, 28 octobre 1912.

« The French Summer School », *The McGill News*, vol. 12, no. 4, 1931, p. 55.

« Under Attack. Shaw fights for McGill », *The Gazette*, 28 mars 1969, p. 7.

« Toward a Language Policy », *McGill News*, vol. 52, no. 2, mars 1971, p. 3-4.

« What the Martlet hears », *McGill News*, vol. 50, no. 3, mai 1969, p. 3-4.

ÉTUDES

Angenot, Marc, « Préface », Messac, Régis, *Smith Conundrum. Roman d'une université américaine [1930-1931]*, postface par Robert Michel, Paris, Éditions Ex Nihilo, 2010, p. 7-15.

Aubin, Paul, *Les manuels scolaires québécois* : www.bibl.ulaval.ca/ress/manscol.

Bélanger, Pierre, *Le mouvement étudiant québécois : son passé, ses revendications et ses luttes (1960-1983)*, Montréal, Union nationale des étudiants québécois (UNEQ), 1984.

Clark, John, *La pensée de Ferdinand Brunetière*, Paris, Nizet, 1954.

Compagnon, Antoine, « Brunetière au Québec », *Études françaises*, vol. 32, no. 3, 1996, p. 118-119.

Compagnon, Antoine *Connaissez-vous Brunetière ? Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

Cooper, John Irwin, « McGill. James », *Dictionnaire biographique du Canada*, www.biographi.ca.

Couillard, Clarence Dana, *French Studies at the University of Toronto (1853-1993)*, Toronto, University of Toronto, Department of French, 1994.

Débien, Léon, « Esquisse d'une genèse de la contestation étudiante d'octobre 1968 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, no. 2, 2008, p. 75-95.

Decook, Trevis, « La diffusion des journaux en Amérique du Nord britannique », dans Patricia Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, vol. I (Des débuts à 1840), p. 244.

Duclos, R.-P., *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, tome II, Lausanne, Imprimeries réunies, diffusion Librairie évangélique, Montréal, 1913.

Frost, Stanley B., *McGill University for the Advancement of Learning*, McGill-Queen's University Press, vol. I et II, 1980 et 1984.

Godin, Pierre, *La poudrière linguistique. La Révolution tranquille, 1967-1970*, Montréal, Boréal, 1990.

Groulx, Lionel, « Henri Bourassa et la Chaire d'Histoire du Canada à l'Université de Montréal », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 6, no. 3, 1952, p. 430-439.

[Harel, Louise et Richard Brunelle], « L'UGEQ après l'occupation des CEGEP », *Noir et rouge*, vol. I, no. 1, 1969, p. 43-55.

Harel, Louise, entrevue à Radio-Canada, 27 mars 1969 : http://archives.radio-canada.ca/politique/partis_chefs_politiques/clips/14822/.

- Hébert, Karine, *Impatient d'être soi-même. Les étudiants montréalais (1895-1960)*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2008.
- Hébert, Pierre avec la collaboration de Marie-Pier Luneau, *Lionel Groulx et « L'appel de la race »*, Montréal, Fides, 1996.
- Labrecque, Jean-Claude, *L'histoire des trois*, Montréal, Office national du film, 1989, enregistrement vidéo, 75 minutes.
- Lalonde, Jean-Louis, *Des loups dans la bergerie: les protestants de langue française au Québec (1534-2000)*, Montréal, Fides, 2002.
- Lamonde, Yvan, *Les bibliothèques de collectivités à Montréal (17e-19e siècle)*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1979.
- Lamonde, Yvan, *La librairie et l'édition à Montréal (1776-1920)*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1991.
- Lamonde, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec (1896-1929)*, Montréal, Fides, 2004.
- Lamonde, Yvan, « La sociabilité montréalaise au XIXe siècle : la présence des cultures francophone et anglophone », dans Dany Fougères (dir.), *Histoire de Montréal et de sa région*, Québec, INRS/PUL, 2012, tome I, p. 747-774.
- Lamonde, Yvan, « Naissance et affirmation de la culture commercialisée (1840-1896) », dans Dany Fougères (dir.), *Histoire de Montréal et de sa région*, Québec, INRS/PUL, 2012, tome I, p. 777-799.
- Laurence, Gérard, « Les journaux dans la 'Province de Québec' et au Bas-Canada », dans Patricia Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004, vol. I (Des débuts à 1840), p. 244-252.
- Lavallée, André, *Québec contre Montréal. La querelle universitaire (1876-1891)*, préface de Philippe Sylvain, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1974.
- Leitch, Gillian I., « The Importance of Being English: Identity and Social Organisation in British Montreal, 1800-1850 », doctorat (Histoire), Université de Montréal, 2006.
- Loué, Thomas, « Ferdinand Brunetière, *La Revue des deux mondes* et le Québec : réflexions sur une francophonie singulière et la question des fronts culturels », dans Marie-Pier Luneau et al., *Passeurs d'histoire(s). Figures des relations France-Québec en histoire du livre*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Cultures québécoises », 2010, p. 179-195.
- Marchand, Louise, *Journal intime (1879-1900)*, édition préparée et annotée par Edmond Robillard, o.p., Montréal, éditions de la pleine lune, 2000.

Mareschal, Geneviève, « Jean Darbelnet l'homme, sa pensée et son action », *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, vol. 4, no. 1, 1991, p. 145-150
(<http://www.erudit.org/revue/ttr/1990/v3/n1/037055ar.pdf>).

McNally, Peter F., « Gould, Charles Henry », *Dictionnaire biographique du Canada*, www.biographi.ca.

McNally, Peter F., « Lovell, John », *Dictionnaire biographique du Canada*, www.biographi.ca.

Miller, Carman, *Painting the Map in Red. Canada and the South African War, 1899-1902*, Ottawa et Montreal, Canadian War Museum et McGill-Queen's University Press, 1993.

Neatby, Nicole, *Carabins ou activistes ? L'idéalisme et la radicalisation de la pensée étudiante à l'Université de Montréal au temps du duplessisme*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1999.

Parker, George L., « Dawson, Samuel Edward », *Dictionnaire biographique du Canada* www.biographi.ca.

Pergnier, Maurice (dir.), *Le français en contact avec l'anglais. En hommage à Jean Darbelnet*, Paris, Didier, 1988.

Pleau, Jean-Christian, « Polémique sur un 'mauvais livre' : L'appel de la race de Lionel Groulx », *Voix et images*, vol. 28, no. 2, 2003, p. 138-159
(<http://www.erudit.org/revue/vi/2003/v28/n2/006602ar.pdf>).

Plourde, Michel, *La politique linguistique au Québec (1977-1987)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.

Programme d'études sur le Québec, *McGill français : 30 ans après*, Montréal, Université McGill, Cahiers du PÉQ no. 20, janvier 2001.

Provost, Honorius, *Historique de la Faculté des Arts de l'université Laval*, Québec, L'enseignement secondaire au Canada, 1952.

Roby, Yves, « Chiniquy, Charles », *Dictionnaire biographique du Canada*, www.biographi.ca.

Savard, Pierre, *Le consulat général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Cahiers de l'Institut d'Histoire, 15 », 1970.

Savard, Pierre, « Notre Péguy », *Cahiers des Dix*, vol. 45, 1990, p. 193-216, repris dans P. Savard, *Entre France rêvée et France vécue. Douze regards sur les relations franco-canadiennes aux XIXe et XXe siècles*, avant-propos de Marc Lebel, Québec, Éditions Nota bene, 2009, p. 241-273.

Simard, Sylvain, *Mythe et reflet de la France : l'image du Canada en France (1850-1914)*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1987.

Verrette, Michel, *L'alphabétisation au Québec, 1660-1900. En marche vers la modernité culturelle*, Sillery, Septentrion, 2002.

Warren, Jean-Philippe, « L'Opération McGill français. Une page méconnue de l'histoire de la gauche nationaliste », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 16, no. 2, hiver 2008, p. 97-115.

Warren, Jean-Philippe, *Une douce anarchie : les années 68 au Québec*, Montréal, Boréal, 2008.

Wyczynski, Paul, « René Doumic à Montréal », dans *Nelligan (1879-1941). Biographie*, Montréal, Fides, 1987, p. 215-220.

MÉMOIRES ET AUTRES DOCUMENTS

Everett, Jane, « Camille Roy : formation et ascension d'un critique, 1870-1912 », Ph.D. (Langue et littérature françaises), Université McGill, 1987.

Godbout, Fannie, « Camille Roy et les débuts de l'enseignement universitaire de la littérature canadienne-française, 1902-1912 », M.A. (Département des Littératures), Université Laval, 2001.

Leduc, Bernard, « L'Université McGill et la société québécoise francophone (1951-1969) », M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1999.

Olivier-Cyssau, Brigitte, « René du Roure, Versailles 9 mai 1881-Montréal 15 octobre 1940 », édition privée [sans date] (copie aux archives de McGill).